3 1761 07986100 1

UoT
9/5

LA

PAIX DU SEPTIÈME JOUR

DU MÊME AUTEUR

Les grandes formes de la Musique : l'Œuvre de Camille Saint-Saëns (Ollendorff).

L'Immolé, roman (ouvrage couronné par l'Académie française), 7e édition (Bernard Grasset).

La Fosse aux lions, roman, 8e édition (Bernard Grasset).

Trois villes saintes : Ars-en-Dombes, Saint-Jacques-de-Compostelle, le Mont-Saint-Michel, 10e édition (Bernard Grasset).

Le Baptême de Pauline Ardel, roman, 10e édition (Bernard Grasset).

L'abbé Chevoleau, caporal au 90e d'infanterie (Perrin).

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

20 exemplaires numérotés sur papier vergé pur fil des Papeteries Lafuma.

347 p.

ÉMILE BAUMANN

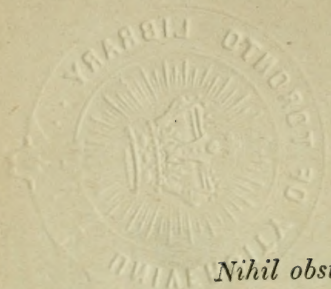
LA PAIX DU SEPTIÈME JOUR

LES PONTIFES DE LA FAUSSE PAIX. — VEILLEUR, QUOI DANS LA NUIT ? — LES SIGNES PROCHAINS. — A JÉRUSALEM, EN L'AN... — LA TERRE NOUVELLE ET LES CIEUX NOUVEAUX.

185009
30.10.2

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1919

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.



Nihil obstat :

C. CARUEL,

CENSOR DEP.

Imprimatur :

Parisiis, die 5ª septembris 1917.

H. ODELIN,

V. G.

D
524
B38
1919

Copyright by Perrin et Cie, 1917.

A

MON BIEN CHER AMI

Louis BERTRAND

AVANT-PROPOS

DE LA NEUVIÈME ÉDITION

Quand ce livre parut, je n'espérais pour lui qu'un succès d'estime : il venait au moment le plus critique de la guerre, et, contre les vues qu'il apportait, je prévoyais des résistances. Il a fait cependant sa trouée victorieuse ; mais j'ai pu me convaincre qu'une partie du public s'est trop peu arrêtée à l'essentiel du sujet ; et je devais m'y attendre. Une idée aurait beau être sculptée à toutes les pages ; si elle n'a pas, déjà auparavant, traversé le champ d'optique des lecteurs, elle reste inexistante pour leur esprit.

Avec l'espoir d'établir entre leur point visuel et le mien une relation plus exacte, tandis que La paix du Septième jour *va poursuivre sa route dans*

l'inconnu des intelligences, sorte de vaste pénombre où l'écrivain ne peut suivre son œuvre, je hisse à l'avant du livre le fanal de cet éclaircissement.

*J'ai dit (p. 11, p. 30 et ailleurs) quelle explication du mystère humain les sursauts de 1914 fortifièrent en mon esprit. La guerre, au lieu de me paraître un accident monstrueux, ne fut devant moi que le paroxysme d'*un état de désordre permanent. *Quiconque croit à la Chute est contraint de l'envisager ainsi. Il faut donc aller jusqu'au fond d'une telle calamité, en sonder les origines. Là, comme dans tout le Mal qui s'est accompli et s'accomplira sous le soleil de Dieu, nous atteignons trois éléments : le libre vouloir de l'homme, des impulsions collectives, et, plus bas, le jeu du Mauvais Esprit, acharné à se maintenir « prince de ce monde. » Pendant que chaque journée sanglante pétrissait une masse inconcevable de douleurs, d'abominations et de choses sublimes, il m'était impossible de ne point songer :*

« *Voilà dix mille ans ou plus, ô Seigneur, qu'Abel est assassiné par Caïn, que vos créatures vous nient, vous blasphèment, se moquent de vous. Vous avez brisé pour les âmes les portes de la mort ; mais l'humanité, dans son ensemble, continue à pâtir avec Vous, à mourir et à pécher. Quand donc finira votre agonie et la sienne ? Pourquoi semblez-vous dormir ? Levez-vous. Que Satan,*

une fois pour toutes, soit exterminé, et que la paix de votre Jour arrive. »

En d'autres termes, je me prenais à désirer la consommation des temps, ce que les contemporains de Saint Paul appelaient la Parousie, la seconde venue du Christ, juge et triomphateur. Sentiment conforme à la plus profonde tradition de l'orthodoxie[1]*, à celle que perpétuent les derniers mots du Symbole :*

« *J'*attends *la résurrection des morts et la vie du siècle à venir. »*

Je l'attends, donc je la désire, et non pour moi seul, mais pour l'ensemble du genre humain. Cette attente, si simple et si logique, a pourtant l'air d'un stupéfiant paradoxe. C'est que, depuis des siècles, l'espérance de la Parousie s'est obnubilée dans les générations croyantes. Les terreurs de l'an 1000, à supposer que la légende ne les ait pas amplifiées, accusent une revanche des propensions positives sur l'impatience d'une foi plus mystique. Pourquoi avait-on peur du Juge, peur de la fin du monde? En somme, le commun des gens estimait le monde, dans sa condition de laideur déchue, tout à fait acceptable, et en eût souhaité la persistance indéfinie. D'excellentes et divines raisons inclinaient d'autre part l'Église à détourner les fidèles d'une

1. V. à la p. 279 la très importante citation du catéchisme de Trente, que l'on ne saurait trop méditer.

attente qui, trop prolongée, pouvait devenir une déception, une cause de doute. Depuis le Dies iræ *jusqu'aux sermons populaires de Bridaine, la vision du Jugement universel fut presque toujours une sorte d'épouvantail brandi contre la torpeur des tièdes et des impénitents. Je suis à mille lieues de critiquer le* Dies iræ *ou Bridaine; je constate un fait d'histoire, voilà tout. Quant aux prédicateurs modernes, ils touchent rarement ces questions-là. Mais le pli séculaire est facile à reconnaître en plus d'un ouvrage pieux, et un mot me revient que rapportent les abbés Lehmann, juifs convertis, dans leur livre significatif,* La Cause des restes d'Israël devant le Concile du Vatican. *Comme ils s'adressaient aux membres du Concile pour les intéresser à la conversion du peuple juif, l'évêque de Moulins, Mgr de Dreux-Brézé, leur fit cette réponse, peut-être humoristique :*

— La conversion du peuple juif! Faut-il la hâter, puisqu'elle préluderait à la fin du monde?

Aujourd'hui, un pressentiment réveille en des âmes éparses le désir des premiers âges. La Paix du Septième jour *énonce avant tout l'espérance du triomphe de Dieu, à la fin des temps.*

Je l'espère, je ne la prédis point. Prédire serait enfantin et absurde. A quoi bon prédire une conclusion que les plus matérialistes des astronomes tiennent pour inéluctable? Disloquée ou congelée,

la terre, à les en croire, mourra. Leur diagnostic est plus dur que la doctrine d'un saint Thomas; car celle-ci promet à la terre, après les suprêmes cataclysmes, un renouvellement, une transfiguration.

Mais « nul ne sait l'heure », et il est plus que vain de la conjecturer.

Seulement, les Apôtres nous ont révélé certains signes annonciateurs, propres à ranimer l'espoir des chrétiens perdus dans le désert des foules où Dieu n'est plus même un mot. Il est difficile, à notre époque, de ne pas voir la concordance de ces signes se nouer, chaque jour, plus fortement.

La Paix du Septième jour *n'est point, comme on l'a dit, « une réunion d'études »; ce livre procède d'une conception une : il ne peut y avoir de paix réelle entre les hommes que si le péché, le règne de Satan est aboli. Tous les rêves pacifistes ont avorté; ils avorteront dans l'avenir, et la paix ne s'établira que durant la période, forcément brève, où les nations rechristianisées se ligueront, dans une harmonie chrétienne, sous l'arbitrage de la Papauté. Plus tard, sous le principat de l'Antéchrist, les peuples sembleront se fondre en un pacte d'amour définitif; mais leur fausse paix n'aboutira qu'à une effroyable guerre contre les derniers restes de la chrétienté.*

Si la paix était possible sur terre, ce serait dans une humanité rénovée, se perpétuant *hors de la faute, selon la première loi du Paradis terrestre.*

Mais cette hypothèse théologique ne peut être admise[1], *l'Église l'élimine, et Jésus lui-même a dit* (*Luc, XX, 35*) : « *Ceux qui seront jugés dignes* du siècle à venir *ne se marieront point; car ils ne pourront plus mourir...* »

Il n'y a donc qu'une issue vers la délivrance : la venue du Juge et la plénitude de la Rédemption.

A l'égard des événements qui la précéderont, j'ai posé quelques conjectures. De celles qui se rapportaient à l'avenir immédiat, plusieurs déjà se sont vérifiées. Je n'ai rien d'un prophète ; mais des certitudes mystiques, qu'appuie le sens traditionnel des Écritures, sont une lampe fidèle pour des yeux qui réfléchissent.

J'ai cru à la juste libération de la France et à l'abaissement de l'Allemagne, parce que la victoire de ce monstrueux empire eût passé la mesure des iniquités normales. Le 15 juillet 1918, entre minuit et midi, l'Allemagne, dans une suprême offensive contre Reims, s'est brisée devant le baptistère de la vieille France ; la cathédrale massacrée a pris sa revanche du sacrilège. L'Allemagne est humiliée, non écrasée; le crime qu'on a commis en ne l'écrasant point serait irrémédiable, si, intérieurement, elle ne se décomposait. Elle se décompose ; mais,

1. J'ai précisé, au cours du livre (p. 251 et 291), pourquoi elle est inorthodoxe. Je le rappelle ici en réponse aux commentateurs qui m'ont reproché à tort une complaisance pour la thèse de la *Rénovation*.

comme le prévoyait si bien Dumesnil[1], *elle infectera l'Europe de sa putréfaction.*

La France, à voir par quelle série de miracles elle fut sauvée, est visiblement survivante pour une mission glorieuse. Y croit-elle? A-t-elle foi dans une victoire dont elle saisit mal les raisons? Ses faux maîtres, en attendant, continuent à faire d'elle une semeuse d'athéisme et d'erreurs égalitaires.

J'ai montré (p. 266-267) l'immense péril de l'hégémonie sémitique installée en Russie par la Révolution. En tout pays, la guerre a prodigieusement développé la puissance juive et son mode de tyrannie, le socialisme d'État. L'univers s'achemine au nivellement communiste sous d'occultes despotes jouant un personnage d'émancipateurs. L'ère de l'Antéchrist se prépare; n'oublions pas qu'il sera de race hébraïque. Les bolchevistes ont inauguré la méthode qu'il appliquera, d'après l'Apocalypse, vis-à-vis des derniers chrétiens : faire périr de faim les suspects. La carte d'alimentation suffit comme arme terrible.

Je ne crois cependant pas à l'apogée très prochaine de l'Antéchrist; nous ne connaîtrons que l'ébauche de son avènement. Après une crise de sauvagerie, de guerre civile et de persécution contre l'Église — elle se dessine dès à présent, — l'Église obtiendra, selon toute Justice, une phase

1. V. son *Germanisme* (*la Renaissance du livre*, éd.)

de gloire qui sera, pour la terre, pécheresse, une éclaircie de béatitude.

Mais les catholiques ont trop négligé un grand fait la reprise de Jérusalem, les revendications des sionistes sur la Terre-Sainte. C'est autour de Jérusalem que la guerre s'est décidée : les désastres des Turcs en Palestine provoquèrent, par contre-coup, la capitulation de la Bulgarie, et celle-ci détermina la chute des résistances allemandes. On n'a pas voulu, tout d'abord, reconnaître la portée des ambitions sionistes. Maintenant qu'elles se précisent, on voudrait les comprimer. Sera-ce possible? Comme Français, je déplore que nous ne soyons plus les protecteurs privilégiés, les Templiers des Lieux-Saints ; mais le retour des Juifs dans la terre de leurs ancêtres correspond à une prédestination miraculeuse ; ils ont beau être une minorité ; nulle force ne les empêchera d'y prévaloir[1].

Le tableau que j'ai esquissé de la chrétienté palestinienne aux derniers temps du monde a été qualifié de « roman. » C'est plutôt de l'histoire anticipée. Il est vraisemblable, par exemple, que le Pape, chassé de Rome, se réfugiera dans la seule région où l'Église conservera une forme sociale. J'ai tracé une vision symbolique, je suis loin de prétendre à l'exactitude matérielle des moindres

1. Les *Amis de la Terre Sainte* n'en ont pas moins grandement raison de lutter contre les exigences sionistes et l'emprise tyrannique du juif palestinien.

détails. Toutefois, de période en période, les mêmes circonstances se reproduisent en ce qu'elles ont de plus important. Les faits successifs se superposent comme les lames de l'écorce s'imbriquent autour du tronc d'un palmier. Ainsi, après avoir décrit le banquet offert par l'Antéchrist sur le mont des Oliviers, j'ai su que l'une de ses grossières caricatures, Guillaume II, lors de son voyage carnavalesque, eut la même et sacrilège fantaisie.

En terminant, je tiens à le redire : La Paix du Septième jour *est un livre d'espérance et de joie, oui, de joie. Seuls peuvent la juger autrement ceux qui, insensibles à la leçon des catastrophes, n'admettant que la vie présente, voudraient en exclure la souffrance, cette messagère du Paradis.*

LA PAIX DU SEPTIÈME JOUR

INTRODUCTION

I

COMMENT LA GUERRE ENGENDRA CE LIVRE

Vers la mi-juillet 1914, j'écrivais les premières pages d'un roman, *le Fer sur l'enclume*, conçu deux années auparavant, et dont le titre rendait un son de guerre prochaine. L'imminence du cataclysme se laissait prévoir ; on l'attendait, comme, sur un cadran obscur, avant minuit, on attend la conjonction des aiguilles. Quelque chose de semblable aux fumées du puits de l'abîme, durant près d'un demi-siècle, suffoqua l'Europe. La Prusse faisait du monde, à son image, une sorte de forge brutale, une effroyable usine d'engins homicides, un antre noir où des fournaises entre-bâillées éclairaient des armées d'esclaves qui martelaient, fondaient, ajustaient. Dans le même temps, les empereurs, les ministres, les princes et principicules n'emplissaient leur bouche que du mot : Paix. Cette

lourde équivoque devait avoir son terme ; l'Empire germanique ne pouvait toujours perfectionner sa machine à broyer les peuples, sans l'essayer une fois, pour sa ruine. Les États ont beau se conduire comme si Dieu était aboli ; la Justice ne dort pas indéfiniment.

Certains, chez nous, songeant au choc énorme, se tourmentaient : « Aurons-nous assez d'hommes, de places fortes, de canons et d'obus ? » Quant à moi, je me demandais d'abord : Nos âmes sont-elles prêtes ? Avons-nous durci le mur intérieur contre lequel se rompra l'assaut ?

Sans doute, au fond de nous-mêmes, depuis quarante-quatre ans, persistait une meurtrissure. Les plus lointaines impressions qui surnageaient de ma petite enfance, c'était le visage de ma mère en pleurs à l'annonce d'un désastre, c'était la mine grave de mon père endossant l'uniforme des gardes nationaux, tandis que la générale sonnait dans les rues. La guerre déposa en nous un certain sérieux, des velléités généreuses. Mais nous grandîmes au milieu d'une France déchirée, malade, vieillissante, qui, tantôt se reniait elle-même, consentait à son déclin, tantôt cherchait pour sa guérison des panacées absurdes. Nous charrions dans nos veines quelques restes de la désespérance romantique. Nous lisions Leconte de Lisle, Schopenhauer, et leur appétit du néant ne nous écœurait pas. Tant de points nous divisaient qu'il semblait difficile de vouloir une œuvre commune. Aussi le plus grand nombre de mes contemporains eut-il le mépris ou le dégoût d'agir. Ceux de la masse ne visaient

qu'à une des mille cases de l'inerte médiocrité. Les autres se gouvernaient chacun selon soi ou vaguaient à la dérive, païens fougueux galvaudant leur force en des passions infécondes, scientistes bornés, renaniens instables, anarchistes sentimentaux, imitateurs flasques du douloureux Verlaine. Les catholiques eux-mêmes demeuraient trop des fantaisistes, des libéraux sans énergie, des esthètes, des voluptueux. Ils écoutaient les flûtes allemandes du modernisme, se vouaient à des chimères sociales. Très peu s'évertuaient avec méthode dans cette conviction : Avant tout il y a la France, la France déchue et indestructible, à refaire et à glorifier.

Lorsque, vingt ans plus tard, je me représentais ce passé d'une génération, une stupeur m'oppressait, j'avais peine à comprendre des états d'esprit dont j'étais si loin. Je crus cependant nécessaire de m'imposer cet effort et de confronter ce que nous étions avec ce que nous sommes ; j'atteignais par là, dans une clarté plus nette, le sens du présent, ses raisons d'espoir. Car, si les hommes qui s'acheminent aujourd'hui vers la cinquantaine ont, en avançant, secoué derrière eux plus d'une aberration, leur expérience n'a pas été perdue pour les jeunes. Cette expérience transmise n'aurait pas suffi à rénover les âmes. Mais une parole secrète, plus aiguë qu'un glaive, plus dévorante qu'un feu d'holocauste, les ralliait sous une discipline de foi, au sein de la basilique chrétienne qui avait été leur commun baptistère. Ainsi croissait une France neuve, virile, épurée, celle qui allait bien

tôt sauver l'univers par l'effusion victorieuse de son sang. Dans le travail obscur des volontés unies un message de gloire s'élaborait.

Il me convint d'élucider les origines d'un tel changement, ses phases assez longtemps indécises et pénibles, puis accélérées par l'angoisse de la patrie exigeant son salut, devant les signes de guerre qui se multipliaient dans notre ciel; c'était l'idée latente du livre que je commençais au moment où l'Autriche se mit à grincer des dents contre les Serbes et s'imagina les briser, de même qu'un sanglier brise entre ses mâchoires une croûte de pain.

Les premiers jours de la crise, je continuai le labeur entrepris, après avoir clos ma porte aux grondements du dehors. Déjà, pour suivre une fiction, si nouée qu'elle pût être à des faits immédiats, il me fallait une grande violence. Mais le soir du 28 juillet m'interrompit comme le branle d'un tocsin.

Ce fut pourtant un soir très calme, un de ces soirs ineffables d'été qui ont l'air de descendre sur un Paradis constitué dans une paix vermeille, à jamais. Le soleil refluait au-dessus des arbres, vers la butte où, seule, en face de mon toit, se haussait la cathédrale. J'ouvris ma fenêtre aux chaudes émanations des roses, concentrées dans les jardins ; j'aperçus le vieux porteur de journaux qui trottait, embouchant sa corne poussive, sans crier, comme d'habitude, les nouvelles ; sur sa poitrine battait un écriteau jaune, et j'y distinguai ces deux mots tracés en lettres noires : LA GUERRE.

Je sortis dans la ville ; une foule insolite s'engorgeait du côté de la place principale. Les gens circulaient, par besoin d'être ensemble, et avec l'espérance vague d'apprendre quelque chose de plus. Aux abords du Crédit lyonnais on s'étouffait pour lire un télégramme en style barbare reçu de Vienne à la minute : *Mien* gouvernement déclare officiellement guerre à Serbie.

Chacun voulait avoir, de ses yeux, vérifié le texte fatidique. Je m'arrêtai à considérer les attitudes de ceux qui s'approchaient du papier bleu et redescendaient ensuite les degrés du porche. Des militaires taciturnes s'en allaient avec une figure soucieuse. Une femme serrait fortement le bras de son mari. Un ouvrier secoua les épaules en murmurant : « Sont-ils idiots ! » Mais personne ne paraissait douter qu'une guerre entre l'Autriche et les Serbes n'impliquât sur-le-champ la France et presque toute l'Europe. Était-ce la sécurité de l'inconscience ? ou, au rebours, une subite acceptation clairvoyante ? Ce peuple, à la veille de monstrueux événements, les regardait venir comme attendus et nécessaires. On ne sentait en lui aucun enthousiasme, point de révolte ni d'effroi non plus. Un monsieur disait à un gamin que l'affluence divertissait : « Tu n'es pas pour celle-là, toi. » Un inconnu, passant près de moi, me jeta cette réflexion : « D'ici quarante-huit heures ce sera pour nous. »

Demain, peut-être, pensai-je, nous apprendrons l'entrée des Prussiens en Lorraine et l'invasion des Flandres.

Cette idée ne m'assaillit point sans un frisson. Je subis même, un instant, l'image des possibilités atroces que la guerre déchaînait. Je m'étais, en vain, depuis longtemps, préparé à cette heure ; une telle commotion dépassait mon attente. Malgré moi, mon esprit sauta par-dessus les espaces. J'entendis la rumeur des armées en marche, les trains qui roulaient indéfiniment, l'orage montant des canonnades. La futaie de baïonnettes innombrables se massait sur les horizons. Je perçus l'odeur de l'ennemi ; je me figurai des hécatombes telles que jamais la terre n'en avait bues ; tout le sang qui ruisselleraît bruissait à mes oreilles avec le bruit d'une pluie sauvage. Je m'appropriai les souffrances des moribonds, l'humiliation des captifs, l'anxiété des mères, le désespoir des villes incendiées.

Pour le combattant prêt à partir, une fois l'oblation de soi-même intérieurement consentie, la guerre se présente comme une terrible fête promise aux victorieux. Il l'envisage en simple, en *simple soldat ;* et je m'explique la sérénité de ce réserviste, vigoureux campagnard, qui, recevant sa feuille de route, affirmait : « J'ai beau retourner mon âme, je n'y trouve que de la joie. » Quand on n'a pas l'honneur de se battre, on veut agir en priant et en compatissant ; et la compassion se dilate à la mesure des maux pressentis.

Il fallait bien, d'ailleurs, mettre en balance la force de l'Allemagne et nos lacunes, la part criminelle abandonnée, dans nos préparatifs, à l'improvisation. La surprise d'un désastre pouvait être le coup de la mort. J'eus un sursaut d'horreur à la

pensée de voir la France pantelante, foulée par des maîtres immondes dont la seule politique serait d'abrutir et d'exterminer les vaincus.

Mais, justement, cette perspective intolérable refréna soudain mes craintes. Non, protestait ma foi, la défaite n'est pas possible. Si la France tombe, il ne reste aux autres peuples qu'à se prosterner tous dans l'ordure sous le talon du triomphateur germain. Ce serait l'avènement des suprêmes ténèbres, l'apothéose de « l'Homme inique » condamnant à périr quiconque refusera de l'adorer. Or, nous n'en sommes pas là ; d'autres faits prédits doivent s'accomplir auparavant. L'Allemagne n'est qu'une caricature anticipée, une préfiguration médiocre de la Bête. Son empire est déjà passé ; donc elle ne vaincra point, donc c'est nous qui vaincrons.

Ce revirement s'opéra dans ma certitude avec une étonnante brusquerie ; des milliers de Français, en ces mêmes heures, l'éprouvèrent ; et, certes, il serait puéril d'en attribuer le prodige aux blafardes proclamations, affichées le surlendemain, où l'on voulait nous faire accroire que « la mobilisation n'était pas la guerre ». Mais, déjà, dans d'invisibles hauteurs, vibraient des clairons de victoire, et nous sentions que c'était pour nous.

Jusqu'alors, la suprématie des Allemands semblait une évidence inutile à contester ; dès que leur glaive bougeait dans son fourreau, la terre se taisait ; les gouvernements, afin de sauver un fantôme de paix, jetaient à leurs pieds des provinces et emboursaient, comme des trésors, leurs avanies.

Cette fois, ils passent des menaces aux actes ; leur masse terrifiante se met en mouvement, pareille à la poussée d'un énorme troupeau de loups. Nul, ô merveille ! n'a plus peur. L'intrépide Belgique se dresse et verrouille d'une main fidèle les poternes de ses forts. Les États se concertent, décident qu'ils *en* ont assez : Ah ! vous braquez sur nous dix millions de fusils ; eh bien ! les nôtres, mis en ligne, feront deux contre un, et vous allez voir ; vous avez cru au nombre, le nombre vous écrasera.

Que l'on raisonnât de la sorte ou qu'on obéît à un espoir instinctif, il y eut, en France, durant la première quinzaine d'août, une sainte allégresse belliqueuse dont rien, depuis les Croisades, n'avait atteint la sublimité. Dans la grande ville de l'Ouest où je me trouvais, le pouls de la nation battait avec une énergie d'autant plus probante que les frontières étaient moins proches. Je ne veux pas m'étendre sur les impressions de cette période inouïe. Puis-je omettre pourtant quelques épisodes qui m'ont laissé un extraordinaire frémissement ? Je vois encore, à la gare, un jeune fantassin, pâle et nerveux, me déclarer : « J'ai quitté mon père moribond. Savez-vous sa dernière parole ? Il m'a dit : Va, mon gas, va chercher l'Alsace-Lorraine. » Plus loin, tandis que les soldats en rang s'avançaient, ployés sous le sac, des touffes de fleurs au bout de leurs baïonnettes, je me souviens d'une femme s'agenouillant sur le trottoir et joignant les mains : devant tous elle priait pour son fils. Ailleurs, à l'angle d'une rue, je croisai des batteries

attelées de lourds chevaux rustiques ; chacune à son tour, elles s'ébranlaient, défilaient au trot, et les cavaliers robustes, brandissant leur fouet, disparaissaient dans la poussière ensoleillée. Avec eux, la vigueur du sol s'en allait vers les splendides revanches. La France elle-même alors me parut telle qu'un bon cheval, tenu trop longtemps à l'écurie, et qu'on lâcherait en pleine carrière, après avoir mouillé de vin chaud son avoine.

Pour être véridique, plus d'une inquiétude traversait notre exaltation. J'entendais un réserviste pérorer dans un groupe : « Les Allemands ont pour cinq jours de vivres. Ils ne demandent qu'à se rendre. Ils sont pris entre les Russes et nous. Même les petits *duchés* qui ne sont pas intéressés dans l'affaire, le Japon, la Chine, nous offrent leur argent, leurs hommes... Les Allemands veulent se mettre en république, ils y seront dans six mois. » D'autres arrivaient, pochards et trébuchants, invectivant « les Alboches, ces salauds, ces faignants ! On ne leur demande rien, et ils nous *convoquent* ! On va les saluer. » Celui-ci protestait qu'il partait malgré lui : « Toi, tu es un chouan, tu aimes la guerre ; pour moi, la guerre est au bout du champ. » Celui-là prévenait ses camarades : « Mon premier coup de fusil sera pour tirer *dans* les curés. » Le cri : A Berlin ! A mort Guillaume ! que vomissaient, nuit et jour, les trains militaires, avec une furie bestiale, remémorait un autre départ, et sinistre. Qu'espérer au juste de pareils soldats ? Je pensais à tous ceux qui s'abattraient, comme des brutes, sous la mitraille, et

qui mourraient sans savoir qu'ils ont une âme.

Quand les troupes furent au loin, le vide de l'attente nous absorba. Les nouvelles des armées, maquillées et sommaires, fixaient peu ma réflexion. Reprendre le roman commencé était au-dessus de mes forces. Prier valait mieux : des femmes, dans les églises, se relayaient jusqu'au soir pour dire ensemble le chapelet et les litanies des Saints ; je m'unissais à ces tremblantes dévideuses d'oraisons. Le *Parce Domine* se réitérait comme l'imploration d'un pauvre affamé sous une fenêtre lente à s'ouvrir. Je ressongeais à l'Évangile du *2 Août*, du IX^e^ Dimanche après la Pentecôte, où Jésus pleure sur la ville ingrate qu'il voulait racheter et qui n'a pas voulu de Lui :

« Ah ! Si tu avais connu, en ton jour, les choses qui sont pour la paix ! Mais, à présent, elles sont cachées hors de tes yeux ; car des jours viendront sur toi, et tes ennemis t'enserreront de tranchées, ils te cerneront à l'étroit de toutes parts, et ils te renverseront, toi et tes enfants, et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le moment où je t'ai visitée. »

La redoutable concordance enveloppait une admonition miséricordieuse. Je ne voudrais pas appeler la guerre un fait « divin » ; je la crois même, dans son principe, foncièrement satanique. Cependant, la guerre présente s'annonçait comme la visite du Seigneur, le passage du tourbillon qui foudroie et illumine, l'instant, pour la France, de s'humilier et de comprendre. Contre la ruée des Démons, ses Anges et ses Saints la disputaient ; et

les mêlées tangibles répliqueraient aux péripéties de l'inénarrable bataille comme des ombres s'agitant le long d'un mur, sous les éclairs d'une nuit d'ouragan.

Dans l'inaction forcée d'après-midi brûlantes, j'envisageais l'immensité des conjonctures. Plus leur violence m'accablait, plus ma pensée cherchait à se les assujettir, à scruter le pourquoi, à nouer les causes et la fin.

Catherine Emmerick, en une vision qu'elle eut des fléaux actuels, aperçut au milieu d'une plaine des myriades d'hommes s'entre-choquant ; ils étaient aspirés vers un point vertigineux, une sorte d'entonnoir où leur cohue s'engloutissait. D'autres survenaient sans relâche ; mais, peu à peu, leur multitude s'épuisait, fondue dans le trou vorace ; et les contours de l'abîme se rétrécissaient en se rapprochant, tant qu'enfin le seau d'un puits aurait pu en couvrir les bords.

Comme c'est bien, méditais-je, la figure de cette guerre exterminatrice devant laquelle les plus vastes carnages des siècles antérieurs sembleront d'anodines escarmouches ! Pour la rendre possible, il fallait une Europe de petite bourgeoisie égalitaire, asservie au système du : Tout le monde, soldat. Il fallait la maturité des fruits de mort que peut nourrir l'arbre de la Science. Il fallait une Allemagne hydropique d'orgueil, délirante de cupidité, outillée supérieurement en vue de la tuerie, et prête à brandir la massue d'airain que Dieu va rembarrer sur sa tête. Il fallait aussi que la France fût impénitente et liée à une démagogie oppressive

d'où, sans une catastrophe, elle ne pouvait plus s'évader. Les bateleurs, du haut de leurs estrades, ont assez crié : La Paix ! la Paix ! Et ce n'était point la paix. Il est temps que leurs mensonges leur soient rentrés dans la gorge. Tous les peuples ont à expier des vices exorbitants ; l'expiation sera proportionnée aux désordres. Les moins impurs pâtiront avec justice ; tous, nous devrons pâtir ; car il n'y a point d'innocents. Quelle pile de cadavres avant que le gouffre comblé se resserre et que le diamètre d'un seau puisse en mesurer l'orifice !

Ces aspects de la guerre, me disais-je, sont grossiers, accessibles au premier coup d'œil. Mais encore les saisira-t-on ? La foule hurle : A mort, Guillaume ! Et elle s'en tient là. Les gens cultivés dissertent sur la psychologie des pangermanistes et se croient vengés de leur barbarie, quand ils en ont clarifié la logique. Si les hommes interprétaient le sens réel des calamités où nous entrons, les uns seraient transis de terreur, les autres tressailliraient d'un indicible espoir. Elles ouvrent apparemment l'époque des grandes et dernières tribulations qui doivent précéder la seconde venue du Fils de Dieu. Lui-même n'a-t-il pas révélé qu'il y aurait, au « commencement des douleurs », une guerre universelle semblable à celle d'aujourd'hui ? « Ils se lèveront, race contre race, royaume contre royaume. » Saint Jean, avant le son de la trompette et « la consommation du mystère », vit une invasion de cavaliers dont les chevaux soufflaient « du feu, de la fumée et du soufre »,

symbole des foudroyantes artilleries modernes.

La guerre, à elle seule, ne dévoilerait sur la fin de notre monde rien d'explicite. Mais elle concorde avec l'ensemble des indices prophétisés : la diffusion de l'Évangile dans toutes les terres connaissables, l'apostasie croissante des nations, le retour des Juifs en Palestine. Au lendemain de la guerre, si le Turc est chassé des Lieux-Saints, le sionisme épuré de germanisme se dilatera. Les Juifs russes émancipés, les Juifs pieux épars dans l'Orient, regagneront en masse le pays de leurs ancêtres. Un État juif autonome a des chances de se constituer. Plus tard, une partie d'Israël reconnaîtra le Messie, et, lorsque Rome sans papes sera devenue la citadelle de l'athéisme, Jérusalem restera le refuge extrême de la chrétienté. Fait immense par ce qu'il présage ; c'est peut-être afin de l'accomplir que vingt-cinq millions d'hommes s'entr'égorgent.

Je m'échappais donc hors du présent vers la plénitude des choses qui en sortiront, et, au delà, jusqu'au triomphe et à la chute de l'Antechrist, jusqu'au soir du Jugement et à cette minute espérée des siècles où le signe du Crucifié fendra comme un éclair les nuées ténébreuses.

II

LES DEUX PARADIS

Un chrétien est celui qui *attend*. Exspecto resurrectionem mortuorum et vitam venturi sœculi. L'Amen du Symbole vient immédiatement après cette profession d'espérance. L'attente prophétique ne se confond pas avec la périlleuse curiosité de connaître, pour soi, l'avenir. Celle-ci, d'ailleurs, paraît incoercible. L'homme est muré dans l'instant où il végète; comment ne chercherait-il pas une fente qui lui donne jour sur l'espace ? Je suis descendu, au château de Brest, en ses opaques geôles souterraines ; là, les captifs eussent dépéri dans l'obscurité perpétuelle, sous la pluie noire s'égouttant des voûtes, si un vague crépuscule ne les eût dirigés vers une fenêtre ouverte au milieu d'un puits. En s'y penchant, ils ne découvraient ni le haut du puits, ni ses profondeurs ; mais, sur la paroi d'en face, un peu de clarté coulait ; et, aux nuances des pierres verdâtres, ils discernaient les alternatives du soleil ou des nuages occupant le ciel. Nous sommes apparentés à l'infini et à la lumière ; il nous est impossible de vivre en aveugles, sans le désir de savoir ce que nous

sommes et ce que nous serons. Pourtant, une loi de sagesse et d'humiliation soustrait à nos prises le futur, et surtout l'inconnu terrestre de nos destinées. Ceux mêmes — tel le curé d'Ars — qui reçoivent pour les autres un privilège d'intuition miraculeuse voient rarement, un quart d'heure d'avance, la trame de leur propre vie. A quoi bon se mettre en peine ? L'évasion est si proche !

Au contraire, espérer d'un cœur avide la fin d'une ère de violence et de péché, le terme où, jeté dehors, « le Prince de ce monde » ne pourra plus en dire : « Une part m'y reste », *hâter*, selon le mot de l'Apôtre, cette délivrance, s'offrir et supplier pour que la volonté du Père soit faite sur la terre comme dans les cieux, c'est le fond de l'attente chrétienne appliquée non seulement au salut de chaque homme, mais à la rédemption finale du genre humain. Les premiers chrétiens, béants d'impatience, voulaient, avec la splendeur des Saints promise aux purs et aux martyrs, l'avènement du Règne visible de Jésus-Christ. Il ne leur avait pas défendu d'y croire. Au début des Actes, les disciples, avant l'Ascension, interrogent Celui qui va disparaître :

« Est-ce en ce temps que vous rétablirez le royaume d'Israël? »

Et Il répond :

« Ce n'est pas à vous de connaître les temps ou les moments que le Père a posés dans sa puissance. »

Le mystère de cette parole confirmait leur espoir. Oui, signifiait-elle, je rétablirai le Royaume, mais non par vous. A l'Église militante et souffrante suf-

fit ma Présence eucharistique et celle du Consolateur, du Paraclet qui descendra.

La créance des fidèles n'en exigea pas moins que la deuxième Révélation de l'Homme-Dieu, la Parousie fût imminente. S'ils portaient au dedans d'eux-mêmes le règne de l'Esprit, extérieurement les œuvres du démon continuaient ; devant la Victime en croix la canaille des Juifs sans pitié et de la plèbe idolâtre passait et repassait, hochant la tête et sifflant. Le Christ était venu ; et la terre, selon les apparences, ne changeait point. Mais, bientôt, Il reviendrait ; alors, toutes les créatures se réconcilieraient en Lui. Les prophètes n'avaient pas configuré de simples allégories, lorsqu'ils annonçaient : « Le lion, ainsi que le bœuf, mangera de la paille. L'enfant à la mamelle étendra sa main sur le trou de l'aspic. Chacun appellera son ami sous sa treille et sous son figuier. La science de Dieu submergera le monde, comme les eaux d'une mer. » Quand donc tous les genoux fléchiront-ils au nom de Jésus ? Quand seront exterminés les fornicateurs et les homicides ? Le solitaire de Pathmos entendait les âmes des immolés jeter ce grand cri : « Qu'attendez-vous, Seigneur, avant de juger et de venger notre sang ? »

Il est vrai, les martyrs, sous les verges, bénissaient les flagellateurs ; les mâchoires des bêtes leur semblaient bonnes de moudre leurs os pour le froment du Pain céleste. Mais, en même temps qu'ils s'ouvraient les incompréhensibles délices, ils pensaient accélérer dès ici-bas l'heure de la Paix, celle où l'interdit mérité par le vieil Adam recc-

vrait sa pleine rémission, où il n'y aurait plus ni mort, ni guerre, ni pestes, ni famines, où, sur la terre, habitacle d'élus, l'Amour serait à jamais roi, où Dieu vivrait tout en tous et se regarderait dans l'univers comme dans un miroir béatifié.

Cette vision ajoutait sa douceur aux joies du peuple chrétien. Sans elle on comprend moins la gaîté des basiliques, les emblèmes d'innocence épanouis le long des catacombes. « Les baptisés, dit saint Cyrille le Hiérosolymite, se tournent vers l'Orient, parce que c'est à l'Orient que fut planté le Paradis (1). » A l'intérieur des églises l'assemblée se prosternait du côté de l'Orient, « suppliant Dieu de nous restituer au lieu d'où nous fûmes chassés ». Et saint Thomas, plus tard, pour expliquer la persistance de cette attitude liturgique, s'est souvenu de la raison primitive.

Dans la notion du Paradis, deux séjours se distinguaient (2) : en haut, le ciel des cieux, les voluptés que l'œil n'a point vues, ni l'oreille entendues ; et, plus près, derrière l'abside des oratoires, un jardin terrestre, avec des eaux transparentes et des colombes dans l'Arbre de vie dont les feuilles ne tombent jamais.

Après le second siège de Jérusalem et la ruine du temple on put admettre que, l'abomination de la désolation étant réalisée, la conversion des Juifs ne tarderait plus, ni l'Antéchrist, ni le Jugement. Comme aucune de ces choses ne se manifestait, la multitude, prompte à se décourager, écoutait les

1. Voy. les Notes dans l'Appendice.

séducteurs, les faux-prophètes qui circulaient, répétant : « Où est l'avènement ? Où est la promesse ? » Les Docteurs durent évacuer hors des esprits ces inquiétudes malsaines pour la foi. Les deux épîtres de Paul aux Thessaloniciens définissent à quels signes se reconnaîtrait l'approche de la Résurrection. La première enferme un passage (ch. IV, 16-17), d'une intelligence difficile, mais que l'exégèse orale, sans doute, éclaircissait :

« Les morts qui sont dans le Christ ressusciteront les premiers. Ensuite, nous qui vivons, qui sommes laissés en arrière, nous serons en même temps qu'eux ravis dans les nuées au-devant du Christ ; et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur. »

Les enseignements de Paul se virent déformés par les commentaires d'auditeurs « mal instruits et instables ». C'est pourquoi Pierre eut l'inspiration d'enclore dans un texte pontifical les vues de l'Eglise sur l'inconnu du siècle à venir. Sa deuxième Épître correspondit à cette opportunité. Loin d'y frapper d'anathème ceux qui espéraient la réintégration du genre humain dans l'Éden agrandi, il confère à leur opinion le sceau d'une croyance admise :

« Nous attendons, énonce-t-il, des cieux nouveaux et une *terre* nouvelle où habiteront des Justes. » Mais, en quel temps se produira la merveille ? Pas avant que les impies soient jugés et que le feu ait épuré les éléments du monde. Or, de ce temps nous ne savons rien : « Un seul jour est devant Dieu comme mille ans ; mille ans sont comme un seul jour » ; et le Juge arrivera tel qu'un

voleur. Si sa venue est différée, c'est afin que tous puissent faire pénitence. « Dans cette attente, vivez sans reproche pour être trouvés en paix. »

Une pensée identique se meut au fond de l'Apocalypse ; elle en donne, à plus d'un égard, la clef. Une voix connue, la voix du Maître, redit au disciple la miséricordieuse assurance : « Je viendrai bientôt, je viendrai vite ». Jean contemple « le ciel nouveau et la terre nouvelle, la Jérusalem neuve *descendant* du ciel de Dieu, parée comme une épouse pour l'époux ». Mais, avant que les peuples possèdent la ville sainte, les générations chrétiennes devront d'abord subir la tyrannie de la Bête, de longs tourments et des fléaux. Qu'importe, puisqu'ensuite le Seigneur paraîtra ! Ainsi, ce livre d'épouvante est un livre de suavité.

Chez l'ensemble des Pères, jusqu'au VIII^e^ siècle et au delà, l'idée d'un retour terrestre au Paradis accompagne celle du second Avènement. Bien qu'il y ait eu des Pères millénaristes, cette conception n'était pas le millénarisme. Celui-ci — j'entends le millénarisme orthodoxe — suppose une période de mille années ou plus, *antérieure au Jugement*, durant laquelle l'antique souillure des races, sans être détruite en ses effets, s'atténuera ; aux siècles d'idolâtrie, d'avarice, de luxure, de blasphème, de férocité, d'oppression fera équilibre un vaste triomphe de l'Église ; les âmes rebelles deviendront le petit nombre ; le lys de la pauvreté chaste et obéissante croîtra paisiblement ; la vie des nations se déroulera comme un dimanche de Fête-Dieu, une procession de Jubilé : des cierges ardents, des

hymnes à l'infini, et des bruits doux d'encensoirs autour de l'Hostie sous le dais. L'illusion millénariste, forme pieuse de pacifisme, tend à rompre la continuité du possible. Dans l'ordre établi des servitudes expiatrices Jésus-Christ a certifié que les puissances de l'enfer ne prévaudront pas contre son Église, non que son Église prévaudrait contre elles. Bien plus, il a prédit l'irréligion des temps futurs : « Le Fils de l'homme, quand il viendra, trouvera-t-il de la foi sur terre ? » On peut concevoir, après des convulsions inouïes, une courte renaissance de tranquillité croyante. Mais l'avenir envisagé par le millénarisme ne semble guère celui où nous allons.

Très différente fut la tradition que se transmirent, de saint Barnabé à saint Jean Damascène, la plupart des grands exégètes : le Paradis terrestre subsiste (3), barré d'un mur de flamme, en un pays dont nul ne sait la route. Au soir du Vendredi-Saint, lorsque Jésus eut expiré, il se reposa de ses souffrances dans le verger d'allégresse que son sang restituait aux hommes ; il y introduisit le bon larron comme l'ayant-droit de l'humanité présente. « Le larron, dit saint Jean Chrysostome, sauta de la croix dans le Paradis. » Les morts sanctifiés, avant de monter au ciel des séraphins, goûtent ce lieu de rafraîchissement et de lumière. Des vivants aussi l'habitent, Hénoch le patriarche et le prophète Élie (4), jusqu'à ce qu'ils reviennent témoigner par d'effrayants prodiges et mourir des mains de l'Antéchrist. Après le dernier cataclysme et le Jugement, les portes closes du Jardin se déploieront d'elles-

mêmes, l'Archange qui les gardait aura brisé sa rouge épée tournoyante. La face renouvelée de la terre sera toute un paradis. Aussi bien qu'avant la chute l'état de félicité irradiait de l'homme aux éléments, de même l'eau et le feu, les arbres, et les animaux participeront à la splendeur des Saints. Ceux-ci pourront, comme les Anges, se mouvoir librement dans l'infini; mais ils pourront donner à leur corps un séjour divinisé, ainsi qu'eux-mêmes, par la vertu plénière de la Rédemption. La terre deviendra le manteau de leur magnificence. Elle où le Christ posa ses pieds, qui s'abreuva de son sang et de celui des martyrs, qui fut le tabernacle de son Cadavre, qui élabore le blé pour le sacrement de sa chair, elle sera éternellement visitée par les Justes. « La figure de ce monde passe, redisait saint Jérôme après saint Paul; mais sa substance demeure. »

Cette hypothèse, appuyée sur de multiples passages des Écritures, aurait pu devenir un dogme. Au contraire, à mesure qu'on s'éloigne des premiers siècles, son importance décroît. Chez les théologiens postérieurs à saint Jean Damascène elle n'a laissé que des vestiges. Les motifs de cet effacement sont faciles à démêler.

Pour des latins ou des barbares encore imbus de paganisme le désir du Paradis terrestre risquait d'engendrer une équivoque décevante, en absorbant l'attrait plus essentiel de l'autre et suprême Paradis. L'Église avait dû se défendre contre le millénarisme des Juifs entêtés à vouloir un Messie conquérant qui les gorgerait d'or, de domination

et de bien-être. Il convenait d'ôter aux rabbins les prétextes d'ergoterie. Mais, surtout, les apologistes se rendaient compte qu'une distance de deux mille ans ou plus pouvait les séparer de la seconde Venue. D'ici là, que de Saints à promouvoir vers la perfection ! Que de peuples à évangéliser ! Introduire le plus d'âmes possible dans la communion des Élus, refaire selon le Christ les sociétés païennes, ce double labeur suffisait à la chrétienté. Par suite, au cours du moyen âge, les idées sur la consommation des temps se simplifièrent. On négligea ce qui la suivrait pour s'en tenir à méditer l'heure incertaine et formidable du Jugement. L'opinion s'établit que le monde alors finirait. Une strophe naïve du Dies irae transcrit cette angoisse : *Cuncta* stricte discussurus ! La planète, sous la chute des astres, sera fracassée ; Dieu la mettra au rebut comme un potier balaye en maugréant les tessons d'une argile qui éclate au feu. Et deux formes de lieu seulement seront assignées aux humains : la transcendance du ciel pour les Bienheureux, l'enfer pour les damnés.

Toutefois, l'espérance du Paradis terrestre persistait au fond des esprits. Les couleurs dont les vitraux survêtaient le jour des cathédrales demeuraient une ressouvenance et une convoitise de l'Orient perdu. Dans la vie extraordinaire d'Alpaïs, la sainte lépreuse de Gudot, j'ai lu qu'elle fut, en extase, transportée au bord d'un fleuve, dont l'autre rive étalait une admirable prairie. Un adolescent joyeux lui faisait signe de traverser ; bien qu'il n'y eût ni barque, ni pont, elle passa en marchant sur

l'eau. Elle s'avança dans la prairie, si légère que ni l'herbe, ni les fleurs ne se ployaient sous ses pieds. Au milieu d'un verger, une échelle scintillante montait de la terre jusqu'au firmament. Des âmes qui avaient, les unes des couronnes blanches, d'autres, des couronnes teintes de sang, gravissaient deux à deux les échelons ; en haut, un vieillard tout blanc les accueillait. Plus loin, elle s'approcha d'une fontaine d'où sortaient quatre fleuves épandus en croix aux quatre aires de l'espace. Elle y trempa ses lèvres ; l'eau lui sembla délicieuse, d'une saveur inconnue. Les branches d'un arbre immortel couvraient le bassin parfaitement circulaire de cette fontaine, et elle aperçut, debout près du tronc, vêtu d'une tunique sans couture et multicolore, l'Aïeul, le premier-né de la terre, entouré de ses fils qui atteignaient à peine sa poitrine, tant il était grand !

Une autre vision de la même Sainte se rapporte plutôt à l'image d'un Paradis proche de la terre, continuant les formes d'ici-bas, qu'au céleste ravissement, tel que Dante se consuma, sans y atteindre, à l'esquisser. Le jour de la Chandeleur, en 1190, Alpaïs s'endormit et crut assister à une procession que les Bienheureux menaient autour d'une église en l'honneur de la Reine immaculée, tenant tous dans leur main le cierge de la Purification. A elle aussi un Ange donna un cierge allumé. Elle entendit résonner l'Introït de la messe du jour. Les chœurs alternaient le Kyrie eleison. Notre-Seigneur entonna lui-même le Gloria. Saint Etienne vint lire l'Épître, et saint Jean, qui portait une dalmatique, lut

l'évangile de saint Luc. Ensuite, le divin Célébrant, selon la coutume cistercienne, descendit au bas du sanctuaire, et chacun lui remit son cierge. Seule, Alpaïs, sachant qu'elle devait retourner en son corps, ne voulut point se dessaisir. L'Ange rompit le cierge à la hauteur de sa main et lui laissa le reste. Quand elle se réveilla, le morceau de cierge était entre ses doigts, et, en témoignage de son origine, si des malades le touchaient, il les soulageait; comme, plus tard, le bâton de cyprès qu'un Ange coupa pour sainte Lydwine dans la futaie du Paradis exorcisait les possédés.

Les songes de sainte Alpaïs s'accordaient avec une tradition vivace; autrement, ils eussent scandalisé ses contemporains. Mais, soucieux de loger chaque chose à une place juste et immuable, les théologiens inséraient l'Eden entre le Purgatoire et le Ciel. Dante, parvenu au plus haut degré de la montagne purificatrice, traverse la forêt « où la tige humaine s'éleva innocente... Le sol, de toutes parts, embaume... Un ruisseau plie de ses petites ondes les herbes nées sur ses bords... Une Dame s'en vient, chantant et cueillant les fleurs dont sa route est émaillée... » Et soudain « une mélodie court dans l'air lumineux..., l'air s'embrase sous les verts rameaux. Un cortège s'avance, sept candélabres d'or se mouvant avec solennité, derrière eux, vingt-quatre vieillards vêtus de blanc, couronnés de fleurs de lis, et enfin, sur un char triomphal, l'Ève sublime, Béatrice.

Dante conçoit le Paradis terrestre comme le séjour transitoire des âmes qui ont terminé leur

expiation. Nous aimerions savoir quelle doctrine saint Thomas aurait proposé sur ce mystère ; il est mort sans avoir pu écrire son traité des choses finales. Mais Suarez, son perspicace commentateur, parlant du retour au Paradis, a cette intuition, d'une prévoyante sagesse :

« On n'a pas trouvé depuis les Pères de raisons nouvelles, ni de nouveaux témoignages par lesquels on ait pu élucider pleinement la question. Néanmoins, lorsque l'Église approchera de la fin de ses combats, il se peut que l'Esprit-Saint fasse trouver ces raisons nouvelles et ces arguments meilleurs dans une étude plus approfondie des Écritures selon le sens littéral, propre et obvie, et des écrits des Pères, selon le même sens (5). »

Entre saint Thomas et Suarez, lequel enseignait dans la Rome paganisée du XVI^e^ siècle, l'exégèse allégorique où se complut trop le moyen âge s'était acheminée à dissoudre la vérité littérale des Ecritures ; le libre examen s'était débridé ; avec la Réforme, l'esprit d'abstraction déviait la théologie vers les controverses spéculatives et l'analyse morale, hors du surnaturel immédiat, agissant.

L'intrusion de l'idéal païen claquemura de plus en plus les intelligences en un positivisme médiocre hostile au contact de l'Invisible. Assurément, derrière la façade correcte de l'époque régie par Malherbe et Jansénius, des violences de sainteté, des folies sataniques dérangeaient l'équilibre compassé du décor. Tandis que Boileau écrivait : *Aimez donc la raison*, la bienheureuse Marguerite-Marie sanglotait devant les plaies brûlantes du Sauveur,

Mme de Montespan s'offrait au Diable dans des messes noires, et le duc d'Orléans, au milieu d'orgies, appelait des sorciers pour évoquer les morts. Mais la moyenne des gens répugnait au mysticisme. Aussi, quand un Bossuet montait en chaire, il moralisait, argumentait sur des lieux communs d'expérience ou d'apologétique ; la légende des Saints, le miraculeux des Évangiles étaient presque éliminés ; l'orateur faisait peu d'allusions à l'histoire de l'Église, moins encore à son avenir. Le Jugement dernier suggérait parfois un thème aux méditations sérieuses. Mais qui songeait alors, avec l'élan du désir, au second avènement de Jésus-Christ? On était trop loin des premiers temps du christianisme, pas assez près du terme ; et une illusion de stabilité reculait à des profondeurs fictives le bouleversement terminal. Louis XIV ne comprit pas ce qu'exigeait de lui le Sacré-Cœur; le livre du P. Croiset sur cette dévotion fut mis à l'index.

Malgré tout, la voix des prophètes ne succombe jamais. Au siècle d'ensuite, le bienheureux Grignion de Montfort se représentait, comme s'ils eussent déjà marché devant lui, les apôtres « des derniers temps ». Saint Benoit Labre assura qu'au long du xxe siècle surgiraient les grands signes, précurseurs de la fin. L'approche de la Révolution exalta chez quelques Voyants l'anxiété divinatrice. Un religieux obscur, qui mourut en 1751, proférait ces avertissements trop véridiques :

« Nous avons abusé du Sacrifice ; le Sacrifice cessera... Les méchants se dévoreront entre eux;

du sang, du sang, on en boira... Une épée flamboyante s'élèvera de la mer, et, rouge de sang, s'y replongera. »

Mais, depuis cent ans, il est étrange comme les prophéties se sont multipliées, et, presque toutes, issues de France, relatives aux destinées de notre pays. Pourquoi l'orage de l'Esprit a-t-il passé sur nous plutôt qu'ailleurs ? La renaissance de la foi, les incertitudes sociales, les secousses des guerres ne suffisent pas à justifier cette continuité de vaticination. Si la France fut choisie, n'est-ce pas qu'elle décide par ses gestes le sort du monde? En 1830, une bergère de Saint-Affrique, Marianne Galtier prédisait :

« Quand vous verrez la guerre entre la France et l'Allemagne, vous pourrez dire que c'est le commencement de la troisième et dernière plaie. »

Toutes les prophéties du XIX^e^ siècle sont unanimes à faire entrevoir, plus loin que les faits immédiats, des changements suprêmes, et, au delà de troubles affreux, une paix transcendante.

Madeleine Porsat, une paysanne de Bresse, en 1843, étant à Lyon, un soir qu'elle entrait dans la chapelle des Clarisses, entendit une voix lui dire :

« Voici la fin du mal et le commencement du bien. »

Une servante de Lyon, la petite Marie des Brotteaux attestait à son tour :

« Au moment où la France sera châtiée, tout l'univers le sera. »

Plus près de nous, la voyante de Boulleret, Joséphine Reverdy, apercevait en un double épisode

symbolique la désolation et les liesses futures de la chrétienté : d'abord elle s'agenouillait dans une église saccagée où un prêtre, balbutiant de frayeur, célébrait la messe ; des ciboires étaient renversés au bas de l'autel dont les garnitures pendaient en loques ; puis, dans les allées d'un jardin plein de lys et de beaux arbres à fruits, elle suivait une procession parmi des fidèles portant des oriflammes et des palmes.

Ces visions et des centaines d'autres qui furent consignées venaient-elles de Dieu ? Lui seul le sait. Néanmoins, une coïncidence nous saisit ; elles ont été contemporaines de trois événements prodigieux : l'apparition de la Salette, celles de Lourdes et la solennelle reconnaissance de l'Immaculée-Conception.

Rien, dans l'histoire antérieure de l'Église, n'équivaut aux spectacles qu'ont eu ces trois enfants, Mélanie, Maximin et Bernadette. La splendeur d'en haut avait pu se manifester des milliers de fois ; jamais elle ne s'était laissé toucher dans une évidence plus familière ni plus suave. Marie, sur la montagne de la Salette, parle comme si Dieu même parlait ; mais, au bout d'accablantes menaces, son message est annonciateur d'une réconciliation ; elle apporte le Paradis.

Et, à Lourdes, le jaillissement inlassable des miracles perpétue la promesse du salut tangible, d'une vie sans tache et sans douleur. Par une compassion merveilleuse, la Vierge clémente insiste, supplie les hommes de l'entendre, afin que leur pénitence abrège et allège le dû des châtiments

La réponse à sa miséricorde éperdue fut l'hommage de l'Eglise définissant et proclamant comme une certitude le privilège de l'Immaculée. Ce dogme n'a pas attendu sans cause plus de dix-huit cents ans pour s'imposer : en même temps qu'il atteste l'inconcevable dignité de la Mère de Dieu, il présage, on peut le croire, au genre humain son effective Rédemption totale, la victoire dernière de la Femme sur le serpent à qui elle aura bientôt fini d'écraser la tête. Pie IX, dans la bulle Ineffabilis Deus, saluait ce jubilé radieux :

« Nous nous appuyons sur l'espoir très certain et la pleine confiance que la Vierge bienheureuse... voudra par son très puissant patronage obtenir à l'Église d'écarter tous les obstacles, d'abattre toutes les erreurs en tout pays, en tout lieu, afin qu'elle prospère et fleurisse depuis les mers jusqu'aux mers et aux extrémités du monde, qu'elle jouisse de toute paix et de toute tranquillité, en sorte que les coupables aient leur pardon, les malades de la vigueur, les affligés une consolation, et que tous ceux qui errent, secouant les ténèbres de leur esprit, reviennent au sentier de la vérité et de la justice, et qu'il n'y ait qu'une bergerie et qu'un pasteur... »

J'ai vu quelquefois, en Beauce, un jour d'été, à midi, sur l'orbe des champs roux, l'azur illimité pleuvoir, et les épis, qui tintaient comme de l'or, se ployer sous le vent, puis se redresser, aspirant l'éther limpide. Telles seraient l'abondance et la joie humble des hommes, si le céleste moissonneur n'avait à couper que du bon froment dans ses guérets.

III

« TOUTES LES CRÉATURES GÉMISSENT... »

Pourquoi l'image d'un semblable avenir venait-elle me solliciter en ce mois d'août 1914, tandis que l'invasion hurlait à nos portes ?

Sans doute, autour de la guerre, se continuait la trame de pensées acquises auparavant. Ailleurs, déjà, je m'étais écrié : « Votre jour, Seigneur, je le désire, j'en ai soif. » Certains esprits ne peuvent se défendre d'opposer aux indigences des choses terrestres et d'eux-mêmes une idée de perfection qui les travaille. Je suis de ceux-là. Bien que sentant la beauté du monde, j'y rencontre trop de turpitudes, trop d'objets misérables et difformes ; nécessairement, je le veux autre qu'il n'est. L'impatience me tient de voir tous les êtres selon Dieu, de Le voir et de Le faire voir à tous. Pour moi, éphémère, si j'ai le don de persévérer, cet espoir sera tôt assouvi. Mais comment ne pas étendre à l'ensemble de nos frères humains la même aspiration ? Levez-vous, ô Dieu ; laissez sortir votre souffle, et l'homme nouveau vivra.

J'ai compris depuis longtemps que le sel de notre pain, c'est la douleur. A quoi sert la douleur ?

m'étais-je interrogé. Le Christ m'a donné l'unique réponse : « C'est avec Moi que vous souffrez, en Moi. Soyez des Saints, faites des Saints. Bienheureux les doux, les plus souffrants, parce qu'ils possèderont la terre ! »

Ils la possèderont. Donc elle n'ouvrira pas indéfiniment sa bouche pour boire la pluie sanglante. Le règne des pacifiques sera, même ici-bas, la fin de Satan.

Cette pensée, jusqu'alors flottante, la guerre me l'a définie. Maintenant, plus que jamais, « toutes les créatures gémissent, attendant l'adoption des enfants de Dieu ». La terre gémit, éventrée par les obus, saoûlée de sang. Les arbres gémissent, vous le savez, hêtres de l'Argonne, éclaboussés de carnage, meurtris jusqu'en vos racines. La mer est saturée de cadavres ; elle n'en veut plus. Le soleil est dégoûté des horreurs dont on le fait complice ; il n'en veut plus. Et les hommes, ce qu'ils auront enduré dépasse ce qui semblait la souffrance possible.

Serait-ce inutile qu'une voix clamât avec sérénité : Bonne terre, sois patiente, ta délivrance est proche. Consolez-vous, captifs, vous qui mangez un pain d'oppression, avant peu nul n'en mangera. Vous dont l'âme et la chair pâtissent, vous qui vous lamentez sur vos morts, ne désespérez plus. Vos bourreaux sont déjà jugés ; bientôt les larmes cesseront, et la mort mourra.

Sainte Hildegarde écrivait que l'histoire de l'humanité reproduisait en six époques les six jours de la création (6), et qu'après cette semaine de dou-

loureux enfantement viendrait le grand repos, *la Paix du septième jour*.

Le cœur tendu vers cette paix, j'ai construit le présent livre. J'aurais une surprise extrême s'il ne soulevait point, quand il paraîtra, d'assez revêches contradictions. Il blessera les pacifistes et les millénaristes, ceux qui se laissent piper par la chimère d'asseoir une paix réelle entre des hommes soumis au servage de la Faute. Il étonnera même des catholiques. Combien sont-ils à vraiment attendre « la vie du siècle à venir » ? Beaucoup traînent inconsciemment l'ancien préjugé raisonneur et janséniste ; la méfiance huguenote ou kantienne vis-à-vis du surnaturel s'est insinuée dans leur sang. Ils ont peur d'être dupes, de paraître crédules aux incrédules ; le mot prophétie les glace.

D'autres rapetissent pauvrement la notion de catholicité ; leur croyance est une affaire personnelle ; peu leur importe l'univers des âmes. « Je demande à la religion, m'avouait un pieux laïque, une aide morale en ce monde, un sauf-conduit pour l'éternité. Que me fait à moi la consommation des temps et, plus encore, l'au delà des temps ? Cet avenir n'a rien à voir avec *mon* salut, je n'ai pas besoin d'y songer. »

Celui-là prétendait justifier son indifférence. Certains ne pensent point à ces questions, simplement parce qu'on néglige de les y faire penser. C'est à eux que je m'adresse et aux chrétiens pour qui le mystère existe. D'ailleurs, je n'expose ici ni une thèse ni une fiction. Je me garderais de dogmatiser ; j'ai réprimé toute fantaisie inventive. Lors-

qu'on tient en main la lampe des Prophètes, des Évangiles et des Pères, la série des grands faits miraculeux qui s'enchaîneront jusqu'à la Parousie se modèle dans une lumière certaine. Quant à l'instauration, pour les Justes, de la terre emparadisée, je n'y envisage qu'une possibilité conjecturale, belle et sainte, digne de respect, puisqu'elle fut longtemps presque traditionnelle. Durant l'attente des catastrophes, il me plaît d'imaginer cette divine quiétude, comme au-dessus d'une route abrupte, dans un orageux crépuscule, il est doux de regarder poindre une étoile.

Ce que seront exactement « la terre nouvelle et les cieux nouveaux » l'Église elle-même ne l'a pas défini par des textes décisifs. Il y aurait une blâmable témérité à nous faire plus dogmatiques que ses Docteurs. Nulle part, je n'oublie qu'au dernier Jour seulement nous *saurons*. Pour l'heure nous ne tenons qu'une assurance : les peines infinies des siècles de péché sont peu de chose auprès des félicités promises.

Le matin du 6 août, qui est la fête de la Transfiguration, dans les églises des pays de vignobles, on apporte sur l'autel les grappes les plus mûres, et le prêtre, à l'offertoire, en presse des grains dans le calice. Il faut bien penser qu'entre les mains du Prêtre éternel tout le sang jailli de ses créatures, toute la somme des souffrances et des oblations, c'est quelques gouttes ajoutées au vin de son Calice et transfigurées dans sa gloire.

CHAPITRE PREMIER

LES PONTIFES DE LA FAUSSE PAIX

I

UN MATIN D'AOUT 1914

Je suis descendu, après l'aurore, derrière la maison, dans le parc lumineux planté à l'Orient.

Les pointes des palmiers tremblent au soleil ; sur les rameaux noirs des catalpas bouge l'ombre de leurs feuilles claires comme une eau verte. Un peu de brume s'attarde le long des charmilles ; elles dorment appuyées au mur bleu du ciel. Des merles rient à pleine gorge. Nulle voix de passant n'inquiète les allées. Deux cigognes indifférentes méditent au bord d'une pelouse, droites comme des vases, le bec dans leur jabot. Une biche couchée se lève en me reconnaissant ; elle approche son museau humide, ses oreilles frémissent, ses prunelles tendres miroitent. Non loin, le sanglier rôde contre la grille de son enclos ; il renifle et fait claquer sa langue entre ses dents. L'un et l'autre ont flairé le pain que je leur apporte. J'admire une

fois de plus ce goût du pain qu'ont toutes les bêtes. La communion des hommes avec les bêtes, c'est le pain. Peut-être, chez elles, l'appétit de cette nourriture signifie-t-il une réminiscence confuse du Paradis ou un pressentiment de ce qui viendra.

Mais il me semble irréel de marcher sous ces arbres, parmi ces animaux tranquilles, quand, *là-bas*, des villages brûlent, des blessés crient : A boire, des prêtres et des femmes roulent en tas sous la fusillade, quand les vendangeurs du massacre piétinent la Lorraine et les Flandres martyrisées.

De la cathédrale un glas tombe à coups distants. Ses lentes vibrations s'élargissent vers la campagne taciturne. Hier, Pie X est mort. Il voulait empêcher la guerre, et il n'a rien pu. La perspective de sa bergerie changée en un abattoir l'a brisé. Un mois plus tôt, sa fin eût été lourdement sentie. A présent, quel est celui dont la mort compte ? Plus tard, on discernera ce qu'on a perdu avec ce grand Pape. Sa discipline réformatrice s'impose comme la plus ferme qui ait retrempé l'Église depuis des siècles. Il chérissait la France, il lui demeura fidèle en dépit des outrages, et le baiser dont, un jour, il honora notre drapeau, présageait nos victoires prochaines. Sur les années grises et fétides que nous laissons en arrière, son règne flambe tel qu'un feu ardent, Ignis ardens, le feu d'une charité avide d'étreindre le monde et de le consumer en Dieu.

Pour moi, cet événement est une tristesse distincte au milieu de bien d'autres.

Quinze jours durant, je me suis abandonné au flot des communs enthousiasmes. La France va-t-elle retrouver l'état de grâce, l'unité de la foi ? Tout au moins, l'effort des politiciens pour l'avilir et la dissoudre n'a pas flétri en elle les énergies militaires et les vertus vitales. L'admirable départ de nos armées a fait la preuve d'une cohésion savante. Leur élan paraît impossible à rompre ; on dirait que des cohortes d'archanges ouvrent et ferment leur marche. Et jamais nos âmes n'ont respiré aussi largement. Ces deux semaines compensent un demi-siècle d'humiliation. O ce dimanche du 9 août, lorsqu'on a su l'entrée des Français dans Mulhouse, après un rude combat devant Altkirch ! Enfin, nous ne sommes plus des vaincus ! L'Alsace redevient nôtre ; voici les approches du Rhin presque libres. L'épouvantable marteau-pilon qui prétendait pulvériser l'Europe se disloque avant d'agir...

Cependant, notre espoir n'est-il pas gros d'illusions ? Méritons-nous de vaincre sans avoir beaucoup souffert ? Aujourd'hui, sous le vague des communiqués, on entrevoit les Belges à bout. Leur gouvernement quitte Bruxelles ; dix mille cavaliers tudesques se ruent au travers des plaines flamandes. Les chefs de ces brigands ont exposé d'avance leur méthode de conquête ; ils l'appliquent avec une pédante férocité. Derrière le vacarme de la mitraille se tait un enclos d'horreur. Cette idée m'accable ; savoir que des victimes dont nous ignorons le nombre subissent pour nous des choses effroyables et que nous sommes impuissants à les délivrer, crucifiement sans nom !

Jusqu'ici, l'Allemagne ne m'inspirait qu'une aversion latente. Désormais, je l'exècre d'une haine sainte, irréductible. « Maudis ce peuple, disait contre Israël à un voyant le roi Moabite, parce qu'il est plus fort que moi. » La menace de l'invasion allemande n'est pas celle d'une force supérieure qui bouleverse et qui féconde. Nous ne pouvons pas nous dire : « Conquis par ces bélîtres, nous vaudrions mieux. » En les haïssant, je les méprise. Il est dur de songer que les meilleurs et les plus beaux de nos fils servent de cible à une telle racaille. Mais, devant ces dévastations, la même anxiété m'obsède que si j'assistais à un raz de marée ou à un monstrueux cyclone ; j'ai la vision d'une catastrophe générale, d'un chaos ténébreux, pire que celui du v^e^ siècle, lors du débordement des Barbares. Maîtresse de l'univers, l'Allemagne infligerait aux nations son bas primarisme, sa médiocrité compressive, son hypocrisie luthérienne, une apparence d'ordre, qui serait le suprême désordre, étant fondée sur une oppression inique. Sans doute, sa victoire n'est pas concevable ; pour que la terre devînt la proie de ces réprouvés, il faudrait que Dieu abdiquât. Seulement, il les utilise comme la verge de fer dont ceux qu'il aime ont besoin d'être cinglés. L'empire allemand n'a eu qu'une raison de vivre : nous empêcher par son rogue voisinage de nous liquéfier au sein d'une inertie voluptueuse et d'une abjecte démagogie. La verge a-t-elle achevé son office ? Tout est là.

D'autre part, à peser nos actes dans la balance des responsabilités humaines, pourquoi faut-il,

sans pouvoir intervenir, regarder la Belgique tordue sur un chevalet d'agonie? Pourquoi, tolérant à nos portes des animaux rapaces et féroces, n'avons-nous pas affermi contre eux des grilles infranchissables? Pourquoi nos places du Nord sont-elles hors d'état d'offrir aux armées un solide point d'appui? Le général Maitrot avait démontré que nos frontières de Flandre seraient assaillies nécessairement. La muraille de forteresses qui barre la Lorraine contraignait les Allemands à tourner l'obstacle. Pourquoi notre état-major n'a-t-il pas prévu la direction de leur offensive? Pourquoi l'Angleterre ne peut-elle leur opposer que des troupes dérisoires? Pourquoi enfin sommes-nous maigrement pourvus de mitrailleuses, de projecteurs, de batteries lourdes, des soutiens matériels qu'ils mettent en œuvre à profusion?

Les multiples causes de ces infirmités partent d'un seul principe : on ne croyait pas à la guerre, on n'en voulait point. Le préjugé pacifiste, *cette maladie du sommeil*, engourdissait les prévoyances. Si l'impulsion active de quelques patriotes n'en eût réparé les effets mortels, il nous livrait à l'envahisseur comme des moutons au boucher.

Je ne songe point sans colère aux pontifes de la paix honteuse, pour qui elle ne fut qu'un engin de domination. Trois semaines avant ce mois d'août, Jaurès faisait voter, dans un congrès socialiste, un ordre du jour décrétant, au cas d'une guerre même défensive, l'insurrection du prolétariat. Était-il sérieusement convaincu qu'en Allemagne les ouvriers devenus soldats tendraient la main aux révolution-

naires français? Peu importe; à la guerre contre l'étranger il préférait la guerre civile; ce fut sa démence de supposer qu'en déchaînant l'une il paralyserait l'autre. Les socialistes, au reste, consentaient à l'écrasement des faibles plutôt qu'à une guerre dommageable pour le prestige de leur parti. Le 28 juillet, ils publiaient un manifeste où ils osaient articuler :

« Une intervention armée de la Russie ne ferait qu'étendre le péril et aggraver le mal sans apporter la moindre garantie positive et durable *à la malheureuse Serbie* qui serait, en fait, menacée de toutes parts dans son indépendance. »

Voilà comment ces humanitaires défendaient la justice : Laissons faire l'Autriche; aplatissons-nous devant les vautours couronnés, soyons les spectateurs passifs de toutes les infamies; mais demeurons *en paix*.

Leur idolâtrie de la paix eut-elle pour seul motif d'éviter un déluge de sang? C'est impossible à croire, puisque les mêmes bons apôtres incitaient les masses à des violences fatalement sanguinaires. En fait, ils détestaient non la guerre, mais le militarisme, bouclier de l'État bourgeois. Après avoir leurré la multitude d'une paix d'or dans un avenir prochain d'universelle fraternité, reconnaître qu'une guerre peut être juste, ç'eût été un aveu déconcertant pour les dindons qui marchaient à leur suite et entonnaient avec ferveur l'*Internationale*.

L'idéologue est d'ailleurs l'ennemi natif du soldat; le potentat civil, le légiste dévisagent d'un œil ombrageux le porteur de glaive. « La grimace »,

comme eût dit Pascal, est inquiète en présence de la force. Aussi l'humilie-t-elle de son mieux; elle la vilipende et la ruine. Un général, dans un cortège officiel, avait rang derrière le plus mince des préfets. Les socialistes et les jacobins devaient logiquement faire échec aux décisions militaires que la France a prises sous l'aiguillon de la nécessité. Lorsqu'on proposa de modifier l'uniforme — mesure tardive, humaine s'il en fut —, Jaurès maugréa, estimant la dépense trop onéreuse, comme si la vie d'un troupier ne valait pas le prix d'une capote. Un ministre qu'on adjurait de fortifier les cadres émit cette réponse : « A quoi bon? Nous n'aurons jamais la guerre. » Un pas de plus, et il concluait : « A quoi bon des armées? Elles ne serviront jamais. »

L'embarras, pour les politiciens pacifistes, c'était l'Allemagne. Ils ne pouvaient totalement s'en abstraire; mais ils battaient la campagne, exposaient l'impossibilité financière d'un conflit européen, les intentions paisibles des travailleurs allemands; ils s'évertuaient à démentir les volontés agressives de l'Empereur. Leur politique servait ses fins; ils méritaient d'être appelés par lui : « *Mes* socialistes. » J'ai entendu, en 1912, l'un d'eux, Francis de Pressensé, justifier l'exorbitante augmentation des armées impériales, tout en déclarant que nous, nous avions trop de soldats.

Les pacifistes ont rendu la guerre inévitable; ils ménageaient à l'ennemi des chances trop belles de réussite. Si la défaite était possible, ce serait leur ouvrage. La Belgique saccagée, la Lorraine qui

écoute une fois de plus hennir sur elle les chevaux des reîtres demandent justice de ce qu'elles endurent, et elles n'accusent pas les seuls Allemands. Imaginez, mis dans une cuve, tout le sang répandu par la faute des pacifistes; la cuve tiendrait-elle sous le porche du temple qu'ils se sont édifiés à La Haye? Ou plutôt, cette nappe, plus large que le Rhin, quelle cuve la recevrait?

Il est bon d'ajouter que beaucoup furent en France les meneurs de la guerre religieuse, féroces pour égorger le peu qui subsiste de vie surnaturelle; besogne qu'aurait gênée une guerre extérieure. Les artilleurs prussiens visent de préférence les clochers; qu'ont fait d'autre maints pacifistes, lesquels n'étaient point des pacifiques, mais les hypocrites démolisseurs du pays?

Pourtant, je m'arrête peu à des anathèmes; jusqu'où tel et tel furent coupables, on l'évaluera au Jugement dernier. Certains pacifistes, après le désastre de leurs formules, ouvriront les yeux. Le plus grand nombre a les paupières cousues; leur péché semble irrémissible comme le péché contre l'Esprit. Ils ne frapperont pas leur poitrine, ils ne garderont même point le silence de la honte. L'orgueil s'entête aux faux principes, lorsque, par un côté, il croit tenir le vrai. Il donne presque raison à cette maxime amère d'un vieux désenchanté : « La vérité fait moins de bien dans le monde que ses apparences y font de mal. »

Mais comment des inepties que bafoue l'expérience ont-elles pu satisfaire des hommes nés peut-être intelligents? Au fond du pacifisme j'ap-

préhende une erreur d'autant plus meurtrière qu'elle s'enveloppe de prétextes équitables et généreux ; j'y reconnais aussi une notion juste adultérée, l'attente pervertie de la Béatitude.

II

LA PAIX ET LA GUERRE JUSQU'A JÉSUS-CHRIST

Et, tandis que se prépare une poignante bataille autour de Charleroi, je me contrains à débrouiller les origines et les phases des théories pacifistes ; j'essaie de comprendre ce qu'elles peuvent augurer pour les temps prochains.

Un Juif, imbu de ces fictions, me disait récemment :

« Les premiers initiateurs du pacifisme, ce furent les prophètes hébreux. »

— Croyez-vous ? lui répondis-je. Les prophètes transféraient à une condition neuve de l'humanité l'espérance de la paix future. Ils ne la faisaient pas dépendre du vouloir des hommes. Quand Isaïe voit l'agneau et le loup broutant ensemble, c'est que le Seigneur a créé des « cieux nouveaux et une terre nouvelle ». Vous, les pacifistes, vous appuyez sur la sagesse des peuples et de ceux qui les guident la probabilité d'un avenir sans guerres. Autant raisonner ainsi :

La nature demeurant telle qu'elle est, ce qui a été peut ne plus être.

Quelle idée concevez-vous de la paix ? Ne faut-il

pas qu'elle descende de Dieu en nous avant de s'étendre hors de nous? *La paix implique un accord stable de toutes nos puissances intérieures entre elles, avec le monde et avec Dieu.* Des Saints méritent d'atteindre à cet équilibre. Quelle nation l'a possédé? D'une nation aux autres exista-t-il jamais? L'état de guerre est permanent. Ou on prépare la guerre ou on la fait. L'histoire des siècles présente la figure d'un champ de carnage. La guerre proprement dite n'est que le paroxysme des convoitises et des malveillances qui agissent toujours et partout. Votre Spinoza, pour considérer en raccourci le jeu des passions, enfermait des araignées dans un pot et les regardait s'entre-dévorant. La similitude serait exacte si un poids de bon sens et de charité, si l'intérêt, la crainte ne comprimaient les appétits des hommes. Bien que la joie de nuire ait des obliquités insondables, ils ne tuent pas ordinairement pour tuer, mais pour maintenir leur droit à vivre et n'être pas dévorés. Nulle part on n'abolira chez les forts l'instinct de conquête, ni chez les faibles, la coalition des rancunes. Un homme est libre de s'immoler; un peuple, moins (1). Le moyen âge ascétique ne parvint pas à extirper les guerres; où l'Eglise échoua, l'internationale maçonnique aboutira-t-elle, liée à des égoïsmes cupides qu'irrite l'argent, père des insatiables haines? »

Ce Juif me répliqua par des lieux communs sur le Progrès, sur les fruits d'une culture intellectuelle qui vulgariserait « l'horreur de la guerre et le sentiment de la solidarité ». Pour lui, les temps

qu'ont prédits les prophètes sont déjà venus ; le Messie s'est incarné dans la domination terrestre d'Israël ; Israël se divinise par ses œuvres libératrices ; à lui d'abattre les étroites et néfastes clôtures des patries, en constituant « les États-Unis du monde ».

J'admirai quel abri commode les généralités humanitaires assurent aux ambitions d'une race. Le Sémite qui tenait ce langage argumentait comme les Allemands, lorsqu'ils propagent des rêves cosmopolites, à leur exclusif profit.

De ses vues troubles cependant émergeait un point lucide : le pacifisme est issu d'une fallacieuse interprétation des Écritures amalgamée avec des légendes païennes et des utopies modernes.

Aux époques primitives on n'en découvre pas trace. Les tenants du dogme évolutionniste élucident à leur manière l'absence du pacifisme jusqu'aux siècles modernes. Selon eux, dans la période préhistorique transitoire entre la bestialité et l'espèce humaine, et même longtemps après, les hordes précaires, se disputant leur part de feu ou de butin, guerroyaient sans répit. Nos instincts belliqueux seraient une survivance de ces habitudes primordiales. Peu à peu, l'humanité les élimine ; mais ils s'entêtent et la repoussent vers ses commencements. La Renaissance a vu poindre la Raison libre ; celle-ci voudrait exterminer les préjugés ataviques ; incertaine et bégayante, elle subit encore plus qu'elle ne commande.

La thèse évolutionniste heurte l'histoire comme la logique. Elle pose en certitude un fait invéri-

fiable, le passage de la bestialité à l'humanité. Les vestiges des antres quaternaires représentent des humains pourvus d'une intelligence d'hommes, sachant se fourbir des armes, dessiner, sculpter, penser en un mot, et les plus anciens monuments des âges historiques n'appartiennent aucunement à des êtres frustes, proches de la vie bestiale. Les patriarches vivaient dans la lumière d'une Révélation sublime ; un reste de la paix paradisiaque se prolongeait en leurs tribus pastorales. La Bible ne mentionne, avant le Déluge, pas une seule guerre.

L'évolutionnisme fait au Hasard l'honneur de prodiges répétés des milliards de fois. A moins en effet d'un miracle il est impossible de concevoir chez une bête la volonté et la faculté d'être autre chose qu'une bête. L'expérience du désordre, continuée trente mille ans et plus, n'eût point dressé les hommes aux pratiques de la paix, s'ils n'avaient porté dans leur entendement l'idée du juste et de l'injuste. Pour affirmer : « Ceci est à moi, ceci est à toi », il faut reconnaître abstraitement un motif de se limiter. Abraham voit que la terre où il habite avec son frère Lot ne peut plus les contenir, eux, leurs troupeaux et leurs tentes. Une rixe est survenue entre leurs bergers. Abraham dit à Lot : « Je ne veux pas qu'il y ait de querelle entre toi et moi, entre tes bergers et les miens ; car nous sommes frères. Voici, toute la terre est devant toi ; retire-toi loin de moi, je t'en supplie ; si tu vas à gauche, je tiendrai la droite ; si tu choisis la droite, je marcherai vers la gauche. »

Les évolutionnistes laissent donc en sa pleine

obscurité la genèse de la paix, de la guerre et du pacifisme. Les traditions théologiques, au contraire, laissent atteindre les causes sous les phénomènes, comme sur la houle d'une mer obscure des lièges surnageant font deviner les mailles d'un invisible filet.

Avant que le temps commençât, tout était paix ; Dieu seul était, et les chœurs des Anges, flamboyants d'extase dans l'acte pur de contempler qui est l'absolu du repos. Ils avaient la perfection de l'obéissance, ce mode suprême de liberté. Leur obéissance pourtant fut mise à l'épreuve, afin que leur mérite et leur gloire eussent un accroissement. Le Verbe leur fit voir la création de l'homme et son Incarnation (2). Le plus grand nombre adora l'impénétrable sagesse de l'Amour ; les autres se rebellèrent, humiliés qu'une créature inférieure obtînt un privilège dont les Séraphins n'étaient pas investis.

Alors s'engagea la bataille symbolique, révélée à saint Jean, entre Michel assisté des bons anges et Lucifer menant les démons. « Et ceux-ci n'eurent pas le dessus ; leur lieu ne fut plus trouvé dans le ciel. » L'enfer naquit ; la paix était rompue au sein de l'éternité.

L'homme sortit des mains divines, debout parmi les cèdres du Paradis. Immortel et juste, il possédait la clairvoyance, la droiture, l'allégresse, la charité. Sa paix avec Dieu scellait son pacte d'amitié avec les animaux, les arbres et toute chose ayant vie. Eve reçut les mêmes dons ; leurs âmes qu'ils contemplaient en s'aimant leur semblaient

si belles qu'ils ne songeaient pas à unir leurs corps. Satan, « homicide dès le principe », les tenta par où lui-même était tombé, en s'exaltant au-dessus des astres : « Si vous mangez le fruit, vous serez comme les Elohim », c'est-à-dire comme les Anges ; vous connaîtrez « le bon et le mauvais » de la nature des Esprits. L'impatience de violenter les mystères suprasensibles fut leur perdition. Leur âme se dilata hors de ses limites ; ils perdirent la paix ; et « leurs yeux s'ouvrirent » ; ce qui signifie : « Leurs yeux seulement se tinrent ouverts » ; ils déchurent sous la volonté de leur corps, l'inassouvi du désir les agita. Le Moi, se faisant centre de tout, prit en haine ce qui le bornait. Caïn ne peut plus souffrir Abel ; il le tue. La Mort s'assit au milieu de la terre comme un empereur dans son palais. Les plantes secrétèrent des poisons ; les animaux, fuyant l'homme, guettèrent leur revanche sur ce dominateur inique.

La guerre était entrée dans le monde, bien qu'il n'y eût pas encore de guerres. Toutefois, devant les familles patriarcales multipliées à travers l'Asie, les pays se déroulaient assez vastes pour que chacune pût s'étendre sans froisser les autres. Ce qui persistait de la Révélation primitive maintenait parmi les groupes ethniques un reste de fraternelle unité. C'est après la dispersion de Babel qu'on vit se produire les premiers chocs de tribus adverses.

Mais nous imaginons sans effort comment la guerre se tourna en une nécessité légitime. Une peuplade est assaillie par des voisins résolus à

l'asservir ou à l'exterminer. Les hommes de chaque famille se massent devant les tentes ou sur le rempart de la ville; ils taillent en pièces l'ennemi, pénètrent sur ses terres et reviennent avec un glorieux butin. Ainsi, la fonction de guerrier reçoit une prééminence; elle confère une noblesse; l'office de tuer devient une chose honorable entre toutes, et le meurtre collectif, un acte sacré.

Historiquement, il est simple de concevoir par quelle immédiate réaction la violence des uns fit aux autres un devoir de se défendre. Théologiquement, c'est un abîme. En apparence, dans la furieuse clameur des deux armées se précipitant au carnage, Dieu se tait, Dieu est absent; il ne veut pas voir ses images qui s'entretuent. Et, malgré tout, il est là; même, son omnipotence se manifeste au milieu des batailles en des signes parfois plus tangibles qu'ailleurs. Il attribue la victoire à ceux qu'on croyait sans force et déprime les puissants qui ont outrepassé leurs bornes. Mystérieux équilibre où se satisfait la Justice!

La guerre est comme les autres suites du Péché. Dieu a *vu* la chute de l'homme avant de le créer; et pourtant il l'a créé, afin que du triomphe apparent de la mort sortît ensuite une vie surabondante. Pareillement, il permet les guerres afin que l'effusion libre du sang des hommes coopère à son œuvre rédemptrice. Dans la droiture du Paradis, si Adam eût persévéré, toutes les races n'eussent été qu'une seule chair. L'homme ayant failli, l'unité de la chair et du sang s'est dissoute entre les hommes; c'est donc la chair et le sang qui doivent

pâtir, pour que l'unité divine soit refaite. De la sorte, le pire et le déchu sont transmués en mieux.

La loi de la guerre, parce qu'elle accomplissait une expiation, fut inévitablement une loi farouche. Lorsque le sens de la communauté humaine s'oblitéra, que les tribus et les nations s'endurcirent dans des idolâtries sanglantes, il parut équitable d'assimiler tout étranger à un ennemi et de ne point faire quartier au vaincu. Le peuple hébreu lui-même suivit cette doctrine; Moïse, au chapitre xx du *Deutéronome*, règle ainsi sa conduite en guerre :

« Si tu entreprends la prise d'une ville, tu lui offriras d'abord la paix.

« Si elle la reçoit et si elle t'ouvre ses portes, tout le peuple qui est en elle sera sain et sauf et te servira sous un tribut. Mais, si elle ne veut pas faire alliance et si elle entreprend la guerre contre toi, tu l'assiégeras.

« Et quand le Seigneur Dieu l'aura livrée en ta main, tu frapperas par le glaive tous les mâles qu'elle contient.

« En mettant à part les femmes et les enfants, les bêtes de somme et tout ce qu'il y aura dans la cité. Tu partageras à l'armée tout le butin et tu mangeras ta part des dépouilles de tes ennemis que le Seigneur Dieu t'aura données. »

Lorsqu'on avait contre soi un peuple idolâtre noté d'infamie, de peur que l'exemple des vaincus induisît Israël à imiter leurs abominations, l'armée devait n'épargner ni les femmes, ni les enfants. Ainsi furent traitées, chez les Amorrhéens, les

soixante villes d'Og, le roi géant, et beaucoup d'autres. Sans une discipline impitoyable, jamais la caravane juive n'aurait pu se défendre au milieu d'indigènes féroces et qui exécraient ces intrus ; elle aurait perdu, en chemin, le dépôt des vérités saintes qu'elle convoyait encloses dans l'arche. Le massacre de l'ennemi équivalait à une immolation rituelle ; les capitaines étaient des prêtres et des prophètes ; Iaveh, par leur bras, abattait les impies ; prendre en pitié ceux qu'il châtiait eût été une désobéissance sacrilège. Quand les murs de Jéricho vont crouler, Josué vocifère : « Que cette ville soit anathème ! » Et, sauf la courtisane Rahab avec ses proches, parce qu'elle avait sauvé les espions juifs, il offre au glaive tout ce qui est dans la ville, même les bœufs, les ânes, les brebis ; il dédie au feu les temples, les maisons et ce qu'elles enferment, « en réservant l'or, l'argent, les vases d'airain, le fer, que l'on consacra pour le trésor du Seigneur (3). »

La barbarie mystique d'Israël ne tirait pas uniquement sa puissance d'une rigueur sans merci. Ce peuple élu comprenait qu'il n'était rien par lui-même, que le Seigneur le portait « comme un père porte en route son enfant las ». Les Pharaons croyaient à leurs chars et à la multitude de leurs archers ; lui, il attendait son salut de la Nuée ardente. Dans la terreur qui précédait ses clairons tressaillait une clarté surnaturelle ; on savait que la mer Rouge s'était divisée à son passage ; au nom d'Iaveh les genoux des rois s'entrechoquaient : le Dieu fort n'était-il pas le vrai Dieu?

Les adorateurs de Moloch, en effet, ne vénéraient que la force ; victorieux, les monarques d'Orient mettaient leur gloire en leur cruauté. Sur une inscription, Assourbanipal se vante d'avoir « arraché la langue » des rois, ses ennemis :

« Le reste du peuple fut exposé vivant devant les grands taureaux de pierre que Sennachérib, le père de mon père, avait dressés ; et, moi, je les ai jetés dans le fossé, j'ai coupé leurs membres, je les ai fait manger par des chiens, des bêtes fauves, des oiseaux de proie, les animaux du ciel et des eaux; en accomplissant ces choses, j'ai réjoui le cœur des grands dieux, mes seigneurs. »

Les hommes voulant se faire surhommes, Dieu les délaissait à la fureur inhumaine de leurs instincts. Israël, aux aguets contre des ennemis atroces, devint plus dur. La violence exige la violence ; autrement, le monde serait l'empire des brutes. Mais, dans le fanatisme de ce peuple, quelle énergie! Sous le marteau des tribulations il est forgé comme une colonne de fer. Les désastres, les captivités laisseront intacte son assurance d'être indestructible. Ses traits de sauvagerie guerrière sont marqués d'une grandeur unique. Au temps des Macchabées, le vieux Razias, assiégé en sa maison par cinq cents soldats, plutôt que de tomber vif entre les mains de cette canaille, se plante son épée dans le ventre. Comme il ne s'est pas tué du coup, il se précipite du haut de sa terrasse sur la cohue des assaillants. Ceux-ci s'écartent ; sa tête rebondit contre le sol; il se relève ruisselant de sang, se met à courir, gagne la crête d'un

rocher; et là, il empoigne à deux mains ses entrailles, il les lance au visage des païens qui le poursuivent. Il expire en invoquant « le Maître de la vie afin qu'Il la lui rende ».

Personne, on s'en doute, à de pareilles époques, n'était pacifiste. Conquérir ou être conquises, les cités n'envisageaient point d'autres perspectives. Chez les Juifs, cependant, une véhémente soif de quiétude modifiait les mœurs guerrières. Leurs ancêtres, conducteurs de troupeaux, leur avaient légué la promesse de pâturages qu'ils habiteraient éternellement, d'une terre « où couleraient le lait et le miel ». La piété de la race l'inclinait à des méditations paisibles, son génie artificieux se complaisait aux ruses du négoce plus qu'aux batailles. Elle avait une pente sensuelle vers la mollesse. La foule émerveillée écoutait les prophètes faire surgir à l'horizon du pays sans eau des vergers nourris par des fleuves délectables et la montagne de Dieu qui serait « une montagne grasse » (4). Mais elle croyait qu'Israël n'entrerait pas dans ce grand repos avant d'avoir foulé tous les Gentils sous le pressoir du carnage.

Les Grecs aussi et les Romains connurent fort peu le pacifisme. La guerre, c'était la servitude après le massacre, pour les vaincus. La statue de la Paix, malgré l'allégorie d'Aristophane, demeura dans la caverne d'où nul peuple ne songeait à la délivrer. L'âge d'or ne miroitait qu'aux arrière-plans des légendes. Pour Athènes ou Lacédémone la paix voulait dire l'hégémonie d'un Etat sur ses voisins. La paix romaine imposait aux na-

tions soumises le reniement, sinon de leurs dieux, du moins de leurs lois, de leur personnalité. Sous le principat d'Auguste il semble que l'Empire aurait pu céder à l'illusion d'un triomphe pacifique. Mais déjà on pressentait la poussée des Barbares, on en avait peur. Un poète comme Horace, petit bourgeois campagnard, le moins belliqueux des hommes, magnifie les vertus militaires et l'esprit de conquête. Virgile, paysan songeur, a couronné son œuvre en chantant des guerres. Un de ses poèmes, toutefois, la IV^e^ idylle, célèbre le berceau d'un enfant miraculeux dont le sourire va transfigurer la terre et le ciel. A mesure que cet enfant grandira, les guerres disparaîtront (5), cédant à une heureuse et douce fécondité. « Les troupeaux n'auront plus à craindre les lions terribles; le serpent mourra, le sol ne souffrira plus sous la bêche, ni la vigne sous la serpe... »

Apparemment, Virgile appliquait à un fils de Pollion ou à Marcellus un oracle de la Sibylle, des prédictions orphiques, et faisait dater d'Auguste un cycle nouveau, l'ouverture d'une grande année étrusque. Peut-être avait-il eu devant les yeux la version des Septante, le texte d'Isaïe (ch. xi) qui représente le règne du Christ sur la terre béatifiée. Quel que fût le sens de cette églogue, les chrétiens lui attribuèrent une valeur prophétique; traduite en vers grecs, elle fut lue, par l'ordre de l'empereur Constantin, au concile de Nicée

III

LA CHRÉTIENTÉ PACIFIQUE ET LE MILLÉNARISME JUIF

L'Église apportait, même dans ce monde, la paix. Si l'Evangile avait changé sans obstacle le cœur des peuples, la guerre se fût abolie. Jésus, d'ailleurs, au soir de sa Passion, lorsqu'il a dit : « Tous ceux qui prendront le glaive périront par le glaive », a réitéré contre elle l'antique sentence divine :

« Quiconque aura versé le sang d'un homme, son sang sera versé. » (Genèse, IX, 6.)

Néanmoins, grâce à cette infaillible pondération qui est un des signes du vrai, le christianisme sut accepter ce que les théologiens appellent « l'état de fait ». La guerre existant, puisque les chrétiens ne pouvaient l'empêcher, leur devoir était de s'y comporter en chrétiens. Ils obéirent à César là où ils lui promettaient obéissance. L'histoire de la Légion thébaine définit les limites qu'ils posaient à leur soumission.

Saint Maurice et les six mille six cent soixante-six légionnaires servaient sous la double réserve de ne point marcher contre des chrétiens et de ne

jamais offrir l'encens aux images des dieux. L'empereur Maximien les somma de sacrifier. Exupère, le porte-étendard, lui fit répondre : « Empereur, nous sommes tes soldats ; mais nous sommes les esclaves du Christ. A toi nous devons le service militaire, à lui l'innocence de nos âmes. De toi nous recevons le prix de notre travail, de lui nous avons reçu le principe de notre vie. Et nous sommes prêts à subir tous les tourments plutôt que de renier sa foi. »

Il y eut aussi des chrétiens qui entendaient comme une stricte interdiction la parole évangélique sur la guerre et se seraient coupé la main plutôt que d'y mettre un glaive. Saint Martin, fils pourtant d'un tribun militaire et soldat jusqu'après son baptême, en sa vingtième année, donna cet étrange exemple :

« Comme les Barbares envahissaient la Gaule, rapporte dans sa légende Jacques de Voragine, l'empereur Julien distribua de l'argent entre les soldats chargés de les repousser. Mais Martin refusa d'en prendre sa part, disant : « Je suis soldat du Christ, et je n'ai pas le droit de combattre. » Julien, indigné, lui dit que ce n'était point par pitié, mais par peur qu'il renonçait au service devant la guerre imminente. Et l'intrépide jeune homme lui répondit : « Puisque tu mets ma conduite sur le compte de la lâcheté, je me présenterai demain sans armes en face de l'ennemi et je braverai ses coups avec le signe de la croix en guise de casque et de bouclier. » Julien donna l'ordre qu'on le mît en demeure de faire comme il

avait dit. Mais, le lendemain, dès le matin, l'ennemi annonça qu'il se rendait avec tous ses biens; et ainsi la victoire fut obtenue sans effusion de sang, par le mérite du Saint. »

Tant que les invasions durèrent, les Saints exercèrent leur puissance pacificatrice en multipliant les miracles. Quand le troupeau mugissant des Barbares battait la porte d'une ville, l'évêque, entre les créneaux de la muraille, élevait la croix dans sa dextre gantée que sacrait l'anneau d'or, et les assiégeants, plus d'une fois, comme foudroyés, tombèrent à genoux. Les dévastations n'en étaient pas moins effroyables; on pouvait se demander comment l'Église briserait ce cataclysme; et nul, parmi les occidentaux, n'aurait cru possible, hors de la fin du monde, une ère de sécurité.

Mais, en Orient, dans cet Orient où bouillonnèrent d'innombrables et furieuses hérésies, les millénaristes développaient le rêve d'une proche rénovation qui, pour mille ans, restituerait au bonheur initial les héritiers directs d'Adam, sinon tout le genre humain.

L'idée du millénarisme semble avoir été sadducéenne d'origine. Aux Sadducéens, négateurs de l'âme, grossiers formalistes, il convenait d'interpréter d'une façon lourdement charnelle les promesses des Écritures et le sens des « mille anni » qu'elles appliquent souvent à une longue période sans limite ferme.

Les Sadducéens, vers la fin du I^er^ siècle, échauffèrent dans les âmes juives cette persuasion que le

Messie viendrait à la fin des temps venger Israël des opprobres endurés; il écraserait les impies sous son peuple comme un chariot écrase en grinçant la poussière d'une route, et rétablirait le culte mosaïque avec la circoncision et les rites sanglants.

Le triomphe d'Israël se prolongerait mille ans, puis toute l'éternité. Les Sadducéens le concevaient comme une bombance énorme ; saint Jérôme les en raillait dans sa langue truculente : « Vous espérez un monde où vous serez gras, où vous mangerez des faisans rôtis, des gélinottes, des tourterelles farcies, des ventres de truie en sauce, des oignons doux, où vous boirez du vin sucré avec du miel. »

Au IIIe siècle, un évêque d'Égypte, Népos, soutint que Jésus-Christ reviendrait en sa forme humaine, non surnaturellement, mais tel qu'un roi qui fait justice ; les chrétiens vivants régneraient avec lui, appuieraient leur pied sur le cou des nations mécréantes et les humilieraient par de terribles représailles. C'était reprendre, en l'épurant quelque peu, l'erreur sadducéenne de la revanche terrestre sur l'oppresseur. L'espérance de paix que proposaient ces millénaristes enjuivés se ramenait à la victoire brutale d'une race ou d'une caste.

Faut-il évoquer l'aberration des gnostiques escomptant un règne millénaire de l'Homme-Dieu, durant lequel tous les instincts s'assouviraient, toute anarchie deviendrait la loi?

Mais plusieurs Pères de l'Église, et non des moindres, saint Justin, saint Irénée, saint Papias, Tertul-

lien, Lactance supposèrent, au terme des siècles, une période paradisiaque de mille ans, où les hommes devaient récupérer la gloire spirituelle et corporelle de leur premier état. Saint Augustin, d'abord séduit par leur chimère, ensuite les condamna. Car il était difficile de comprendre pourquoi le genre humain serait exonéré pendant mille ans, puis reprendrait son carcan de souffrance, voué à la mort, exposé à la damnation.

Les millénaristes présageaient de loin les pacifistes en ce qu'ils admettaient dans la constitution présente des choses la possibilité du Paradis. Mais les pacifistes s'écartent d'eux par une illusion native : ils croient l'humanité capable d'acquérir elle-même le bonheur ; tandis que les millénaristes attendaient d'En-Haut ce prodige.

Le pacifisme, implicitement, exclut le surnaturel. Aussi le moyen âge ne le vit-il pas éclore. (6) L'Église cependant, après avoir baptisé et à demi dompté l'ensemble des Barbares, ne laissant plus hors d'elle que l'Islam, l'Extrême-Orient et de sauvages tribus idolâtres, essaya de faire descendre dans les rapports des peuples entre eux le précepte : Aimez-vous les uns les autres. Un épisode fameux exprime clairement à quel principe obéissaient, au XI^e^ siècle, les princes chrétiens : c'est, en 1023, la rencontre de Robert le Pieux, roi de France, avec Henri II le Saint, empereur d'Allemagne.

Henri II, vers la fin de sa vie, se proposa une réforme générale du clergé selon la méthode ascétique des Bénédictins de Cluny. La même pensée occupait Robert le Pieux. Seulement, pour qu'une

discipline régulière s'instituât dans les abbayes et les paroisses, il était urgent d'assurer la paix à l'intérieur de la chrétienté et de châtier ceux qui l'enfreindraient. Le roi de France résolut de se concerter avec l'empereur d'Allemagne ; ils eurent une entrevue au bord de la Meuse où, en 1006, ils s'étaient déjà rencontrés.

Henri II campa sur la rive droite, à Ivois, Robert, sur la gauche, à Mouzon. Chacun amenait une suite fastueuse de laïques et de clercs, et un peuple immense venait assister à ce beau spectacle, les deux plus grands monarques de l'Europe se donnant le baiser de paix.

Ni l'un ni l'autre n'aurait voulu faire le premier pas. Mais voici où nous touchons la sublimité du temps : Henri, parce qu'il était le plus puissant, s'humilia ; le 10 août, accompagné de sa femme et avec une escorte de quelques seigneurs, il passa dans le camp du roi de France. Ils s'embrassèrent, entendirent une messe solennelle et se mirent à table. Après le repas, Robert offrit à l'empereur d'opulents cadeaux ; Henri n'accepta qu'un évangéliaire où étaient enchâssées des pierreries, et un phylactère qui enfermait une dent de saint Vincent. Le lendemain, Robert, avec un cortège d'évêques, rendit sa visite à Henri. Le même cérémonial fut observé. Au sortir du festin, l'empereur offrit à son hôte cent livres d'or pur que le roi refusa, n'acceptant que quelques pièces d'or

Ils se jurèrent amitié, proclamèrent un pacte « de paix et de justice ». Puis on décida, pour guérir les maux de l'Église, d'assembler à Pavie un

concile œcuménique présidé par le pape Benoît VIII et auquel participeraient tous les évêques de France, d'Allemagne et d'Italie.

Ainsi, devant les politiques d'alors, l'Église, la communion des âmes dans le Christ, restait la fin dominante. Ils discernaient que la racine des guerres serait tranchée, si les cupidités se contraignaient sous une loi de pénitence et d'amour. Mais, au lendemain de l'entrevue, les événements déconcertèrent ce plan d'harmonie chrétienne.

Le comte de Chartres, Eudes, faisait la guerre au roi, parce que Robert ne voulait point lui céder les comtés de Troyes et de Meaux. L'empereur, en quittant Ivois, se rendit à Verdun, et il y fut pris comme arbitre entre Eudes et les envoyés du roi. Or, l'entente ne put se faire, la guerre continua.

Quant au concile, jamais il ne fut assemblé. Le 11 juin 1024, Benoît VIII mourut; le 13 juillet, Henri II le suivit. Les relations de la France et de l'Allemagne se troublèrent, cette ébauche de Sainte-Alliance croula.

L'Eglise établit la trêve de Dieu, la quarantaine de Dieu, et d'autres mesures prohibitrices, en vue de restreindre le jeu féodal des perpétuelles violences. Elle confessait par là l'impossibilité d'y mettre ordre tout à fait. Néanmoins, si les gouvernements s'étaient imbibés davantage de christianisme, si la chrétienté une avait maintenu son faisceau de fiefs et de royaumes sous l'arbitrage des Papes, l'aigreur des ambitions en conflit pouvait, à la longue, s'atténuer.

IV

LES PREMIERS PACIFISTES MODERNES

Au rebours, les juristes, farcis de droit romain, édifièrent contre l'internationalisme chrétien le système de l'État omnipotent qui est à lui-même son tout et ne suit d'autre règle que son intérêt. Le faux idéal de nations se considérant comme un absolu, cette inorganique anarchie allait ranimer le mythe idolâtre de l'Empire-dieu, et, dans une Europe infiniment morcelée, la prétention de chacun à n'exister que pour soi devait exaspérer les causes de guerre.

Bientôt la Renaissance vint réhabiliter la nature, faire accroire à l'homme que sa raison est un sûr flambeau, que la grâce est superflue. On lisait, chez Platon et les poètes païens, la légende de l'âge d'or primitif, déformation du Paradis terrestre. Les utopistes le transposèrent dans l'avenir, s'imaginant qu'une sagesse progressive peut rendre l'homme maître une seconde fois de la félicité perdue. L'esprit critique, excité par la Réforme, secoua dans son crible le préjugé de la guerre. *Le nouveau Cynée* du poète latin Eymeric

Cruce, publié en 1626, fut un premier essai de pacifisme régulièrement construit.

Cruce veut tuer la guerre comme une forme d'inhumanité. La paix, raisonne-t-il, a fleuri sous Auguste, et, quelques années, sous François Ier; donc elle est possible. Quels sont les mobiles communs des guerres? L'honneur ou la réparation d'un tort, le profit, le plaisir de se battre. Si on se bat afin de réparer un tort, c'est une sottise. « Car Dieu fait des changements quand bon lui semble, et il n'est en la puissance d'aucun prince de rompre un ordre divinement établi. » A l'égard des profits, valent-ils jamais les risques? « Pour deux soldats qui s'y enrichissent, on en trouvera cinquante qui n'y gagneront que des coups ou des maladies incurables... Si la force établit des monarchies, elle les peut aussi ruiner. » Ceux enfin qui guerroient par plaisir ou par besoin, il faudrait les expédier chez les cannibales.

La guerre étant inutile et néfaste, quel pouvoir pacifique la détruira? L'arbitrage (7). Tous les États, lorsque la paix sera conclue, garderont leurs possessions comme elles se trouvent, et, s'ils ont des différends, ils enverront, pour les juger, des plénipotentiaires dans une ville neutre telle que Venise. A supposer qu'un prince transgresse l'arrêt de ce tribunal, il encourra la disgrâce de tous les autres « qui auraient beau moyen de le faire venir à la raison ». Il importe d'abord que l'un d'eux mette en œuvre ce noble dessein. Le Pape serait mieux qualifié que personne : « C'est son devoir

de moyenner une concorde générale entre les princes catholiques. »

Ce maintien de l'initiative papale, cet argument d'allure mystique « que Dieu fait des changements quand bon lui semble » et que l'homme n'y peut rien conservent aux théories de Cruce une apparence traditionnelle. L'utopiste se dénonce en ces façons cavalières de simplifier les obstacles. Il constitue, à l'égal d'un axiome, deux hypothèses invraisemblables : le tribunal européen épousera, sans leur être jamais infidèle, la paix et la justice ; un prince qui voudrait partir en guerre coalisera nécessairement contre lui tous les États. Sous une autre forme, des modernes n'ont que trop réitéré son périlleux sophisme. Nos armées peuvent mordre la poussière, notre pays peut être humilié, réduit en servitude ; inclinons-nous ; le destin l'a voulu. Semblablement, au sujet de l'Alsace-Lorraine, les fauteurs d'inertie conseillaient : Nous sommes vaincus, c'est un fait acquis ; ne pensons plus à la revanche, puisqu'il le faut pour avoir la paix.

Eymeric Cruce s'était diverti à crayonner son rêve de paix universelle plutôt, disait un de ses contemporains, « par récréation d'esprit que par aucune opinion que l'avis qu'il donne pût jamais réussir ».

Grotius visait davantage à une réalisation, lorsque, deux ans après, son *Traité du droit de la paix et de la guerre* apporta cette formule de vœu :

« Il serait utile et en quelque sorte nécessaire que les puissances chrétiennes fissent entre elles une espèce de corps, dans les assemblées duquel

les démêlés de chacune se terminassent par le jugement des autres non intéressées et que l'on cherchât même les moyens de contraindre les parties à s'accommoder sous des conditions raisonnables. »

La même pensée d'arbitrage fut reprise par le landgrave de Hesse en son *Catholique discret ;* le landgrave fixait à Lucerne le lieu souhaitable du congrès européen.

Il appartint au XVIII^e^ siècle d'élaborer une apologie du pacifisme, dont le succès eût assuré le triomphe international des philosophes.

L'abbé de Saint-Pierre, un des plus remuants idéologues, le même qui, pour accroître la population du royaume, proposait de supprimer le célibat des prêtres, accumula, dans son projet de *Paix perpétuelle,* tous les raisonnements qu'on peut élucubrer en faveur d'un pacifisme utilitaire, bourgeois; et il arma d'axiomes géométriques son exposition, terminant chacune de ses thèses par : *Ce qu'il fallait démontrer.*

Il s'appuie, déclare-t-il au frontispice de son ouvrage, sur « un projet inventé par le roy Henry le Grand, approuvé autrefois par la reine Élisabeth, par le roy Jacques son successeur, par les Républiques et par la plupart des potentats d'Europe ». Ce début a la tournure d'une annonce charlatanesque. Henri IV, en fait, ne prétendait qu'à dresser contre l'Autriche une confédération de quinze États. Mais l'histoire embarrasse peu un bel esprit comme Saint-Pierre, bâtisseur d'une incorruptible Salente.

Il estime que la paix actuelle des nations est « une fausse paix ». Si l'on veut empêcher les guerres, le premier point serait « d'ôter aux plus puissants par des ligues entre un grand nombre de moins puissants toute espérance de faire aucune conquête; le second, « de montrer une perte considérable pour celui qui reprendrait les armes ». Dans les familles, ceux qui ont des discordes s'abstiennent de prendre les armes, parce qu'ils savent que la Justice interviendrait; pourquoi entre nations n'en serait-il pas de même? »

Saint-Pierre, à la suite de ses précurseurs, conçoit une « diète européenne », installée dans une « ville de paix choisie par provision ». Les peuples formeraient une « société permanente », une « grande alliance » dont les signataires maintiendraient « cinq articles fondamentaux suffisants pour rendre la paix inaltérable, soit au dehors, soit au dedans des États ».

Dans le texte des articles l'abbé répète les vues d'Eymeric Cruce : « Les droits acquis maintenant par les traités à chaque souverain seront maintenus immuablement. Ils renoncent pour jamais à la voie des armes, sont convenus de prendre la voie de conciliation. Si un des alliés refusait d'exécuter les jugements et règlements, la grande alliance armera et agira contre lui. »

Son livre ne détient en propre qu'une idée assez plate ; pour la sauvegarde de la paix il poste à perpétuité deux gendarmes, l'intérêt et la force. A peine, si, en concluant, il évoque le principe de justice : Ne faites pas aux autres ce que vous ne

voudriez pas qu'on vous fît. L'appât des avantages égoïstes et la peur d'une défaite certaine, selon lui, tiendront en échec toutes les velléités belliqueuses.

Tant d'objections s'amassent contre un tel système que Saint-Pierre n'a pas songé à les sous-entendre. Il les pose avec franchise et nous met en main les cordes pour le fouetter :

« Le passé, reconnaît-il, nous fait deviner l'avenir... L'ambition est une passion qui produira toujours dans de semblables conjonctures de semblables effets... Les hommes ne sont pas assez sages pour se conduire par leurs plus grands intérêts. »

Mais ses réponses sont fragiles et chimériques; l'avenir dont il se porte garant semble n'avoir qu'un motif d'exister, le désir du philosophe :

« Il est impossible que la raison humaine ne fasse pas de grands progrès dans deux ou trois siècles de paix perpétuelle... Je conviens que les passions empêchent souvent les hommes de prendre les partis raisonnables et les plus avantageux. Mais ne faut-il pas convenir aussi qu'il faudrait mettre au nombre de ces passions l'intérêt vif d'avoir le triple de sûreté avec le triple moins de dépense ?... Je conviens que la supériorité de force, dans l'état de division où est l'Europe, peut tomber entre les mains d'un ambitieux très injuste et très déraisonnable; mais je soutiens que, l'arbitrage européen une fois formé, la supériorité de force serait toujours du côté de la diète européenne, et qu'ainsi la supériorité de force serait toujours avec la supériorité de raison. »

Sans le tour classique et ferme où le XVIII^e^ siècle a mis sa signature, il serait aisé d'attribuer ces réflexions à quelque pacifiste d'hier. Nous le retrouverons chez tous les démagogues, le néfaste argument qu'à rogner les dépenses des armées on accroît le bien général. S'il y a une illusion grossière, c'est de croire à une sagesse des États qui durerait parce qu'elle serait collective. La raison ne cohabite pas avec le nombre; plus vous mettez ensemble de têtes délibérantes, plus s'aggravent les risques de sottise, d'actes impulsifs. Combien de fois les pays sont-ils menés au rebours de leurs intérêts les plus palpables! Et supposons, en face de quatre-vingt-dix-neuf peuples pacifiques, un seul où persisterait le génie guerrier. Même avant de fomenter aucune guerre, il aura toutes les chances de s'assujettir les nations sans armes, grâce au prestige de sa force. Qui l'empêchera d'ailleurs d'exciter à son avantage les antagonismes de races et d'appétits? Aussitôt des conflits vont surgir, énormes comme ils doivent l'être au sein de coalitions vastes.

Voltaire jugula d'un mot sec le Projet de l'abbé : « Les animaux carnassiers se déchirent toujours entre eux à la première occasion. » Frédéric II, après avoir lu l'ouvrage, écrivait à Voltaire sur un ton persifleur :

« La chose est praticable; il ne manque pour la faire réussir que le consentement de l'Europe et deux ou trois bagatelles semblables. »

Saint-Pierre eut beau être criblé par l'évidence de ses erreurs, son optimisme demeura inguéris-

sable. Il représente excellemment le type mental du pacifiste. Ses idées se mouvaient trop bien dans l'axe des utopies modernes pour qu'il n'eût pas de nombreux disciples. Rousseau, en ses *Rêves d'un homme de bien*, abrégea les verbiages de la Paix perpétuelle ; il n'en modifia point les théorèmes. Vers 1789, l'Anglais Jérémie Bentham reprit le plan d'une diète européenne, profitable non seulement aux princes, mais aux peuples.

Ce souci des peuples eux-mêmes marque une distance entre les pacifistes démocrates et leurs devanciers.

L'Essai moral de Kant (1794) énonça quelques aphorismes d'équité, curieux à remettre en mémoire, parce que l'Allemagne actuelle les biffe avec une encre chargée de sang :

« Un État ne pourra jamais être acquis par un autre État. »

« Il ne faut pas se permettre dans la guerre des hostilités qui rendent impossible la confiance réciproque, lorsqu'il s'agira de la paix. »

Kant apercevait fort bien que, si la société des nations pouvait s'établir, le premier point serait d'avoir transformé chacune d'elles intérieurement. Mais le moyen qu'il préconise, « développer l'esprit de commerce, incompatible avec le goût de la guerre », nous ramène au piètre utilitarisme de Saint-Pierre et de Bentham. Les faits en ont démenti, d'une façon criante, l'efficacité ; car c'est au service des ambitions commerciales que se dilata le système des armements sans limites. Kant, tout

abstrait qu'il fût, pressentit la lenteur des futures métamorphoses :

« Le jour viendra sûrement où se constitueront les États-Unis d'Europe ; mais, jusqu'à ce moment suprême, *chaque peuple devra avoir la main sur la garde de son épée ;* autrement, il risquerait de disparaître avant le grand jour. »

V

LE PACIFISME DANS LES FAITS

De Kant à la fin de l'Empire, il n'y eut dans le monde qu'un seul grand pacifiste, Napoléon. Il imaginait (v. le Mémorial), à la manière d'un romancier naïf, une Europe soumise où, n'ayant plus d'ennemis, il règnerait en bon père de famille, multipliant la prospérité tranquille de ses sujets. Le pacifisme, au reste, se propageait, par les loges maçonniques, en Allemagne et en Russie. *La Guerre et la Paix* de Tolstoï analyse singulièrement cet aspect souterrain de l'époque napoléonienne. Dans les pays qu'envahissait Napoléon, il exploitait au bénéfice de ses conquêtes les principes humanitaires qui gagnaient à la France les initiés des clubs secrets.

L'Empire abattu, une réaction contre la guerre semblait facile à susciter ; jamais ne s'était offerte une aussi copieuse matière à lieux communs sur l'horreur et la stérilité des carnages. Ce ne fut pourtant pas en France que les pacifistes déployèrent d'abord leur drapeau. Les premières associations de la paix surgirent en Amérique,

vers 1814; elles portèrent un sceau de piétisme protestant.

L'idée pacifiste, en effet, a été une des filles naturelles de la doctrine d'orgueil qui prêchait à l'homme : « Ta conscience te suffit ; vole à Dieu de tes propres ailes, et tu seras justifié. Ta raison libre te fera plus fort que la loi du mal, te fera Dieu. »

D'Amérique, le germe virulent du pacifisme fut importé en Angleterre ; celle-ci devait subir jusqu'en ses moelles l'atteinte d'une langueur que la guerre présente aura peine à dissiper. Des Anglais, il se transmit aux Suisses et aux Belges ; enfin, malgré la résistance de la vieille énergie française, il pénétra chez nous, là encore véhiculé par l'action maçonnique et protestante.

A l'un des premiers congrès pacifistes, celui de 1849, que Victor Hugo présidait, un prêtre, l'abbé Deguerry, vint proférer un solennel anathème contre... la Saint-Barthélemy. Sous couleur de proclamer une loi de justice et de respect mutuel, cette amende honorable aux huguenots rendait hommage à leur prépondérance.

En 1867, la Ligue internationale et permanente de la paix recevait un appui d'une princesse luthérienne, la reine Augusta de Prusse. Une autre ligue de la paix eut son siège à Genève ; le P. Gratry commit la bévue d'y figurer en compagnie du grand rabbin Isidor et du pasteur Martin-Paschoud ; il semblait concéder par son adhésion qu'au delà de l'unité catholique une plus large unité pouvait être construite. C'était le temps où

le P. Perraud prononçait à Saint-Roch son sermon sur l'Évangile de la paix. Dans l'assemblée de la Ligue, en 1868, on entendit le P. Hyacinthe, portant encore sa robe de carme, exposer que les trois grandes religions issues de la Bible ont un dépôt de vérités communes, qu'une alliance est réalisable entre elles. Devant les auditoires pacifistes, cette déclamation toute protestante sur la valeur égale et l'indifférence des formes religieuses était le « grand air » exigé. Les pacifistes — la chose va de soi — préparèrent le projet de désarmement formulé, en 1869, par notre ministre des Affaires étrangères, le comte Daru ; on eut la sottise de croire la Prusse disposée à y correspondre.

Toutes les fois que le pacifisme progresse, la guerre est imminente. Il eut sa lourde part dans l'insouciance des Français vis-à-vis des préparatifs allemands. Les libéraux pacifistes reprochaient au général Ducrot « de voir des Prussiens même au fond de son verre ».

Quand la catastrophe lui eut donné raison, aucun d'eux ne battit sa coulpe. Le 18 juillet 1870, le pasteur Martin-Paschoud adressait à Napoléon III et au roi de Prusse une supplique ainsconçue :

« Sires, vous êtes chrétiens, vous adorez le même Dieu, vous lisez le même Evangile, vous reconnaissez le même Christ... La politique a été impuissante dans vos conseils ; que la religion soit efficace ! Il y a des hommes qui croient pouvoir aimer leur patrie sans haïr la patrie des autres ; qui, dans tout homme, quel qu'il soit,

voient un frère, dans toute nation un membre du corps sacré de l'humanité... Sires, arrêtez-vous ! »

Une folle présomption induisit ce pontife de la paix à se figurer que son : Halte-là ! clouerait sur place les armées aux prises. Son placet, en dépit d'une générosité spécieuse, est un tissu de confusions et de lamentables imprudences. Négligeons le sophisme de situer au même niveau l'Évangile surnaturaliste qu'enseigne l'Église et l'Évangile sentimental, politique, utilitaire de la Prusse. Mais il envisage sur un plan égal Napoléon III qui s'en allait aux désastres avec l'abandon du désespoir et le Boche hypocrite qui, après avoir tout mis en œuvre pour étrangler la France à coup sûr, se donnait l'air d'être provoqué. Il laisse croire à l'agresseur qu'un certain nombre de Français, voyant « dans tout homme un frère », au lieu de prendre un fusil, vont ouvrir des bras hospitaliers à leurs « frères » d'outre-Rhin.

Les hideurs de l'invasion allaient-elles détromper les pacifistes ? Pas le moins du monde. Avant la fin de la guerre, Jean Dollfus et le pasteur alsacien Lichtenberger réprouvaient d'avance « toute idée d'appel à la force pour réviser les injustes arrêts de la force ». « A aucun prix », ils ne voulaient prendre la responsabilité « de nouveaux déchirements et de nouveaux massacres ». Gambetta, au lendemain des humiliations suprêmes, insinuait : « Ayons confiance. *La Paix* a des ressources que l'on ne soupçonne pas encore. » Le grand patriote fut, au reste, un coupe-jarret de la patrie. Je mets de côté sa louche correspondance

avec les agents de Bismarck ; je m'en tiens aux deux paroles fameuses, écrasantes pour sa mémoire : « Le cléricalisme, *voilà* l'ennemi ! » Et : « *Pensons-y toujours, n'en parlons jamais.* » En ces douze mots, quelle somme de perfidies et d'abdications nationales ! Ils fructifièrent. Nous les payons du sang de nos fils et des tortures de nos provinces ravagées.

Dès 1872, la « Société française des amis de la paix », dans un manifeste qui portait ce titre : Revanche ou relèvement, répudiait toute volonté de revanche :

« La guerre, ce peut être la victoire, mais ce peut être la défaite... Nous protestons contre les œuvres éphémères de la force qui, *naïvement*, s'imaginent primer le droit. Nous revendiquons le droit contre la force... La réparation, nous la demandons au travail et à la sagesse qui assure *la puissance morale*, le respect, l'estime et la sympathie... Nous la demandons au progrès des idées et des mœurs. »

Et Augustin Renouard, à la rentrée de la Cour de cassation, en cette même année 1872, débitait ces phrases absurdes : « Nous, les vaincus d'hier, nous osons le crier à la face du monde témoin de nos récentes défaites : La paix est bonne, la guerre est criminelle... »

Qu'aurait pu dire de mieux un bon Allemand installé chez nous pour nous convaincre de rester tranquilles ? Perdus dans l'irréel, ces gens-là ni ne sentaient la blessure de la France, ni ne comprenaient l'unique guérison possible. Vis-à-vis de

brigands qui nous tenaient encore sous leur fusil chargé, s'écrier : « Vive la paix ! Plus de guerre ! », c'était la parfaite exhortation à nous achever. Et peu s'en fallut que les Allemands n'essayassent.

En soi, la chimère des pacifistes serait détestable, parce qu'il est toujours odieux de voir les meilleurs principes invoqués à faux. Leur entêtement d'abstraction se compliquait d'une anémie sensitive analogue à cette impuissance de punir qui maintenant hébète les jurys et les juges devant les plus monstrueux scélérats. L'idée d'exposer sa peau pour une patrie les transissait. L'horreur de tuer masquait mal chez beaucoup d'entre eux le goût d'une vie confortable d'où la souffrance serait éliminée ; la guerre, c'est la perspective de souffrir et de mourir autant et plus que celle de faire mourir et souffrir.

Mais le grand malheur fut qu'ils imposèrent leur idéologie aux conciliabules politiques où se décidèrent quarante années de notre histoire. Dans l'existence d'un peuple comme dans le passé d'un homme les hypothèses rétrospectives sont stériles. Nous sommes libres, et, cependant, lorsque nous estimons à distance l'ensemble de nos actes, il semble difficile d'y rien changer ; les fautes mêmes s'y accusent presque nécessaires (*O necessarium peccatum*, dit, avec profondeur, du péché initial la liturgie du Samedi Saint). Pareillement, il est vain de se représenter ce que le monde serait devenu, si, après 70, la France, au lieu de fléchir vers un régime démagogique et utopiste, avait *voulu* la revanche, si l'Angleterre,

au lieu de choyer son isolement, eût lié avec nous et la Russie une coalition implacable contre l'empire tudesque, si on eût égorgé le monstre adolescent, au lieu de le laisser croître jusqu'à ce qu'il foulât l'Europe de tout son poids.

La grandeur allemande devait être infligée aux nations comme le trop juste salaire de leur mollesse putride.

Ce motif n'excuse pas les pacifistes de l'avoir aidée.

Car ils en furent les ouvriers inconscients. Tandis qu'ils sapaient nos institutions militaires, qu'ils maintenaient les Anglo-Saxons dans une agréable et funeste torpeur, les banques de l'Allemagne se consolidaient, les commis-voyageurs teutons pullulaient sur les deux hémisphères, la flotte impériale grossissait, les munitions s'accumulaient dans les arsenaux, les régiments s'alignaient derrière les régiments.

Et nous, quel avantage nous ont valu les congrès de la paix, le comité interparlementaire de Berne, le bureau international de la paix, ce bureau-prodige, qui, selon Frédéric Passy, allait permettre « de faire entendre, d'un bout de la terre à l'autre, *à la même heure et avec la même énergie*, la protestation de *la conscience universelle* contre les fautes et les défaillances des gouvernements et des peuples » ?

Les pacifistes pensaient établir une opinion hostile à la guerre, assez puissante pour que nul n'osât en culbuter les arrêts. Nous avons entendu déjà l'abbé de Saint-Pierre entonner la même

antienne. Ses modernes enfants de chœur l'ont reprise en la renforçant, doublée d'un orchestre où Jaurès tantôt tenait la partie de trombone, tantôt faisait gronder les timbales, où MM. Léon Bourgeois et d'Estournelles de Constant se chargeaient des soli. Auraient-ils cru leur musique plus forte que celle des canons, sans une naïveté et une outrecuidance surprenantes? Beaucoup étaient des légistes, admettant comme un Credo la vertu des formules de droit, d'autres, des pédagogues spéculatifs, des parlementaires avocassiers, gonflés de périodes venteuses. Quelques-uns, des économistes, se fondaient sur des chiffres irréfutables : tel, Jean de Bloch, ce financier cosmopolite, qui démontra au tsar l'impossibilité d'une grande guerre : tous les États feraient banqueroute ; la famine n'attendrait pas pour se déclarer qu'il y eût des vainqueurs et des vaincus ; les combattants seraient contraints de se tenir sur la défensive, de prolonger sans fin les hostilités ; « et dans chaque bataille il ne resterait pas assez de vivants pour enterrer les morts et relever les blessés ».

La dialectique du pacifisme se réduisait à cet argument :

La guerre est une chose déraisonnable ; je ne veux pas qu'elle se fasse ; elle ne se fera point.

Or, l'a-t-il même retardée? L'Allemagne attendait simplement ce qu'elle croyait son heure, ce qui l'est en effet, mais non au sens où elle l'a cru. De nos dispositions bénévoles elle concluait que nous avions peur, que nous étions mûrs pour la

servitude. Les pacifistes nous faisaient ressembler à Sosie criant dans les ténèbres : Messieurs, ami de tout le monde ! Le Kaiser adhérait en apparence à leurs plans d'entente ; ses ministres offraient des garden-party aux francs-maçons qui arrivaient de la rue Cadet, les poches pleines de beaux projets d'arbitrage universel. Ces plénipotentiaires mordaient goulûment à l'hameçon qu'on leur tendait; dupes et flattés de l'être, ils se targuaient de sauver la France en la préservant d'une seconde invasion.

La clause sous-entendue ou explicite de tout pacte avec l'Allemagne était notre définitif renoncement à l'Alsace-Lorraine. Les pacifistes — sauf Hervé — discernaient peu que cette douleur de la défaite était une épine restée dans la chair vive du pays. Les plus prudents espéraient, pour l'arracher sans secousse, « une série d'accords volontaires ». Comme si, en reconnaissant acquis aux vainqueurs le morceau qu'ils tenaient déjà, on ne les induisait pas à une curée nouvelle ! Mais il se trouva des Français — si ce nom leur est dû — qui, sous une enveloppe d'arguties capitulardes, poussèrent plus loin l'abdication. En septembre 1912, un an après la cession du Congo, se tint à Genève un congrès d'arbitrage. Là, les délégués de la France s'abouchèrent avec des Allemands. Paul Hyacinthe Loison, en signe de concorde, immola notre Alsace sur l'autel de la paix :

« Nous allons, dit-il, à l'extrême limite du tragique sacrifice ; nous renonçons à la revanche. »

Puis un ordre du jour fut voté et signé par tous, un texte équivoque et honteux :

« Les membres allemands et français du dix-neuvième Congrès de la paix, rappelant les résolutions du Congrès de Lucerne en 1905 sur le droit des populations à disposer librement d'elles-mêmes, expriment leur conviction qu'un pas décisif dans la voie du *rapprochement* de la France et de l'Allemagne consisterait à accorder à l'Alsace-Lorraine *sa pleine autonomie parmi les États confédérés de l'Allemagne,* conformément aux conditions désirées par la population d'Alsace-Lorraine. »

Parmi les signataires de cette prose tortueuse se trouvait M. Vanderpol, président de la Ligue des catholiques français pour la paix. Dans le troupeau incohérent des utopies une espèce manquerait, s'il n'eût compté ce bipède paradoxal, le catholicisme pacifiste. Des chrétiens qui admettent, je suppose, le péché originel et l'inexorable assaut des hordes sataniques contre la tranquillité du genre humain, ont pu souscrire à l'ambition d'un monde athée prétendant, par son seul vouloir, s'arroger la paix, cette paix que Dante cherchait à travers les cercles de l'Enfer et du Purgatoire, jusqu'à ce qu'il eût atteint la forêt suave du Paradis!

Et voilà bien les combinaisons bâtardes du pacifisme : ratifier, tout en le condamnant, le rapt injuste de l'Alsace, souhaiter aux Lorrains l'indépendance, tout en les envisageant, comme le font leurs oppresseurs, « parmi les Etats confédérés de l'Allemagne ».

Les conférences de La Haye préparaient un semblable glissement vers une façon de voir non

française, pour ne pas dire anti-française. C'est une sinistre dérision de lire aujourd'hui, sous la torche des villes qui flambent, l'histoire de cet aréopage idéal. Les conventions qu'il promulgua et la procédure minutieuse qu'elles ourdissaient étaient un filet ingénieux à prendre les cailles ; le bec des gros rapaces devait les crever du premier coup.

La Cour de La Haye a pu trancher des litiges secondaires (les incidents de Hull, de Casablanca) qui se seraient, hors d'elle, résolus à l'amiable. Mais, en dépit du recours obligatoire à l'arbitrage voté pour la forme, tout débat vital entre les peuples était soustrait d'avance à la juridiction collective. Les arrêts de la Cour suprême ne pouvaient apaiser que des menues querelles, la noise de deux harengères amenées en conciliation devant *le juge de paix*.

Que reste-t-il, à cette heure, de ses multiples prohibitions ?

L'article 23 interdisait « de tuer ou de blesser un ennemi qui a mis bas les armes, de déclarer qu'il ne sera pas fait de quartier, d'employer des armes ou projectiles de *nature à causer des maux superflus* ».

L'article 25 mettait « à l'abri du bombardement les ports, villages, habitations ou bâtiments qui ne sont pas défendus ».

L'article 44 réprouvait « solennellement l'emploi des guides forcés, la contrainte exercée sur les populations envahies pour en obtenir des renseignements militaires ».

L'article 50 défendait « d'édicter des peines collectives, pécuniaires ou autres, à raison de faits individuels ».

Non seulement l'Allemagne a jeté la première aux quatre vents les accords qu'elle avait signés; mais, nous-mêmes, par nécessité et en manière de représailles, nous les déchirons à chaque instant.

La Cour de la Haye n'a donc été qu'une machine théoriquement bonne, impossible à mettre en action ; car il faudrait pour la mouvoir (je cite un de ses constructeurs, M. Léon Bourgeois) « l'acceptation par tous d'une conception du droit commune à tous, d'un même lien entre grands et petits, *tous égaux* dans le consentement et la responsabilité ».

D'autre part, ce tribunal cosmopolite fomentait un péril sérieux, celui de convaincre les Allemands qu'ils pourraient nous berner jusqu'à la fin, et qu'en faisant mine de condescendre à nos vues désintéressées, ils les dévieraient dans le sens de leur politique. Nos délégués rapportaient de leurs travaux une satisfaction enfantine et le plus décevant optimisme. M. Bourgeois, au Parlement, le 20 janvier 1902, déclarait à l'adresse de l'Allemagne :

« Les gouvernements sont absorbés par des nécessités pratiques particulières, et peut-être, si l'on écoutait de très près, *si l'on mettait l'oreille contre leur cœur*, on percevrait les mêmes battements que dans les nôtres; mais ils n'osent pas, ils ne peuvent pas toujours non plus. »

Le cœur de Guillaume, et M. Bourgeois l'auscultant, quel tableau !

Le même oracle du pacifisme, à La Haye, de concert avec les Russes, proposait la limitation des armements. Le délégué de l'Allemagne, le colonel de Gross de Schwarzhoff, rechignait à le suivre en cette voie ; d'après lui, les peuples germaniques acceptaient avec allégresse l'impôt du sang. M. Bourgeois, oubliant que les vainqueurs seuls ont le droit de faire des concessions, poursuivit ses avances, passa une main douce dans le dos du colonel :

« M. le colonel de Gross de Schwarzhoff reconnaîtra certainement avec moi que, pour son pays comme pour le mien, si les ressources considérables qui sont consacrées à l'organisation militaire étaient en partie mises au service de l'activité pacifique et productrice, l'ensemble de la prospérité de chaque nation ne cesserait de s'accroître suivant un mouvement beaucoup plus rapide. »

Les Allemands ne pouvaient que répondre : Commencez, messieurs les Français ! Et nous commençâmes. Médusés par une théorie, nos dirigeants subirent la tentation d'en essayer les effets. M. Messimy, — hier encore ministre de la Guerre. — pour amorcer la loi de deux ans, écrivait sa *Paix armée*, dont la conclusion paraît, à distance, incroyablement aveugle :

« Si, demain, sans rien vouloir diminuer de notre puissance défensive, nous affirmons de façon éclatante notre politique pacifique par une diminution de nos effectifs et de nos dépenses militaires, l'*Europe ne peut que suivre à son tour l'élan que nous aurons donné.* »

Les politiciens officiels n'osaient disserter sur le désarmement ; le désarmement émergeait, au bout de leurs feux d'artifice diplomatiques, comme la pièce non allumée du bouquet. Mais le commun des gens brûlait les étapes. A l'Université populaire du faubourg Saint-Antoine un conférencier développait ce thème extravagant :

« Il est nécessaire que quelqu'un désarme ; donnons l'exemple, et alors, *qui osera nous attaquer ?* »

D'autres n'hésitaient pas à considérer l'hypothèse d'une France asservie et crucifiée par l'Allemagne, devenue « le Christ-nation » et frappant l'univers d'une telle compassion que l'horreur du spectacle soulèverait l'ensemble des civilisés contre les Barbares.

Toutes les insanités concevables, le désir de la fausse paix les procréa. Pour des cerveaux plébéiens, infectés d'anarchie, comme pour les intellectuels dreyfusards, le pacifisme s'exacerba en une crise de haine : l'armée est la figure des contraintes sociales et de la patrie qui veut vivre debout ; on détesta l'armée et elle douta d'elle-même. Une triste sorte de désabusé, le militaire pacifiste, se multiplia. L'antimilitarisme qui semble désormais, peut-être à tort, une vieille loque inoffensive, aurait pu nous précipiter aux dernières catastrophes. Le génie de la France et sa mission divine ont été plus forts que les sophistiques dissolvantes. Les menaces du socialisme provoquèrent plus vigoureuse la réaction des patriotes. Tandis qu'à l'intérieur les braillements de l'*Internationale* escortaient nos ministres, aux colonies les nécessités de la

conquête maintenaient en haleine une élite guerrière.

Mais je crains que des gouvernants pacifistes, transformés en conducteurs de guerre, soient impuissants à modifier leur méthode, qu'ils éludent les risques, retardent les décisions, se laissent prendre aux ruses de l'ennemi, répliquent par des douceurs humanitaires à sa férocité et mettent des mots où il faut des actes. On nous parle du droit qui sera la force, d' « une Europe bâtie sur le droit ». Alors que les Allemands sont chez nous, mangent notre pain, souillent de leurs ordures notre sol, quel sens peuvent avoir ces lieux communs abstraits ? Quand les soldats vont à l'assaut, les uns avancent au travers de la fusillade parce que leurs chefs vont devant eux et tombent les premiers, d'autres parce qu'ils n'osent demeurer en arrière, d'autres pour que la terre qu'ils tiennent reste à nous, parce qu'ils ont foi dans la victoire, afin que la France soit belle et grande selon leur amour, d'autres, parce qu'ils se sont offerts au Christ en hosties radieuses. Combien sont-ils à se faire tuer *pour le droit ?*

Je ne me suis pas imposé sans dégoût, durant des jours d'angoisse, la lecture de bibliothèques pacifistes (8). J'en rapporte un vide effrayant. Imaginez quelque chose de vague et de glacial, par une nuit de décembre, le vent qui ronfle dans les couloirs d'une loge maçonnique déserte. Aussi creux est le son des phrases où l'on magnifiait « la conscience universelle » et « la société des nations ».

Malgré tout, je me demande si, au fond de cette

erreur, il n'y a que du néant. Pourquoi le pacifisme a-t-il attendu, avant de se développer, dix-neuf siècles ? Cet appétit d'une paix impossible ne serait-il point l'espérance déformée du renouvellement des créatures, de la paix que personne ne rompra jamais plus ?

Omettons une minute les fruits vénéneux du système, sa fatuité d'admettre que la prudence débile d'un sanhédrin diplomatique va restituer le genre humain à la justice originelle. Il se trompe sur *les temps*. Il juge la guerre absolument mauvaise. Or, dans les conditions de la vie présente, elle n'est point telle. Elle est une plaie salutaire, non la rédemption certaine, mais une possibilité de rédemption. La guerre présente a beau promettre un faix de douleurs et d'épouvantes jusqu'à elle insoupçonnable ; nul Français, à moins d'être un sot égoïste, ne pourra en dire : Il vaudrait mieux qu'elle ne fût pas.

VI

SOIR DE GUERRE SUR LA COLLINE DE LA SOLITUDE

Ce soir de fin d'août, le ciel était lourd, je suis monté respirer sur une colline d'où l'on voit loin. Au bord de la pente, des pommiers, un cerisier à demi mort divisent le gouffre crépusculaire de l'Occident qui brunit avec la couleur des épis mûrs brûlés. Vers le Sud, au-dessus d'un bois, se lève une étrange et énorme étoile ; le rayon qu'elle élance ressemble à un glaive ardent. Des éclairs, ainsi qu'une muette canonnade, se croisent au front de nuées massives. La plaine devant moi, les tranchées parallèles des coteaux se brouillent sous des vapeurs, comme les lignes fumeuses d'un champ de bataille. Une rampe de lumières, près d'une gare, fait songer aux feux d'un bivouac. Les fermes éparses se taisent, comme abandonnées ; pas même un chien qui aboie. Un souffle des hauteurs émeut les feuilles déjà sèches du cerisier. Les astres, sur l'esplanade du ciel, se rangent chacun à leur place ; l'armée étincelante déploie en silence le triomphe de son Roi. Jamais je n'ai plus librement senti quel obscur atome je suis

là ; et jamais les forces de mon âme ne se sont mieux tendues dans la volonté d'agir sans trêve.

Tout d'un coup, du côté de la ville, l'air tremble d'une longue rumeur ; elle s'arrête, puis redouble. Cette nappe de voix confuses qui reflue jusqu'ici me laisse discerner les mots : Vive la France ! Peu après, un train passe, chargé de réservistes, s'en allant vers Paris. La « Marseillaise », rugie par des centaines de gosiers virils, roule sur les guérets anxieux. Je salue ces hommes dont le voyage — le dernier peut-être — commence dans cet unisson d'espoir. Sans la guerre eussent-ils révélé le sublime latent qu'enveloppait leur terne existence ? Presque tous, jusqu'à soixante ans ou plus, ils auraient dévidé avec platitude le peloton des heures médiocres. Cette fois ils auront connu la gloire.

Louange à Dieu, s'ils reviennent, sains et fiers, après avoir accompli simplement les grandes choses dont ils ont leur part. Je pense à ceux qui ne reviendront point. S'ils allaient à une autre mort, ce serait une insupportable tristesse. Mais une idée plus haute me fait des nerfs d'airain. J'admire ces soldats, je suis humilié de n'être point de leur nombre. C'est que nous atteignons un moment où la vie et la mort de chacun ne sont plus rien, où la France seule existe. La France ! Comprenait-on avant la guerre, autant qu'aujourd'hui, sa magnifique et sainte nécessité ? Heureux les jeunes, au fort d'une bataille, qui meurent pour qu'elle ne meure pas ! De leur sang doit surgir une France purifiée.

Plus heureux, s'ils agonisent longuement, perdus

dans quelque sillon noir, sous les étoiles, et s'ils se souviennent, avant d'expirer, de leur Père qui est aux cieux. Quand ceux-là s'éveilleront hors de la fange, au limbe de l'Aurore, devant la porte gardée par les Chéroubs de flamme, quelqu'un appellera leurs noms ; ils répondront : Présent! Ils se grouperont en frissonnant autour de l'étendard que tient saint Michel archange, de la Croix Rouge dressée dans le firmament. Ils se verront en face du Juge, sans armes, faibles, pitoyables. Ils sangloteront sur eux-mêmes et sur leurs frères. Mais le Christ regardera leurs plaies ; elles seront lumineuses ; et il étendra vers leurs têtes la main qui absout, écoutant l'archange, introducteur des âmes, articuler humblement pour eux :

« Vous les voyez, Seigneur ! Ils viennent à Vous, pauvres et nus, comme Vous êtes né. Ils ont porté le sac jusqu'au bout, comme Vous, le bois du salut. Ils furent, comme Vous, délaissés dans leur agonie, et personne ne leur a présenté à boire. Ne les repoussez pas, Seigneur, de votre Face. Par eux, la France lamentable se traîne à vos genoux. En donnant tout pour elle, c'était Vous qu'ils cherchaient. Ils sont les trésoriers des expiations victorieuses. Ils ont fini la guerre ; ouvrez-leur votre paix. »

CHAPITRE II

VEILLEUR, QUOI DANS LA NUIT?

I

VINO COMPUNCTIONIS...

Septembre vient, nos armées reculent, le bétail discipliné des Allemagnes se pousse d'une seule file et d'un même pas, de Charleroi à Compiègne, courant sur Paris. Paris leur brûle le sang, ils en ont faim et soif ; c'est le port de richesses quarante ans convoité, la taverne immense et le lupanar où leur crapule, à bon compte, se gorgera.

Dans l'Ouest, hors de leurs prises, déjà la panique de l'invasion, vent sinistre, tourbillonne autour de nous. A l'entrée de la ville des milliers d'autos se bousculent et fuient vers la Bretagne ou plus loin, s'il se pouvait. Douze cents Belges de Tirlemont, débarqués à la nuit tombante, traversent notre rue pour gagner le couvent qui sera leur gîte. Les hommes, des hardes au bras, soulèvent sur leurs épaules des enfants harassés ; les femmes courbent la tête sous les paquets et l'échine sous la besace

où ballottent d'autres enfants endormis. Hagards et fourbus, ils vont devant eux, comme sans savoir où, caravane de gueux en détresse dont la misère crie vengeance. Un officier français, qui arrive de Flandre, épuisé, me jette cet aveu : « Nous voudrions que ce soit fini. » La France va-t-elle se coucher à terre, n'en pouvant plus? C'est impossible. Mais l'appréhension des uns, multipliée par le désarroi des autres, fait un poids sur toutes les poitrines. Hier, comme j'ouvrais les Psaumes, ce verset du cinquante-neuvième s'est incrusté dans mes yeux :

Ostendisti populo tuo dura ; vino compunctionis potasti nos. Ce « vin de componction », précoce vendange de l'année, j'en aurai longtemps au fond de la gorge l'aigreur amère. Cependant, je ne puis désespérer. Il me semble que, si je croyais, un seul instant, à la défaite, j'en serais cause.

D'heure en heure nous attendons le fait imprévu, le prodige où Dieu surgira. Soudain bondit la nouvelle que les Allemands s'éloignent de Paris. Sainte Geneviève, invoquée dans sa châsse par ce qui lui reste de peuple fidèle, à quatorze siècles d'intervalle, réitère la délivrance.

De l'Ourcq à l'Argonne, une bataille effrayante engage trois millions de soldats. Les muscles des adversaires grincent dans le corps à corps ; et ce ne sont pas les Français qui cèdent. Les Allemands, un esprit de vertige les saisit; ils prennent peur, ils se sauvent éperdus en des repaires creusés pour les lâches, comme des putois dans leurs terriers.

Avant d'avoir lu les dépêches, une joie extraordinaire m'enlevait. Je sentais venir la grande nouvelle. Chez les provinciaux de ce pays elle exalte moins d'enthousiasme qu'un désastre n'eût infligé de consternation. Les cloches de la cathédrale n'osent pas se mettre en branle ; elles ont désappris l'Alleluia des triomphes. On se dit que le terme de la guerre est encore loin, et la proximité où nous sommes de cette victoire en laisse mal discerner la grandeur inouïe. On l'interprète avec un simple soupir d'allégement ; plus tard, la légende la fera fabuleuse comme celle des Olympiens sur les Titans.

La Prusse impériale n'en est pas moins touchée au nerf de son orgueil ; elle a trouvé ses limites. La vache furieuse a rompu contre nous ses cornes. Il y a des échecs irrémédiables. Ce recul de vingt lieues marque pour l'Allemagne le renversement sans retour de ses ambitions forcenées. Ses généraux pensaient manœuvrer selon les règles d'une infaillible stratégie. Leurs plans sont confondus par la Volonté supérieure qui se moque des tactiques, du nombre et des prévisions.

Évidemment, toute la France devrait tomber à genoux, pénitente et folle de gratitude. Son bras est utile à Dieu ; nul signe plus immédiat ne pouvait éclater sur elle.

Mais les endurcis demeurent plus endurcis qu'auparavant. Les catholiques discutent si la victoire de la Marne est un miracle ou non. « Ce ne sont pas des oremus qui l'ont gagnée, c'est notre 75 », blasphème en public un pauvre sot, énonçant la

conviction de milliers d'autres. Comme si on savait jamais pourquoi une bataille est gagnée ou perdue ! Dans celle-ci même il tint à peu que les nôtres fussent contraints de céder. Nos batteries sont meurtrières, personne n'en doute ; les chefs de nos armées ont mené la retraite avec un sang-froid et une vigueur mémorables ; la fermeté des troupes, aux points décisifs, a été surhumaine. Mais à quelle cause nouer cette concordance des moyens et de la fin, cette réussite analogue aux effets de l'*inspiration* dans un chef-d'œuvre, ce raidissement fondé sur la certitude de vaincre, alors que l'ennemi, tout d'un coup, a molli vers la déroute ? Le mystère est là. Les anciens, devant une si probante humiliation des forts, eussent vénéré en tremblant le jeu vengeur de la Némésis. Nos philosophes aiment mieux supposer une chance fortuite que le renfort intelligent de la Pitié divine.

Les croyants qui implorent d'Elle le salut du pays entr'aperçoivent, sous les ombres du sanglant abîme, non le pourquoi, mais le comment de la victoire. La douceur des immolations volontaires, avant la frénésie des obus, l'a décidée. Une mère que je connais a voué ses deux fils en victimes, et elle a été, un an plus tard, exaucée d'une façon terrible, l'un et l'autre ayant péri dans le même mois. Je sais des jeunes gens qui partent au-devant de la mort, comme on s'élance vers une fiancée, frémissant d'ajouter le flot de leurs artères ouvertes à celui où la terre se lave depuis le soir du Golgotha. Il n'y en aurait qu'un sur dix mille ; cette offrande absolue d'un homme se donnant, par un

pacte d'échange, *contre* la vie d'un peuple, acquiert une puissance inévaluable, autant du moins qu'elle coïncide avec les voies de l'éternelle Compassion. Ils sont les vainqueurs vrais de la bataille, ces humbles morts dont les faces resplendiront comme des ostensoirs, sous les oriflammes de la Milice des cieux...

En attendant, les jours de la guerre cheminent à pas de plomb, de plus en plus semblables au commun des jours. Les alertes des premières semaines resteront enfoncées dans la mémoire de tous, ainsi que des balles dans le gros d'un mur. Maintenant, le péril est immobilisé. Après le refoulement de l'aile gauche allemande et la sublime résistance sur l'Yser, nous voici comme dans une place forte assiégée par devant, libre par derrière, et à l'abri d'une ligne de feu qu'on nous assure infrangible. Aussi, beaucoup se remettent-ils à vivoter mollement, de même qu'en temps de paix ou peu s'en faut. Les civils qui n'ont pas de fils sur le front s'accoutument aux hécatombes quotidiennes ; lorsque les communiqués semblent vides, certains sont déçus. De nouveau, le monde officiel pérore avec une sécurité de jactance qui m'épouvante. « Nous vaincrons sans Dieu » est le thème implicite de toutes les harangues. D'autre part, la moyenne des catholiques revient à sa torpeur d'habitude ; aux prières pour les armées, l'assistance se raréfie. Le commun des gens n'a sur la guerre qu'une idée : quand finira-t-elle ?

Cette inconscience des masses ne doit pas nous

surprendre. Ce serait trop beau si quelques mois d'épreuves inégalement subies rectifiaient l'esprit public. Les commotions initiales de cataclysme ont agité les âmes ; mais c'est distant déjà, et les ténèbres, un moment disjointes, se condensent dans une plus lourde inertie. Nous entendons des paysans répéter : « S'il y avait un bon Dieu, est-ce qu'il permettrait des malheurs pareils ? » Triste phrase où se devine la peur vague que Dieu soit, puis le sec regimbement de l'athéisme coriace. La bravoure des prêtres sur le champ de bataille, au lieu d'attendrir leurs paroissiens, enrage contre eux les brutes. Le vicaire d'un bourg de la Mayenne, qui était lieutenant, vient d'être tué dans une attaque où sa compagnie a beaucoup souffert. Les villageois, en guise d'oraison funèbre, ont émis une conclusion féroce, indiciblement stupide :

« C'est ben fait. Pourquoi qu'il menait nos hommes à la mort ? »

L'insuffisance de nos politiciens et ses répercussions militaires vont-elles convaincre le peuple qu'il faudrait un gouvernement ? Au rebours, on s'en prend à l'autocratie allemande ou « aux curés ». Et la haine de l'autorité s'aggrave. Un fermier, menant un veau à la foire, tenait sur sa voiture ce propos : « Ils disent que les Allemands nous ont cherchés ; penses-tu ! Les bourgeois voyaient que l'ouvrier et les petits commençaient à prendre pied ; allez ! Au front ! et crevez-y. »

Certes, les ruraux et les prolétaires n'opinent point tous comme ce butor. Quelques-uns se

décrassent d'une portion de leurs préjugés ; le sourd besoin d'un ordre nouveau les sollicite. J'écoutais, récemment, un jeune soldat, de son métier ébéniste à Paris, reconnaître qu'une société sans chef est comme une armoire sans serrure, bonne à être pillée. En Bresse, en Savoie, en Bourgogne et ailleurs, les campagnards s'interrogent les uns les autres : « Est-ce qu'après la guerre *ça* ne va pas changer? » Mais ils ne songent point que le changement doit s'opérer d'abord au fond *d'eux-mêmes*. Devant les calamités d'aujourd'hui et celles qu'on pressent pour demain, le plus grand nombre se satisfait d'une explication ridicule ou n'essaie pas de comprendre.

Les hommes qui se battent, eux, sont claquemurés dans un secteur étroit ; ils ont leur besogne à faire, l'ennemi en face à mater. Leur vie d'égoutiers et de trappeurs à l'affût concentre leur pensée sur les créneaux où ils guettent. A moins d'une rare aisance de lucidité, l'acte ou l'attente de l'acte dévore leur énergie d'attention. Au creux des tranchées, tantôt les jambes en pleine boue, trempés nuit et jour, tantôt immobiles sous un soleil de plomb, dans un air suffocant saturé de poudre et parfois d'éther, ayant devant eux, comme à Loos, dix mille cadavres en pourriture, mangeant lorsqu'ils peuvent, dormant d'un œil, auprès de camarades morts que les vers travaillent, et secoués à toute minute par le fracas des obus ou les mitrailleuses qui crépitent, ils en arrivent à une sorte de vigilante hébétude. Leur vouloir

et leur réflexion s'accrochent à l'instant qu'ils vivent, à l'ordre qu'ils exécutent ; ils ne cherchent rien au delà, ne savent même plus, par moment, quelle heure il est, si la semaine commence ou finit. En causant avec des permissionnaires, des blessés, je constate que la plupart ont retenu de leur campagne fort peu de choses, certains détails techniques, des épisodes personnels et fugitifs, une journée sans vivres, une lettre de chez eux reçue avant une attaque, un coup de baïonnette, pointé à propos, et qui les a dégagés d'un corps à corps.

N'allons donc pas leur demander le sens des événements. Ils s'évertuent, ils souffrent et comprennent qu'ils le doivent. C'est beaucoup.

Quelques-uns pourtant surmontent leur lassitude et l'oppression du danger. S'ils sont des méditatifs et des chrétiens, le voisinage tangible de l'éternité les élève à d'étranges clairvoyances. On dirait qu'ils sont de grand'garde sur des pitons déserts, tant ils atteignent d'espace, regardant haut et large, par-dessus la mort, jusqu'à l'infini ! Ceux-là, de ma solitude, il me semble les entendre se jeter le même cri que se renvoyaient les sentinelles du peuple de Dieu :

Veilleur, quoi dans la nuit ? Veilleur, quoi dans la nuit ?

J'écoute ce qu'ils répondraient, si leurs voix éparses pouvaient s'assembler en une parole continue ; je sais à quoi songe tel et tel, durant ses heures d'attente nocturne, tandis qu'il interroge les ténèbres où gémissent des moribonds ; et je

veux envisager la guerre, comme je le ferais en son lieu, exonéré à demi des illusions terrestres, atteignant presque de la main le rideau noir des apparences qu'illuminent plus nettement, derrière, les lampes d'or du Paradis.

II

LA GUERRE, COMMENCEMENT DES EXPIATIONS

Toutes les nations entrechoquées dans l'exorbitant conflit protestent qu'elles ne l'ont point voulu. Ce serment d'innocence, quand des bouches allemandes l'articulent, a l'air du plus effronté des mensonges. L'héritier de l'Empire, devant un journaliste américain, qualifie cette guerre de « stupide ». Il se juge en croyant se justifier. Le loup a manqué sa proie ; aussi, cousant à sa peau un lopin de celle du renard, il fait le bon apôtre et crie : Kamerad ! aux brebis qu'il n'a pu dévorer.

Cependant, il reste vrai, à voir le fond des choses, que les Allemands firent malgré eux le pas irrévocable. Ils suivaient une impulsion plus forte que les astuces des politiques et la rapacité des soldats. Un Démon de violence et de convoitise précipitait contre nous cette race mauvaise, exact instrument de son jeu pervers. Mais Dieu tourne en une œuvre de Justice l'affreuse combinaison ; et l'assaillant n'est pas plus libre de lâcher prise que nous de céder.

La position où il s'est fixé ressemble à celle d'un supplicié maintenu entre les parois d'une

caisse dont l'intérieur se hérisserait de longs clous aigus ; plus il veut se dégager, plus les pointes vengeresses entrent au vif de sa chair. Or, nous sommes les clous sans merci ; le condamné s'agite, se distord ; ses membres s'enfoncent, transpercés plus avant. Nous peinons sous la charge ; elle opprime les plus insensibles. Jusqu'à ce que le corps pantelant se crève en morceaux, nul ne sera soulagé.

L'image s'impose avec cette forme à mon esprit, parce que la conviction de vaincre est en nous. Un Allemand qui ne l'a pas encore perdue renverserait les termes et nous assignerait la place du supplicié. Si les deux camps s'enragent à « tenir », ce n'est pas simplement à cause des suites écrasantes qu'impliquera la défaite ; mais la durée de la guerre est une expiation d'erreurs et de crimes immenses dont chacun et tous ont leur part.

Ce mot d'expiation révolte ceux qui auraient le plus à expier. Sous le fouet des douleurs communes, ils se raidissent plus que jamais, le front levé contre le ciel sans astres. Un prêtre — fait monstrueux! — vient d'être mené en prison pour avoir dit trop haut que la France paie maintenant ses fautes. Les fidèles eux-mêmes, lorsqu'ils entonnent le *Parce Domine*, semblent médiocrement se douter qu'ils sont du troupeau des coupables. Le plus grand nombre fait le signe de la Croix, sans réfléchir que c'est une vêture d'ignominie et de souffrance jusqu'à la mort. Un crucifix demeure un objet décoratif admis, hors de l'église, dans une chambre à coucher. Peu s'ar-

rêtent à ce que signifie l'Homme nu, coiffé d'épines, cloué sur ce bois.

Son langage est clair néanmoins : Il n'a pas voulu conclure seul le sanglant rachat, Il exige que nous l'aidions. A peine est-il descendu en ce monde, un vieillard a prévenu sa Mère qu'elle serait transfixée d'un glaive. Pour Lui, tout enfant, des milliers d'enfants sont égorgés. Pour Lui tombe la tête du plus grand des prophètes, de Jean-Baptiste. Il promet à ses disciples la haine du monde, les opprobres et les tourments. Onze cent mille Juifs expient, dans l'épouvantable siège, sa crucifixion ; ils l'avaient acheté trente deniers ; pour un denier on achètera trente Juifs. Sur ce peuple dur, les malédictions pleuvront goutte à goutte, au long des siècles ; même quand il dominera l'univers, son dos restera courbé sous l'invisible Croix. Israël expiera jusqu'au jour où ses derniers fils, baptisés et persécutés, témoigneront à Jérusalem, sur le Golgotha, par les mêmes supplices que le Juste a pâtis.

Tout ce qu'a enduré la multitude des hommes, les tortures des Martyrs, la somme des pénitences qu'ont pu, en dix-neuf cents ans, s'infliger les Saints, tout cela ne suffit pas encore à terminer la Passion ; et, bien que la souffrance ne fasse point l'essentiel du mérite, il est rare qu'un homme ou une femme, s'ils ne portent dans leur vie les stigmates d'afflictions singulières, soient vraiment des chrétiens.

La Victime des victimes, en silence, nous adjure de coopérer. Ses plaies sont convaincantes. Mais la

plus vulgaire sagesse rend hommage à l'adorable loi. La Peine est liée au désordre, comme le bon cavalier au cheval rétif. Lorsque la bête ne veut pas s'amender, les éperons sont durs. Si le Châtiment boiteux suit à distance le délit, si nulle correction n'est manifeste, « le bonheur dans le crime » devient une marque de délaissement plus accablante que les fléaux. Car la vindicte divine, quelle qu'en soit la rigueur, est toujours au-dessous de la transgression ; les catastrophes éclatent comme des signes de clémence ; la Justice ne frappe jamais sans la Pitié ; et Dante, avant de franchir la porte de l'Enfer, y lut en caractères noirs : « Je fus fait par le premier Amour. »

Nul ne conteste que nous souffrons, non uniquement pour nous-mêmes, mais pour les autres, et par les autres. Nous sommes tous, en principe, une seule chair ; et, puisque l'unité primordiale a cessé d'être dans la paix, il faut bien qu'elle se refasse dans la douleur. La guerre atteste avec une terrifiante magnificence la réciprocité des expiations et leur vertu rédemptrice. Depuis qu'il y a eu des guerres, aucune n'approcha de celle-ci, de son amplitude et de ses désastres. Comment n'en pas induire que les peuples modernes ont envers l'Equité suprême une dette prodigieuse à purger ?

Le gouverneur allemand de la Belgique, dans une proclamation du 23 septembre 1914, avertissait : « Les innocents doivent être punis avec les coupables. » L'inique barbarie de cette menace, exécutée d'ailleurs bien avant d'être proférée,

demeure sans excuse. Mais on peut y lire une signification que Bissing n'y mettait point.

Les infortunes, en s'abattant sur les coupables, n'épargnent pas les innocents. J'en ai dit plus haut la cause : personne n'est innocent. Tous, à des degrés qui nous échappent, nous *trempons* dans quelqu'une des pourritures ambiantes. Ainsi, l'un des grands vices contemporains était, est encore un attachement démesuré aux satisfactions du bien-être. Pour le mortifier, les spectacles des champs de bataille, l'odeur des charniers, la faim et la soif, l'insomnie, les blessures, les agonies atroces semblent d'assez rudes disciplines ; et qui se targuerait de ne les avoir en aucune façon méritées ? Les Etats des deux mondes n'adorent unanimement qu'un seul vrai dieu : le Capital. Il a comme églises les halls vitrés des banques, et, comme tabernacles, les coffres-forts de caves où l'on se découvre en entrant. Cette précieuse idole, la guerre la disloque ; ses fournaises d'acier la dévorent. Dix-sept mois de campagne ont consumé déjà cent quatre-vingts milliards. Et les vainqueurs mêmes sortiront de là misérables, emprunteurs, mendiants pour plus d'une génération.

Mais chacun des belligérants porte en un autre sens la charge de son propre dû. De silencieux justiciers le tiennent au collet, jusqu'à ce qu'il restitue ce qui peut être restitué.

L'Allemagne, d'abord, commence à sentir sa réprobation. De Luther est issu, malgré son mépris du peuple, le principe d'égalité, inévitable suite du renversement de la hiérarchie. Il a fait surgir en

France le système de la nation armée : les guerres de la République et de l'Empire dressèrent masses contre masses, selon une méthode barbare, plutôt prussienne que française. La France revint ensuite à une conception plus juste de la force militaire. Mais la Prusse a imposé l'inepte suprématie du Nombre ; à son exemple, les grandes et petites puissances ont encadré leurs hommes valides, comme pour défiler devant la mort dans une solennelle parade.

L'Allemagne devait donc être châtiée *quant au nombre ;* et le chiffre de ses pertes accuse qu'elle l'est solidement. Jamais les corbeaux, sur des champs de morts, n'auront tant crié de joie. Ses maîtres cherchent avec angoisse par quelle prompte formule ils repeupleront leur fabrique de soldats. Les Germains s'arrogeaient une prééminence illusoire sur les autres races. Or, il leur a fallu gaspiller la moelle du pays, toute sa jeunesse guerrière. Bientôt peut-être ils n'auront plus à mettre en ligne que des adolescents et des vieillards. Humiliante dépréciation de leur prestige ethnique !

La somme de leurs forfaits exige, au reste, une déchéance. Les théologiens de l'Allemage luthérienne, ses philosophes, ses poètes, n'auront pas été impunément, trois siècles, des professeurs de doute, les métaphysiciens du Néant. Ils ont versé à l'Occident catholique un philtre de vertige et de confusion. Voici l'heure, pour eux, d'être vomis. Le mannequin du surhomme n'est bon qu'à être éventré, lacéré, brûlé, comme un faux dieu menteur et féroce.

Les hommes politiques de la Prusse se sont donné pour loi la fourberie, la rapacité, la violence. Ses généraux ont fait de la terreur une méthode. L'incendie est l'éclaireur de leurs armées. La Mort chevauche à leur tête ; elle a ses hussards, portant ses insignes. Après les atrocités de leur première invasion chez nous, lorsqu'ils ont, quarante ans, détenu et pressuré l'Alsace, ils recommencent dix fois plus affreusement en Belgique, en Lorraine, en Serbie, jusqu'en Arménie ; car *cinq cent mille* Arméniens ne furent pas voués au massacre sans leur approbation. Ils font dépérir de faim et torturent leurs prisonniers ; sur mer, ils se divertissent à noyer des pêcheurs inoffensifs. Ils veulent qu'où leurs obus se sont acharnés, l'herbe ne repousse plus, que ni un arbre, ni un mur ne restent debout. Ils rasent les églises, fusillent les tabernacles, brisent à coups de crosse les crucifix. Le hurlement de fureur et de souffrance qui se lève, nuit et jour, des tranchées infinies, c'est leur œuvre. Quelle sera la rétribution d'un peuple dont les mains s'enduisent de tout ce carnage ?

Quand son Empereur se verra tel qu'il est, il prononcera contre lui-même une sentence plus terrible que si toutes ses victimes ensemble l'édictaient. Mais, ce que la masse exécuta, la masse en aura le salaire. Et les deuils ne suffisent pas. Cette nation gloutonne est macérée par la disette ; on lui compte ses bouchées de pain. La suite des temps amplifiera ses ruines et ses détresses. L'aigle de ses drapeaux perdra sa couronne ; la langue écarlate qu'il étire encore sera coupée, comme son bec et ses

ongles. Son arrogance sera brisée. L'Allemagne entendra la clameur de notre victoire et la huée de l'universelle exécration. Tant qu'elle se raidira, guettant l'heure d'une revanche, nous maintiendrons ployée son échine; jusqu'à ce qu'elle s'abatte en pleurant dans son opprobre, et se reconnaisse vile, abominable au point de confesser : Notre fin est venue.

L'autre aigle, celui des Habsbourg, depuis plus d'un siècle, défiait les foudres célestes. Au lieu d'étendre sur les Slaves l'abri de ses ailes, il n'a été qu'un déchireur de peuples. L'Autriche prit sa part hypocritement de la Pologne mise en lambeaux. Elle tyrannisa l'Italie, fit de l'Église même un engin d'oppression. Maintenant, elle est déjà jugée : son Empire n'existe plus; annexée à la Prusse, elle extraira pour elle de ses veines tout ce qui lui reste de sang.

Mais nous serions trop aveugles de ne point comprendre que les Alliés souffrent aussi parce qu'ils ont mérité de souffrir. Est-ce une fortuite concordance si les Russes se sont vus humiliés, hachés dans cette Pologne dont ils furent les bourreaux? Il y aura bientôt cent ans, en 1819, un dominicain polonais de Vilna, le P. Korzenieçki, méditait un soir d'été devant la fenêtre ouverte de sa cellule. Il priait avec une grande tristesse et songeait : « Vous souviendrez-vous, Seigneur, de ma patrie douloureuse? » En se retournant, il aperçut tout d'un coup un singulier et surnaturel visiteur qui lui révéla son nom. C'était le Bienheureux Bobola, un jésuite martyrisé par les cosa-

ques en 1637. Celui-ci allongea sa main vers l'espace, et les yeux du vivant découvrirent sur la plaine inerte le mouvement d'une bataille, un nuage de peuples entremêlés dans une inconcevable tuerie. Le Bienheureux dit ensuite : « Quand la guerre dont vous venez de voir l'image aura fait place à la paix, alors la Pologne sera rétablie, et j'en serai reconnu le principal patron ; car notre sainte religion sera libre. »

Or, le lieu symbolique qu'il avait désigné occupait l'étendue des marais de Pinsk. Les hécatombes réciproques des Russes et des Allemands, ce sont des représailles palpables dévolues sur leur sol esclave aux Polonais tyrannisés.

Mais, la Belgique, on discerne moins quelles fautes nationales elle rachète sous l'horrible terreur allemande. Elle n'est punie, en apparence, que de sa loyauté. Une facile entente avec l'envahisseur l'eût sauvée de tout dommage immédiat. Et cependant, même à nous qui partageons son supplice, il ne semble pas absolument *injuste*. La Flandre croyante, voluptueuse et riche, se prélassait dans l'illusion qu'une vie confortable, au sein de l'orthodoxie, est le sûr vestibule des Béatitudes. Beaucoup de ses prêtres, dès le séminaire, songeaient à se faire une bonne cave, comme d'autres rêvent une belle bibliothèque. Un esprit d'accommodement libéral acheminait les catholiques à de scabreuses concessions. Quant aux libres-penseurs belges, leur fanatisme vaut celui de nos sectaires. Pour ce pays qu'un antagonisme de races allait rompre en deux tronçons irréconciliables, les mas-

sacres et la dévastation auront été des expériences salubres. Il brisera, plus sain et fort, ses chaînes de gloire.

L'Angleterre, bien davantage, avait besoin d'être éprouvée. Ses entêtements d'hérétique, sa morgue cruelle de jadis, tout ce qu'elle a fait subir aux vaincus, sa cupidité mercantile, les subversions de sa démagogie pacifiste représentent un passé plus lourd que les piles des sacs d'or gonflés par ses trafiquants. Elle a senti vaciller son diadème sur sa tête de vieille dominatrice. La secousse paraîtrait bénigne si elle ne présageait un branle-bas plus décisif où les anglicans pourront se régénérer.

Et faut-il parler de la France, tandis que nous la tenons entre nos bras, meurtrie et frémissante, plus belle de ses blessures que de ses victoires, ramenée dans ses voies sublimes à coups de verges? Le Christ l'a comme élue pour son Royaume ; elle ne cessera jamais d'être à Lui. Ce n'est pas sans une prédestination fidèle qu'en trois lieux, en vingt-cinq ans (1), Marie se manifesta solennellement sur une terre française, et non ailleurs. Aussi les révoltes et les souillures de la France ne peuvent-elles s'invétérer jusqu'au suprême reniement. Chaque fois qu'elle s'affaisse, comme prête à se laisser périr, quelqu'un lui fait boire un calice de pénitence et de vigueur. Elle rebondit, plus grande que jamais.

Cette guerre lui apporte le commencement du salut. Mais il serait puéril de nous croire justifiés déjà. La guerre purifie les uns, et, pour les autres,

c'est une école de damnation. Il y a, sur le front, des soldats qui vivent en trappistes, s'exhortant à une bonne mort, et qui marchent au combat en chantant des cantiques. Il y en a aussi, et plus nombreux, qui, la veille d'une attaque, se disent : « Demain, peut-être, nous serons tués. Donc, buvons, amusons-nous. » A l'intérieur, il y a les femmes qui veillent les blessés ; et il y a celles qui se déguisent en veuves afin de mieux aguicher les passants. Il y a des mères magnanimes, comme celle qui, ayant perdu trois fils, s'écria : « Je voudrais en avoir un de plus à donner, et que la France soit victorieuse. » Il y a aussi les femmes qui, n'ayant point voulu d'enfants, déclarent devant le deuil des mères : « C'est bien la peine de *les* mettre au monde, pour qu'ils fassent de la chair à canon! » Dans trop de milieux, les égoïsmes lâches, les inepties humanitaires, l'impiété provocante persistent, comme si rien n'était changé. Tandis que tous les Saints de France s'inclinent, l'oreille tendue, sur nos champs et sur nos villes, épiant la prière unanime, capable de mettre en nos mains l'épée exterminatrice, nos hommes d'État sont occupés à proscrire les insignes du Sacré-Cœur ; et, lorsque les soldats escortent à sa sépulture un colonel qu'ils aimaient, on leur défend d'entrer avec son corps dans l'église. Certains mécréants auraient beau voir Paris consumé sous une cataracte de feu, ou Jeanne d'Arc, visible, charger en tête de nos régiments, ils ne tomberaient pas à genoux.

Le spectacle est inexprimable : des bandes

furieuses de démons s'agrippent à la France, pèsent sur sa poitrine, s'évertuant à la renverser ; et les neuf chœurs des Anges, les trois Personnes de la Trinité sainte ont résolu de la maintenir debout. L'issue du conflit n'est point douteuse. Seulement, il durera plus que la guerre avec l'Allemagne ; il se résoudra par d'autres cataclysmes libérateurs qui seront enfin la revanche de la patrie sur ses maîtres d'En bas.

Depuis la fin de l'Ancien Régime, la France fait son chemin de croix ; elle n'est pas au bout de la montée ; mais, entre chaque station, elle jette derrière son dos une loque de ses erreurs ignominieuses ; quelque chose, au fond d'elle, se convertit. Nous, les tard venus, nous prenons en nous ses gloires pour les empêcher de mourir et ses iniquités pour les réparer. Cinquante ans plus tôt, aurions-nous vu aussi nettement notre tâche ? J'ai songé bien des fois que, si Dieu m'avait fait naître contemporain d'un Edgard Quinet, d'un Renan, il m'eût été plus difficile de rester chrétien. L'épreuve de 70, sans modifier les masses, rénova un certain nombre d'âmes et, par elles, prépara une génération moins égarée.

Vieux soldats de Metz et de Patay, vous savez pourquoi maintenant la victoire est près de nous. C'est vous qui l'avez gagnée en nous aidant à être le peu que nous sommes. Et ceux qui succombent aujourd'hui sanctifient la France des temps futurs, ils l'engendrent dans l'éternité.

Mais le réseau des échanges expiatoires ne se confine pas à la rédemption d'un pays. Les guer-

riers, pendant qu'ils peinent, ne voient pas où s'en vont les gouttes de leur sueur et de leur sang, ni sur qui elles s'élargissent en rosée baptismale. Et pourtant elles arrosent toute la communion des vivants et des trépassés; le pauvre poilu, tombé saintement, et dont l'âme s'en retourne à son Rédempteur qu'elle voit face à face, est en droit de l'implorer : « Hâtez-vous, ô mon Juge, que votre Règne arrive sur la terre comme dans vos cieux; paraissez, délivrez-la de l'Ennemi, à tout jamais. » C'est pour cette fin qu'il est mort et que l'oblation de sa chair vaut ineffablement.

III

QUELQUES SENS PROPHÉTIQUES DE LA GUERRE

Ainsi la guerre présente est une anticipation du terme attendu des siècles ; elle le prophétise, d'ailleurs, par de multiples analogies révélatrices.

Son énormité même nous avertit. Nous ne la discernons, sans doute, que très confusément à travers les lignes sèches des communiqués. Un champ de bataille allant du Caucase au Cameroun dépasse notre faculté de vision. Devant un déterministe myope, façonné à n'apercevoir dans les événements que des combinaisons matérielles de forces, cette guerre est une simple régression de l'espèce vers la préhistoire. Quelques millions de bipèdes exhalent, un peu plus tôt qu'ils ne l'eussent fait, le dernier souffle de leurs narines ; au lieu de se coucher dans leur lit, ils s'abattent sur l'humus natal ; le chemin est plus court jusqu'à la fosse commune. Néanmoins, si ce philosophe pouvait ramasser en un seul tableau ce qui se passe d'atroce à la même heure sur tous les fronts où l'on se bat, dans les régions conquises, dans les camps de prisonniers, en pleine mer, entre terre et ciel,

il recevrait un choc d'horreur insoutenable. Après les combats de l'Yser, un Belge fut contraint d'enterrer, sans relâche, des cadavres allemands ; il devint fou. Même à distance, l'idée que la vaste boucherie, depuis des mois et des mois, ne cesse pas une minute, chez les plus égoïstes provoque un malaise, l'appréhension d'une rupture possible dans la continuité des humains. Le fléau n'aurait qu'à se prolonger, à s'étendre ; la planète deviendrait promptement un désert.

Toutes les grandes catastrophes réveillent une semblable angoisse. Lors des inondations de janvier 1910, dans la banlieue de Paris, sur la voie ferrée, au-dessus d'une plaine d'eau battue par le vent et la pluie, et d'où se levaient des troncs d'arbres, des pans de maisons parmi l'écume de vagues livides, je me souviens d'avoir entendu des terrassiers disant d'un ton morne : « Eh bien quoi ! c'est la fin du monde. » En face de cette guerre, nous sommes conduits à conjecturer : « Ce n'est pas la fin, mais l'approche ou l'un des indices de la fin. »

Les dévots du dieu Progrès, ceux qui se portent garants, pour l'humanité, d'un avenir indéfini, haussent les épaules à l'hypothèse d'un soudain arrêt des générations. Elle n'est, à les entendre, qu'un préjugé atavique et une peur sentimentale : nous nous souvenons parfois d'avoir été les hommes des cavernes, tremblant, au tomber du soir, de ne plus revoir le soleil ; quand l'éruption du Vésuve submergea Pompeï, les habitants de Misène, suffoqués dans une vapeur de cendre, crurent qu'une nuit éternelle engloutissait le

monde ; en nous, de même, sous l'alerte d'un phénomène extraordinaire, cette anxiété remonte de l'obscur des âges ; comme, par l'effet d'un brusque dégel, les vieilles murailles ressuent.

J'éluciderai plus loin pourquoi l'attente de la consommation des temps est autre chose qu'un préjugé et une peur. Ici, j'envisage simplement ce que la guerre actuelle dévoile sur cette suprême période.

Ezéchiel, au chapitre XXXIX de sa vision, représente Gog, l'Asie musulmane (2), se jetant sur la Palestine catholique ; le feu du Seigneur extermine ces hordes qui « montent des flancs de l'Aquilon » et Israël victorieux met *sept mois* à enterrer les cadavres. Lorsque saint Jean, après la sixième trompette, voit sortir de l'ombre les cavaliers cuirassés de flamme avec leurs chevaux qui ont des têtes de lions et des queues de serpents, quelqu'un dit à son oreille l'effectif de la monstrueuse armée : *Deux cents millions*.

De tels chiffres, jadis, n'eussent paru que des hyperboles symboliques. Peut-être ne doit-on pas les entendre littéralement. Mais ils ne heurtent plus aujourd'hui la vraisemblance. L'Europe en guerre tient sous les armes quarante-cinq millions de mobilisés. Plus tard, une fois que l'Asie aura évolué vers le service militaire universel, il est facile d'imaginer un grand Empire qui mettrait en ligne cent, même deux cents millions de soldats. Le mahométisme, dont les progrès sont énormes dans l'Extrême-Orient, fanatisera sans peine ces masses agglomérées contre les restes de l'Occident chrétien.

Car il ne faut point se leurrer de longs espoirs idylliques. Après l'intervalle de paix qui suivra les grandes convulsions, d'autres guerres, plus féroces, plus gigantesques, seront déchaînées. Nous aurons eu beau rompre à coups de hache le levier central de la tyrannie allemande, son principe passera en d'autres mains. Le machinisme qu'elle applique aux peuples est l'inexorable rançon de la Science condamnée à se développer sans trêve. L'industrie violente la matière disciplinable ; celle-ci, en revanche, annihile les hommes. Chacun d'eux n'est plus qu'un morceau de rouage, une vis d'écrou, un fil de transmission. Seuls, à distance, les mécaniciens combinent et commandent. Le monde ressemblera de plus en plus à une interminable cité ouvrière dominée par des halls profonds comme dix cathédrales, avec des cheminées d'usine en guise de clochers, et, au fond d'avenues artificiellement verdoyantes, des caravansérails fastueux, non plus des palais, mais des palaces, réservés aux Chefs dont les trusts et les consortiums anonymes masqueront l'omnipotence. L'humanité retourne à l'état servile où végétait, sous les Pharaons, l'Orient sémitique : en bas, les multitudes nivelées ; au sommet, quelques despotes, inaccessibles, plus occultes que des dieux.

Or, ces Maîtres, n'ayant qu'un bouton à presser pour faire mouvoir les foules, les projetteront, si leur intérêt l'exige, contre les coalitions adverses. La concurrence vitale sera devenue, plus que jamais, l'unique loi directrice ; elle heurtera les continents dociles dans d'effroyables mêlées.

C'est pourquoi il me paraîtrait enfantin d'interpréter la guerre actuelle comme le simple antagonisme d'une caste militaire et des pays démocratiques, ou comme le conflit de la houille avec le fer. Elle est bien plutôt l'entrée en campagne du socialisme réalisé dans l'Allemagne impérialiste (3), et qui voudrait abolir les nations indépendantes, les limites définies par l'histoire et la coutume, les survivances chrétiennes de l'autonomie des âmes.

Par là elle annonce l'empire de l'Antéchrist; il apportera, en effet, le triomphe d'une vie terrestre si parfaitement organisée que personne, sauf les derniers disciples du Christ, ne pourra tolérer ni concevoir le mépris du bien-être, l'amour des humbles, le désir de l'Éternel; et, sous un servage absolu, l'homme, déifié dans ses œuvres, se croyant libre à jamais, ne pensera plus à Dieu que pour Lui dire : C'est fini, je n'ai plus besoin de toi.

Nous ignorons, jusqu'ici, quand naîtra l'Antéchrist ou s'il peut être déjà né (4). On a fait ridiculement à Guillaume II l'honneur de reconnaître en lui « le fils de perdition ». L'Antéchrist sera quelqu'un de fort et de magnifique. Ses facultés transcendantes justifieront à plus d'un égard l'idolâtrie des peuples. Guillaume, au contraire, n'est que l'indécrottable héritier des marquis de Brandebourg. Son besoin de parade dénonce le parvenu, le cabotin qui joue avec un diadème en ruolz. Il n'a pas fait un seul acte ni articulé une parole où l'on sente de la vraie grandeur. Il est laid,

purulent, dégénéré. Son agitation fébrile rappelle l'activité de certains malades dans la première phase d'une paralysie générale. La série de ses harangues, depuis dix-neuf mois, trahit des alternatives d'arrogance extravagante et d'affolement : tantôt il se voit au pinacle des sphères, traite son vieux Dieu d'égal à égal et aperçoit au loin les fourmilières humaines comme des vibrions ; tantôt, « un monde d'ennemis » hallucine son œil faux ; il a peur ; il voit, sur la muraille de son burg, l'ombre d'une main dont les phalanges se meuvent, écrivant les trois mots qu'il ne veut pas lire : Mane, les jours de ton règne sont comptés et tu es au bout ; Thecel, je t'ai pesé dans la balance et tu as été trouvé *minus habens* ; Pharès, ton empire est partagé.

Qu'on ne le hausse donc point au rang d'un démon. Le fond de ses vices tient sans doute à sa race ; tel pays, tel maître ; et, puisque l'Allemagne a reçu le pli des Hohenzollern, tel maître, tel pays. Cependant les contagions perverses qui passent du monarque aux sujets, des sujets au monarque, donnent le frisson d'une présence occulte, d'une possession simultanée, analogue à ce que racontent les Evangiles du grand troupeau de porcs où une cohue de vilains diables se précipita.

Le vieux dieu des Allemands s'appelle Lucifer, menteur et homicide par métier. L'enflure difforme de son orgueil, ce besoin, pour se magnifier, de piétiner les autres, de les salir (5), de les anéantir, inflige à la physionomie moderne du

Germain la grimace qu'aurait une gargouille figurant un damné parmi les chéneaux d'une cathédrale en ruines. Les victoires de la Prusse ont confirmé pour l'univers deux principes : le plus ou moins de gros canons décide si on a la justice avec soi; et les plus ignobles canailleries deviennent glorieuses, lorsqu'elles rapportent. Vérités peu neuves, mais illustrées, cette fois, par un exemple tellement énorme que, s'il se réitérait, Satan pourrait conclure : « Mon jour est venu. » Les Allemands sont ses hommes de peine, les mineurs des sapes qu'il conduit, jamais las de creuser et de détruire, astucieux et brutaux, démoniaques dans leur ténacité. On dirait qu'un petit Caliban, fils de sorcière, leur souffle ses basses élucubrations. L'Allemand lui-même est une sorte de Caliban, apte, comme celui du poète, « à fendre du bois et à laver la vaisselle », mais qui se proclame César de l'univers, Odin descendu du Walhall pour organiser et mater les peuples.

Le plus beau désir dont palpita Caliban fut l'espérance de mettre à mal une vierge et d'assassiner un homme endormi. Le satanisme inhérent à l'âme allemande s'est débridé, depuis la guerre, en des abominations stupéfiantes. Assurément, les soudards de Guillaume II n'ont pas inventé leurs crimes. Plus une guerre est sauvage, plus elle est humaine, professent leurs généraux; cette doctrine plagie les Romains. Pendant le siège de Jérusalem, Titus faisait crucifier, chaque jour, cinq cents Juifs devant les remparts, afin de réduire plus promptement le gros des factieux; et, dit Jo-

sèphe, « à peine pouvait-on suffire à faire des croix et à trouver de la place pour les planter ». Sans remonter si loin, les Espagnols, au XVII^e^ siècle, gardaient un tel renom de férocité qu'à l'annonce de leur incursion vers Corbie, en 1636, beaucoup de parisiens furent pris d'une panique; les routes de Chartres et d'Orléans étaient pleines de carrosses et de piétons qui fuyaient. La guerre ne fut courtoise et clémente qu'au moyen âge parfois, et, parfois aussi, de Louis XIV à Louis XVI, sous le règne du génie français. Avec l'Ancien Régime cette élégance succomba. Les républicains des Colonnes *infernales*, en Vendée, brûlaient les bourgs selon des ordres furieux, martyrisaient les femmes après s'en être amusés, empalaient des enfants sur leurs baïonnettes.

Pourtant ce n'était rien auprès des horreurs méthodiques où se conjouissent les soldats et les officiers allemands. Leurs pratiques d'incendiaires et de bourreaux leur avaient réussi en 1870, et ils avaient su nous en insinuer l'oubli. Comment ne les auraient-ils pas reprises plus à fond, plus en grand?

Le stigmate diabolique de leur barbarie me semble d'accoupler à une bestialité rudimentaire un sadisme décadent : choisir, pour les souiller d'ordures, une robe de mariée ou des linges d'autel; suspendre un prêtre par les mains, de telle façon qu'il ne puisse s'appuyer au sol que sur la pointe des orteils, et contraindre ses paroissiens à venir uriner contre lui (6); arroser de pétrole des malheureux typhiques et les flamber

comme des punaises; violenter des filles devant leurs pères, des épouses devant leurs maris ; couper les seins à de vieilles femmes, les leur faire manger (7), ces traits monstrueux et des milliers d'analogues passent le niveau des aberrations naturelles. Et, comme tous les misérables que Dieu a rejetés, les Allemands ont, dans leurs ignominies, une conscience très calme; ils se prétendent ou même se croient les plus vertueux, les plus doux, les plus bienfaisants des hommes. L'inintelligence, chez beaucoup, paraît être une excuse; elle est plutôt une marque de malédiction : voués aux ténèbres, ils s'y trouvent parfaitement bien.

S'ils comprennent le sens de leurs actes, leur hypocrisie est plus démoniaque encore que leur cruauté. Leurs prêtres catholiques, dans les régions envahies, emportent les ciboires des églises; peut-on admettre qu'ils ne volent pas à bon escient? Lorsque l'Empereur, après avoir ordonné les massacres de Belgique et lâché ses zeppelins sur l'Angleterre, *s'indigne* du bombardement de Karlsruhe par les avions français, il se moque de Dieu et de lui-même.

Un esprit de forfaiture et de mensonge habite sous leur langue. Non moins sataniques sont leurs méthodes de combat, leurs engins d'asphyxie et d'empoisonnement. Leurs immondes stratagèmes s'évertuent à déshonorer la guerre : nulle armée, sauf l'allemande, n'oserait dissimuler des tirailleurs dans des voitures d'ambulance et couvrir des mitrailleuses avec le drapeau de la Croix-Rouge.

Leur courage, quand ils en ont, d'une violence tout animale, laisse des visions d'enfer. Les plus braves de ceux qui ont vu en face leurs attaques gardent une terreur et un dégoût de ces figures convulsées, de ces gueules bavantes, écumantes, dont les hurlements n'ont rien d'humain. S'il est un lieu terrestre où « le prince de ce monde » se reconnaisse *chez lui*, c'est un champ de bataille infesté par ces goujats.

D'ailleurs, l'art de se battre, tel qu'ils l'entendent, se réduit à un stupide parallélisme de lignes : cogner devant soi, tuer le plus d'hommes possible, dans ce duel à quatre pattes, quel recul vers une stratégie d'Iroquois ou de Troglodytes! Même si les Allemands ne l'eussent pas imposée, elle était inévitable : les Français, au début, guerroyaient à découvert, en rase campagne, selon la belle mode d'autrefois; nos Saint-Cyriens bondissaient à l'assaut en gants blancs, avec leur plumet des grands jours. Ces nobles bravades, qu'on ne reverra plus, furent trop chèrement payées. Mais, à coup sûr, puisque l'office du Vieux Malin reste d'avilir l'espèce humaine, la tactique allemande aura été un de ses plus effrayants chefs-d'œuvre.

Il obtient un semblant de triomphe dans les images de laideur et de destruction que prodigue sans merci une guerre d'Apocalypse. Jamais les fils d'Adam n'ont avalé tant de boue qu'en deux automnes et en deux hivers les soldats, sous la pluie sempiternelle. Les Eparges, tandis que nous les reprenions, n'étaient qu'une montagne de boue. Des centaines de combattants s'y noyèrent.

Au fond des tranchées, ils se couchent dans la boue et ils s'y lèvent, ils en mangent et ils en boivent ; ils peuvent dire à la boue comme aux vers et aux rats que nourrissent les cadavres, leurs compagnons : Vous êtes ma sœur et mes frères.

Les morts ensevelis ne reposent même pas tranquillement : déterrés par les obus, leurs membres jaillissent en bouillie. La terre est trouée, déchiquetée, fendue jusqu'aux os. Des villages disparaissent, à tel point anéantis, que les habitants, s'ils y reviennent, ne peuvent plus reconnaître où était leur maison. Louvain s'affaisse dans la fournaise. Les anges décapités du porche de Reims battent des ailes sur les décombres.

Aux furies de la matière ployée vers le meurtre s'ajoutent les rébellions des cœurs, les blasphèmes, les désespoirs, les brutalités crapuleuses. Il est un désordre spécial à cette guerre, et surtout à nos armées : les prêtres combattants sont astreints au paradoxe de tirer sur l'ennemi, puis, quelquefois, de le confesser après l'avoir frappé à mort (8). Et il leur faut élever le calice entre des doigts à peine essuyés du sang des carnages.

Mais l'hégémonie du chaos ne peut être qu'une apparence. Là où le Mauvais Vouloir se dilate férocement pour signifier que son Empire approche, il annonce, malgré lui, sa ruine.

Le feu est l'élément dominateur de la guerre, il est l'engin de la souffrance et de la victoire ; ses effets, dans leur violence foudroyante, détiennent une force presque supra-naturelle. L'air se déchire sous le vent lourd d'un projectile ; on n'a perçu,

tant il vient de loin, aucune détonation ; il éclate ; cinquante hommes, à la même seconde, sont broyés. Des bataillons sont figés *debout,* en pleine course, n'ayant pas eu le temps d'une épouvante. Des bourgeois dorment dans leur lit ; la bombe d'un zeppelin crève du haut en bas leur demeure, les pulvérise. A Lunéville, le 1er septembre 1915, les gens étaient au marché, le long d'une rue étroite ; « ils achetaient et ils vendaient », comme il est dit dans les Saints Livres, de ceux qui subiront le dernier cataclysme. Des avions allemands ronflent au-dessus ; avant qu'un hurlement de panique ait retenti, une explosion projette à terre un tas informe de tués et de moribonds ; des lambeaux de chairs, des éclats de cervelles se collent contre les murs, jusqu'aux toits ; des chiens, en bas, lappent le sang des cadavres, et il faut les chasser à coups de fouet.

C'est d'En-Haut que la mort tombe, ainsi qu'elle tombera, lors du déluge de feu. Quand les prudents s'enfuient dans des caves et des abris bétonnés, ils préfigurent petitement l'heure où les humains ne trouveront plus de caverne assez profonde pour s'y blottir et crieront aux montagnes : Couvrez-nous !

Mais cette heure sonnera la fin du mal, la délivrance du monde. Les affres de la guerre contiennent donc la promesse de la paix.

Elles préparent aussi les chrétiens suprêmes qui plus tard, seront les apôtres et les prêtres des derniers temps.

Les plus grossiers d'entre les soldats sentent « l'air du front » plus pur qu'à l'arrière. Ils s'y allègent, au moins par intervalles, de leurs pen-

chants sordides. Devant l'ennemi, point d'autre alternative pour les faibles que de fléchir sous l'angoisse couarde ou de se tendre jusqu'au sacrifice. Dans l'acceptation en commun d'une œuvre terrible leurs âmes deviennent lentement droites et simples, s'apaisent, se clarifient.

Les moins sérieux, une fois ou l'autre, se sont demandé : « Pourquoi sommes-nous là ? » Quelle chose vraie et sublime la France est-elle donc, puisqu'on se fait tuer afin qu'elle vive !

Certains, plus réfléchis, veulent scruter l'avenir que leurs mains aident à naître : « De quoi la France a-t-elle besoin pour marcher dans sa force et sa fierté premières ? » Quinze siècles leur répondent, du baptême de Clovis à la victoire de la Marne. Ils aperçoivent où leur vie glorieuse rejoint la ligne du passé ; et ils l'y replacent, si elle en était sortie.

Mais je pense aux chrétiens des tranchées, aux hommes qui méditent sur la mort dans le tohu-bohu des canonnades et la constante imminence de mourir. Ils savent ce que le Christ leur demande, quel pain et quel soleil il faut au monde pour ne pas succomber. La guerre commence en eux une formation ascétique plus efficace peut-être qu'un noviciat dans une Chartreuse. Un sévère Forgeron les bat sur son enclume, les trempe comme des épées sans reproche. Ils sont pauvres, chastes, obéissants, et joyeux d'obéir, parce que l'ordre descend de Dieu même. Quand ils reviendront, quand l'Esprit les enverra, messagers porteurs de flamme, parmi les peuples décimés, rien ne semblera pouvoir tenir tête à leur élan. C'étaient eux que

le Bienheureux Grignion de Montfort saluait comme les prémices de l'Eglise renouvelée, et qu'il voyait surgir avant les calamités extrêmes :

« Ils seront bien purifiés par le feu de grandes tribulations. Ils porteront l'or de l'amour dans le cœur, l'encens de l'oraison dans l'esprit, la myrrhe de la mortification dans le corps, et seront partout la bonne odeur de Jésus-Christ aux pauvres et aux petits, tandis qu'ils seront une odeur de mort aux grands, aux riches et aux orgueilleux mondains. Ils auront dans leur bouche le glaive à deux tranchants de la parole de Dieu ; ils porteront sur leurs épaules l'étendard ensanglanté de la Croix, le Crucifix dans la main droite, le chapelet dans la gauche (9)... »

Je relis cette page brûlante d'un conquérant de la Foi, pendant que tonne, depuis quarante-cinq jours, la bataille de Verdun. Peu d'épisodes, au long de la guerre, nous ont oppressés d'une plus dure attente. Nous sentons que les assaillants voudraient en finir. Leur poussée furibonde exaspère notre volonté de résistance. On suit l'interminable action comme une partie suprême que l'adversaire a juré de gagner et que nous jurons de lui faire perdre. Les nations en suspens regardent. Ramassée autour d'un espace étroit, sur les glacis d'une forteresse, la violence des chocs et des contre-chocs atteint une sauvagerie qui n'eut jamais son égale en rage ni en durée. Sous la trombe du bombardement, des fantassins restent des heures à plat ventre, la tête en feu sous le casque lourd, la gorge sèche, le cœur tressautant, et, à chaque explosion d'obus,

ils ne peuvent que songer : Le prochain sera pour moi. Des artilleurs, qui vont ravitailler les pièces, en plein jour, avec leurs six chevaux et leurs caissons pleins, traversent des zones lapidées par la mitraille ; « ils passent entre les gouttes » ; ou bien tout saute. A mesure que les hommes tombent, d'autres, indéfiniment, partent à la rescousse ; les morts s'entassent par-dessus les morts, ce sont les mêmes mottes de terre que gorge un sang nouveau. La loi d'hécatombe s'accomplit ; ni on n'avance, ni on ne recule ; et les vainqueurs apparents sont les vaincus.

En nulle rencontre, l'antagonisme des deux armées aux prises n'a mieux expliqué ce que chacune veut et représente. De *leur* part, un acharnement désespéré à prouver qu'ils sont les plus forts, l'illusion d'écraser à la longue toute vaillance sous des montagnes de projectiles et des vagues d'assaillants, le bélier qui bat, toujours aux mêmes angles, la muraille. Chez nous, moins de puissance matérielle, une plus souple mise en valeur des énergies, une méthode sûre et calme, la riposte fulgurante, la confiance inflexible dans le triomphe. En un mot, la force intelligente contre la massive escalade des brutes.

Dieu est pour nous, c'est manifeste. Un instant, au début de l'attaque, la position paraissait perdue ; la présence d'un chef inspiré rétablit soudain notre avantage. Comme aux siècles où les chiens de l'Islam mordaient les flancs de la chrétienté, c'est encore par le marteau des Francs que le Christ veut briser l'Infidèle.

Mais, chose indicible ! Tandis que le meilleur de la France bataille superbement pour Lui, le reste le blasphème ou feint de l'ignorer. Cette contradiction serait accablante, si on ne se souvenait qu'à la minute même où Pierre consomma son reniement, le coq chanta ; et le mystère de son chant prophétisait : « Homme, tu ne veux plus connaître Jésus, durant son agonie. Moi, je t'annonce qu'Il ressuscitera. Car je n'ai jamais su pousser qu'un cri, le cri des victorieux, le Te Deum de la délivrance, l'Alleluia des matins de Pâques, le Sanctus des gloires attendues. »

Chante, bon coq de France, jusqu'à ce que paraisse le Désiré des collines, jusqu'à la fin des fins. Dans le silence renégat du monde vaincu par la nuit, ceux qui veillent t'entendront.

CHAPITRE III

LES SIGNES PROCHAINS

I

LA PARABOLE DES DIX VIERGES

En 1901 s'est fondée à Mazara del Vallo, petite ville sicilienne, une congrégation de femmes dont les religieuses se dénommaient : les Vierges de l'Expectation de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Elles se vouaient à méditer l'espérance de la Seconde Venue. Comme les vierges prudentes, elles portaient leur lampe allumée ; elles étaient vêtues de bleu clair, avec un long voile diaphane, un bracelet et un anneau d'or où se lisaient gravées les paroles de l'Apocalypse : *Veni, Domine Jesu*. Les mêmes mots se répétaient brodés en rouge sur leur poitrine, et, en or, sur le bandeau de leur front. Elles ne prononçaient point de vœux, mais, entre les heures d'oraison commune, travaillaient de leurs mains, étudiaient, enseignaient, vaquaient à des œuvres de compassion. Chaque jour, ensemble elles récitaient l'office de l'Avent, lisaient deux cha-

pitres de l'Ancien Testament et un du Nouveau.

Cet ordre naissant n'a pu s'étendre ni même durer. J'ignore si la grâce nuptiale de l'habit couvrait une sérieuse vie pénitentielle. En tout cas, l'idée d'une telle congrégation suppose un désir de la Parousie que personne, il y a cinquante ans, n'eût osé prendre pour devise. Elle présageait obscurément le grand Réveil, figuré dans cette parabole des dix vierges dont les versets sculptent au front des siècles, comme sur le tympan d'une basilique, l'histoire humaine, de ses commencements à son terme :

Alors, énonce-t-elle, le royaume des cieux ressemblera aux dix vierges, qui, ayant pris leurs lampes, sortirent à la rencontre de l'Époux.

Cinq d'entre elles étaient sages, et les cinq autres, folles.

Celles qui étaient folles, ayant pris leurs lampes, ne prirent pas avec elles de l'huile.

Mais les sages prirent avec leurs lampes de l'huile dans leurs cruches.

L'époux se faisant attendre, toutes eurent envie de dormir ; et elles dormaient.

Mais, *à minuit*, se fit une clameur : Voici l'Époux ! Il vient ; sortez à sa rencontre.

Alors, toutes ensemble, ces vierges s'éveillèrent, et elles préparèrent leurs lampes.

Mais les folles dirent aux sages : « Donnez-nous de votre huile, parce que nos lampes vont s'éteindre. »

Et les sages leur répondirent, disant : « Peut-être bien qu'il n'y en aura pas assez pour nous et

pour vous ; allez plutôt chez ceux qui en vendent, et achetez-en pour vous-mêmes. »

Tandis qu'elles s'en allaient en acheter, l'Époux vint ; et celles qui étaient prêtes entrèrent avec Lui dans la salle des noces, et la porte fut close.

Mais, ensuite, les autres vierges surviennent, disant : Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous.

Mais Lui, leur répondant, dit : « En vérité, je vous le dis, je ne vous connais point. »

Veillez donc, parce que vous ne savez ni le jour, ni l'heure.

Au temps du jardin de délices, quand Dieu s'y promenait « à la brise, après midi », les âmes qu'il créa étaient vierges, candides comme des filles qui ne savent pas, parées pour des épousailles de lumière, et elles chantaient un épithalame qu'on n'entendra plus avant les Noces. Elles n'avaient pas besoin de lampe ; car le Juste était leur lampe.

Mais, dès qu'elles furent chassées dans l'exil obscur de leurs sens, il leur fallut *sortir* pour chercher l'Époux. Qui eussent-elles cherché, sinon Lui ? Elles l'appelaient du fond des soirs. Quelque chose de pur brûlait encore en elles. Les dix vierges élevaient à l'Orient, sachant qu'Il en viendrait, leur lampe où flambait l'huile aromatique, le nom du Seigneur qu'elles n'avaient pu oublier.

Cependant cinq restèrent sages et cinq furent folles. Le cortège, en nombre égal des deux parts, se brisa. Les unes s'en allèrent à la rencontre de l'Époux sur la montagne de la myrrhe et la colline de l'encens. Les autres s'égaraient dans le brouillard du vain savoir, des convoitises et des haines.

A tous les carrefours des lieux bas elles s'arrêtaient et demandaient : A-t-on vu passer le Bien-Aimé qui nous attend ?

Les sages s'étaient dit que leur veille peut-être serait longue ; elles portaient au bras, pour leur lampe, une cruche pleine de l'huile germée dans les olives de Gethsémani. Une première fois, parut l'Époux, caché sous la forme d'un Galiléen vagabond. Elles le reconnurent et l'adorèrent. Elles essuyèrent avec leurs cheveux ses pieds mouillés de larmes et de parfums. Elles le suivirent jusqu'au rouge festin, sous les trois arbres, là où il y avait trois convives de douleur, comme il y a trois personnes de la Trinité dans le ciel. Devant elles, marchait la Vierge sage entre toutes, celle en qui se repose la Parole incréée.

Les folles aussi, de loin, l'aperçurent, chargé de sa robe écarlate ; l'odeur de son calice les enivra. Mais elles hochèrent la tête et pensèrent : Ce n'est pas Lui. Elles repartirent, comme des Bacchantes, les cheveux dénoués, ayant jeté dans le torrent leur cruche vide ; elles agitaient leur lampe, et elles riaient, ces hérétiques, de voir la flamme s'exciter à tous les vents...

L'Époux, en regagnant la maison de son Père, avait promis qu'Il reviendrait : alors, les vierges fidèles s'assoiraient à sa droite pour la Cène du perpétuel Amour. Elles l'attendirent donc patiemment, et elles ménageaient leur huile, la vertu de la doctrine, la foi simple, l'onction de la charité.

Les folles, plus folles qu'avant parce qu'elles avaient repoussé la Sagesse, s'obstinèrent à pour-

suivre l'Amant insaisissable, jusqu'à ce que la fatigue, un dégoût d'errer les ramenât vers la croisée des routes incertaines. Elles se couchèrent sur les lys, maintenant pourris, dont elles avaient cru joncher leur lit d'épouses ; et, là, elles s'endormirent.

Non loin, dans les stalles usées d'un chœur d'église, les sages psalmodiaient les Nocturnes de l'espérance. Leur office languissait ; à leur tour, elles étaient lasses; depuis trop longtemps leurs yeux s'exténuaient à regarder la porte d'où sortirait le Dominateur; mais il ne sortait point. Elles descendirent les degrés du porche afin d'écouter si, au dehors, la rumeur d'un Hosanna bourdonnait. Où était l'Époux? Dormait-il? Elles s'assirent, telles que des mendiantes, contre le mur, avec leurs lampes posées près d'elles; leurs paupières se fermaient; et, comme les autres, toutes s'endormirent.

Peu d'images sont aussi humiliantes que ce long somme des vierges pieuses. Il est poignant comme la mort. Il ressemble au sommeil des Disciples, tandis que Jésus suait du sang. Leurs lampes seules veillaient; les Saints ne dorment pas.

De cette torpeur séculaire nos âmes ont peine à s'évader. Pourtant, les dormeuses ont tressailli; en songe elles écoutent l'*O filii et filiæ* de la résurrection qui approche; et leurs lèvres murmurent : Amen, comme si elles répondaient à un hymne achevé.

Lorsqu'à *minuit*, la clameur de l'archange, l'irrésistible buccin rugira : Le voici ! alors, les sages et les folles au même instant se dresseront. Les sages, confondues d'être surprises, battront leur

poitrine anxieusement. Mais les lampes vigilantes luiront pour les rassurer; une dernière fois, chacune des vierges remplira la sienne avec ferveur; et, rajustant leur voile, le cœur tremblant d'appréhension et d'allégresse, elles s'avanceront sur le chemin du Roi de gloire, derrière les candélabres ardents du pontifical hyménée.

Les folles sursauteront en désordre et grelottantes; près d'elles grésillera la mèche fumeuse de leurs lumignons : « Nos lampes s'éteignent ! » A présent, elles comprennent : qui leur donnera l'huile du salut? L'épouvante d'une damnation les transit; le vent de « la seconde mort » leur souffle dans le dos. Elles se tordent les mains et sanglotent. Tout d'un coup, au tournant où ils vont disparaître, elles reconnaissent les humbles feux des cinq lampes vivaces. Elles courent à leurs sœurs délaissées : « Par pitié ! Une goutte de votre huile ! Ou bien nous sommes perdues ».

La réponse est d'une sérénité déconcertante. On croirait, à l'entendre, parcimonieuses et dures les vierges sages. Saint Augustin lisait en leur conseil une dérision terrible (1) : « Allez plutôt chez les vendeurs de faux amour, de fausse louange, de science vaine. Vous verrez si, à cette heure, leurs boutiques sont ouvertes et ce qu'ils gardent pour vous ! » En fait, elles parlent comme étant déjà d'un autre monde, identifiées à la seule Justice de Dieu. Saint Jérôme expliquait cependant par une pensée de miséricorde leur exhortation : « Allez vite ! Elancez-vous à ceux qui détiennent le sacrement des joies, l'inaliénable don des grâces suprêmes. Nous,

c'est fini, nous ne pouvons rien ; tout ce que nous avons est à l'Epoux. »

Mais, comme un éclair, la face du Bien-Aimé divise les ténèbres ; sa robe de lin est aussi blanche que le soleil ; ses bras immenses s'ouvrent pour étreindre ; dans les paumes de ses mains les fentes des clous ressemblent à des braises vermeilles. Le ciel opaque se convertit en un toit de rayons et, sans qu'on voie d'encensoirs, l'air est plein d'encens. Les portes éternelles de la Maison sont ouvertes, toutes grandes ; avec le son d'un orgue qui gronde leurs gonds ont tourné. La Vierge immaculée entonne le verset du Cantique des cantiques : *Dilectus meus mihi et ego illi...* Et les cinq Elues, en extase, à la suite des Saints et des Saintes, pénètrent dans la salle profonde du festin.

Les autres, hors d'haleine, ayant enfin trouvé de quoi ranimer leur lampe, bondissent pour ne pas arriver trop tard. Or, avant qu'elles atteignent le parvis, tous et toutes sont entrés ; on n'attendait plus personne ; quelqu'un a fermé la porte.

Un cri affreux s'arrête au fond de leur gorge, leurs genoux s'entre-choquent : Il est là, celui qu'elles se consumaient à désirer, et elles ne Le verront pas ! Elles n'osent heurter de leurs poings ni gratter de leurs ongles l'huis redoutable. Seulement, par deux fois, elles implorent : « Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous ! » O détresse de cette supplication ! Se peut-il qu'elles ne soient pas entendues ? Mais, de l'intérieur, après un silence, une voix lente et grave leur répond : « Je ne vous connais point. » Et, foudroyées d'horreur, sans un

mot, elles glissent dans le puits noir où la **Lumière** ne se souviendra plus d'elles.

Cette forte parabole développe en même temps le mystère de notre prédestination à chacun et l'annonce de l'universel Jugement. Il est difficile, quand on la relit, d'éluder une angoisse : quel homme est sûr, jusqu'à son dernier souffle, qu'elle ne sera jamais proférée pour lui, la réponse : Je ne vous connais point? Mais le drame des dix vierges nous propose aussi un linéament prophétique de l'apparition du Juge, et il en ressort que l'attente de sa Venue est l'huile dont toutes les âmes doivent nourrir jalousement leur lampe. Au sens littéral, la parabole vise surtout la consommation des siècles : « Alors, commence-t-elle, le royaume des cieux *ressemblera...* » Et elle se conclut sur : « Veillez... », c'est-à-dire espérez et pressez par vos œuvres mon retour promis. Car, si vous dormiez, si vous cessiez de m'attendre, à ce moment, je vous surprendrais.

Puisque le fait capital de la parabole doit s'accomplir « alors », dans un futur inviolé, elle ne s'applique pas simplement à chacune de nos âmes et à l'issue douteuse de leur voyage terrestre. Elle avertit la somme des humains qui seront cités aux Assises libératrices, quand le nombre des élus aura sa plénitude. Rien n'empêche, par surcroît, d'admettre qu'elle enclôt certaines allusions, confuses pour notre ignorance, au temps de la grande épreuve : les vierges sages peuvent être les derniers chrétiens que l'Antéchrist n'arrivera pas à séduire, et les folles, les apostats.

Cet espoir de la Parousie, le Christ lui-même, avant le Credo du Symbole, l'a donc promulgué en précepte (2), et Pierre ne fit que transcrire l'Apocalypse de son Maître, lorsqu'il enseigne dans sa seconde Épître :

« Le jour du Seigneur adviendra comme un larron... La terre et toutes les œuvres des hommes qui sont sur elle seront consumées. Puisque tout cela doit être dissous, quelle vie doit être la vôtre, dans de saintes conversations et des actes pieux, en attendant et en hâtant le jour du Seigneur, par lequel les cieux ardents seront fondus !... Mais nous attendons selon ses promesses de nouveaux cieux et une nouvelle terre où habitera la Justice. C'est pourquoi, mes très chers, travaillez à vivre immaculés pour être trouvés en paix. » (III, 10-13.)

L'impatience de voir ce Jour admirable procède d'un appétit de « justice » que l'ordre actuel des choses satisfait très pauvrement. Je sais bien qu'il ne faut pas se buter aux défaites apparentes du Rédempteur. La balance nous manque pour estimer la proportion du bien et du mal dans l'univers. Nulle créature n'a le droit de questionner Dieu : « Pourquoi fais-tu ainsi, et non autrement ? » L'argile est mal venue à juger le potier. Même si nous végétions sous une loi de misère irrémissible, Il mériterait nos louanges sans fin ; tant le don de vivre et d'avoir une âme est prodigieux ! La terre semble par moments abandonnée aux iniques. Mais leurs triomphes sont illusoires, et seuls, les Saints, atteignent, dès ici-bas, le Paradis. Sainte Claire incitée par les démons au désespoir les renvoyait

avec cette réplique : « Celui qui sert Dieu ne connaît aucune souffrance. » Si le terme des siècles tarde à se manifester, c'est que les expiations doivent mûrir comme des fruits. Il nous convient de défaire en silence « le nœud de nos péchés », jusqu'à ce que nous bénissions notre sœur, la Mort, de venir couronner notre abaissement. Le squelette de Ligier Richier, qui tend son cœur au Très-Haut comme en l'adjurant de l'ôter à la pourriture, fait un geste d'inutile rébellion. Près de mourir, je crois que je dirais plutôt à mon cœur : « Cœur fragile, cœur voluptueux, cœur amer, combien de fois as-tu palpité pour ton Dieu? Et combien de battements donnas-tu à de sots désirs, à des violences d'orgueil? En vieillissant, tu oublies ces pulsations misérables. Mais elles sont inscrites quelque part, et on te les redemandera. Donc humilie-toi, consens à ne plus battre, à te geler comme un caillou; puis cède aux vers ce qu'ils voudront manger de toi; qu'il ne reste enfin de ta substance pas même une pincée de cendre, que personne ne sache à qui tu étais ».

Malgré tout, quand on cesse d'envisager les hommes isolément, et que l'idée du genre humain se totalise devant l'esprit, un fait douloureux nous opprime : Jésus est mort afin que nous soyons *tous* rachetés et que les fruits du rachat nous rendent *tous* les privilèges dont notre nature fut ornée avant la chute. Rien ne l'y contraignait; mais sa promesse est acquise, nous la tenons comme un pacte imprescriptible. Or, si une partie des âmes a retrouvé l'Eden et le ciel, l'espèce adamique,

dans son ensemble, traîne les mêmes plaies qu'auparavant. Entre l'efficacité concevable de la Rédemption et celle qui se laisse percevoir, nous sentons une distance propre à consterner les faibles. L'Église, en dix-neuf cents ans, n'a pu imposer à la terre le règne de la charité. Chaque homme, tant qu'il respire, est un damné possible. Des deux milliards de vivants que porte la planète, trois cents millions, guère plus, sont baptisés sur des fonts catholiques. Et de ce nombre s'élimine elle-même la cohue des indifférents avec les hostiles. Réduite à ses membres agissants, la chrétienté orthodoxe ne serait pas loin de tenir dans les catacombes des origines.

Assurément, l'âme de l'Église déborde l'étendue palpable de son corps. Mais, pour vivre selon cette âme, il faut au moins la grâce qui sanctifie, le désir implicite du Dieu un, de la foi une (3). Et, parmi l'infinité des hérétiques, des schismatiques, des idolâtres, peu, semble-t-il, se posent la question : « Sommes-nous dans le vrai ? » D'ailleurs, à trop élargir la zone rayonnante où il suffirait d'être immergé, on amoindrit la nécessaire existence du corps même.

Il serait monstrueux d'en conclure que le Rédempteur a manqué son œuvre. Celle qui a dit de son être, non simplement : Je suis l'Immaculée conçue, mais : Je suis l'Immaculée Conception, c'est-à-dire la merveille permanente de la Faute abolie, l'archétype d'une humanité sans souillure, à elle seule justifie les promesses faites au vieil Adam. Et, comme l'énonce la liturgie de son office

(II[e] Noct., lec. VI) « elle offre au Dieu qu'elle engendra le genre humain ». Par quelles voies la Toute-Puissance, qui veut d'un vouloir infaillible et constant le salut de tous (vult *omnes* salvos fieri), l'obtient-elle dans les limites où notre libre arbitre y coopère? Comment la Justice et la Miséricorde savent-elles s'entre-baiser? Les Élus comprendront ce prodigieux arcane.

Pour nous, en attendant, nous voyons les générations se pousser dans un « cloaque » de sottise, d'impénitence, d'inhumanité. Les vaillants et les prédestinés s'en évadent; ils s'assurent péniblement la ferme route des trois Vertus. La multitude s'enfonce d'un air satisfait au creux du bourbier; elle s'y installe comme si ce devait être son habitacle éternel. Le Prince de ce monde a perdu, depuis l'Ave de l'Ange à Marie, une quantité précieuse de ses sujets; le gros lui demeure, jusqu'à ce qu'il soit pour jamais chassé.

C'est l'instant qu'ont espéré, vingt siècles déjà, les chrétiens. Voilà pourquoi le Jugement universel est le terme de notre attente. Le reste des choses importerait peu, s'il ne menait à cette issue. Là, toutes les créatures seront mises à leur place : ce qui est en haut *sera vu* en haut, et, en bas, ce qui est en bas. « Tout ce qui se cache apparaîtra. » Toutes les turpitudes se confesseront à haute voix. Là, les blasphèmes se tairont et ceux qui hochaient la tête en nommant Dieu crieront : Oui, Seigneur, vous êtes. Les oppresseurs des peuples seront confrontés avec toutes leurs victimes. Là, le mauvais riche hurlera sa misère, et Lazare le Mendiant

resplendira comme un soleil. L'aiguillon de la mort sera rompu; du puits scellé de l'abîme plus une fumée ne montera; et Jésus-Christ deviendra l'évidence adorée sans terme.

Il était, il est toujours le lépreux dont les plaies font horreur, le condamné à mort que la foule hue et piétine, ou le vieux petit pauvre au coin du porche que les passants, trop habitués, ne remarquent plus. Et soudain il se lèvera comme un géant. Dans le fleuve de feu qui sortira de sa face nous nous glorifierons en tremblant; et sa voix tonnera le Te Deum de la victoire indéfectible.

Quand viendra-t-il? Au moment où l'univers pensera le moins à Lui, lorsque les vierges prudentes elles-mêmes dormiront. Présumer la date est une stérile curiosité. Plus d'une fois on s'est cru à la veille de la Parousie. Les disciples des Apôtres l'attendaient avec allégresse ; au moyen âge le commun des fidèles la redouta plus qu'il ne la désirait. La persuasion d'en être peu loin n'était pas une totale erreur : depuis la Rédemption les derniers temps sont commencés; entre l'an mille et l'ère où nous arrivons l'intervalle est minime. Quand saint Vincent Ferrier, au xv^e^ siècle, annonçait comme imminente la consommation des jours et certifiait par des miracles le sérieux de ses prophéties, peut-on dire qu'un prestige l'abusait? Du moyen âge finissant à l'heure inconnue, le voyant, ravi hors des minutes instables, pressentait une distance moindre qu'il n'y en a pour nous de l'Angelus du soir au premier coup de minuit. Sainte Thérèse conseillait à ses filles : « Ne bâtissons pas

trop haut nos monastères; ils feront moins de bruit en s'écroulant à la fin du monde. » Et les pierres des couvents qu'elle édifia porteront peut-être les assises de leurs murailles jusqu'à ce que l'épée de l'Archange disloque le sol des fondations.

La parole qu'entendit saint Jean : « Je viendrai vite » (Apocal., III, 11, XXII, 7), ne pouvait pas être une simple formule. Dans quelle mesure ce langage d'éternité s'adaptait à des oreilles périssables, si nous le savions, le mystère s'allégerait. Le mystère doit subsister autant que notre patience. Nul ne dérangera le secret des temps. Néanmoins, la Compassion divine nous a laissé quelques signes, le rudiment des faits précurseurs qui révèleront l'approche du Juge. A nous, plus qu'aux hommes de l'an mille, plus qu'aux auditeurs de saint Vincent Ferrier il est licite d'admettre que la concordance de ces indices ne tardera guère à être manifeste. Elle émerge par degrés comme les branches d'un arbre se dégagent d'un brouillard d'hiver, au soleil couchant. Les siècles révolus ont diminué, dans notre espoir, les causes d'illusion ; et les événements développent autour de nos conjectures des probabilités plus nettes.

Elle semble assez rude à soutenir, l'idée d'un cataclysme où, de la terre que nous possédons, avec les travaux des hommes, les formes acquises de l'art, les livres, les archives des races, tout sera consumé. Mais l'humanité s'attend, au fond, à ce désastre, comme chacun de nous sait qu'il faudra mourir; et si l'on discernait, par delà les ruines

calcinées du monde, la régénération de la vie au sein d'une gloire inamissible, on saluerait d'un Magnificat la proximité de l'effrayant passage qui décidera l'ère de la Paix.

II

LES DEUX PREMIERS SIGNES

Saint Paul, en sa deuxième épître aux Thessaloniciens, a précisé l'un des premiers signes de la fin : l'apostasie des nations (4).

Or, avant l'apostasie, il était nécessaire que le Verbe les eût toutes visitées. Les contemporains de saint Paul, après les courses des Apôtres jusqu'aux limites de l'Empire romain, crurent l'Evangile prêché partout. Au xv^e^ et au xvi^e^ siècles, une fois l'Asie explorée et l'Amérique entrevue, la même conviction se propagea. Aujourd'hui elle nous est permise, parce que nous tenons la mesure exacte du globe. Bientôt, il n'y aura plus un seul coin des forêts équatoriales ni des vallées du Thibet que des missionnaires n'aient traversé, le crucifix en main. Lorsqu'au front des nuées la croix étincellera, tous les hommes comprendront ce qu'elle veut dire.

On pourrait m'opposer qu'en France même, présentement, des milliers de paysans et de prolétaires sont nourris hors du christianisme au point de ne pas connaître le sens d'un signe de croix. C'est vrai en l'an 1916 ; d'ici un quart de siècle, il est

presque certain que la France et des pays sans nombre auront été bouleversés par un déchaînement d'apostolat irrésistible. Des Saints referont parmi nous les prodiges qu'obtint dans les Indes un François-Xavier. La force persuasive des chrétiens s'exaltera en proportion des haines et des adversités qu'ils auront subies. L'Église, au sortir des catastrophes, ralliera les âmes, comme étant l'unique refuge inébranlé. Dans la merveilleuse apparition de Pontmain, les quatre flambeaux qui brûlaient autour de la Vierge souriante représentaient apparemment les quatre aires de l'étendue terrestre illuminées par la foi.

La vélocité magique des voyages, quand les routes aériennes seront usuelles, prêtera aux apôtres ses ailes de feu pour multiplier la présence du Christ au cœur des continents et des îles les plus idolâtres.

Néanmoins, cette période triomphante aura peine à se prolonger. La civilisation moderne est un trop parfait engin dressé contre le surnaturel. L'orgueil de la science, les convoitises sans limites serviront l'Esprit d'athéisme dont l'œuvre ira s'exaspérant. La chrétienté se verra surtout minée par des Sémites irréconciliables, voués à préparer la venue de l'Antéchrist.

Sans anticiper sur cette époque d'abomination, il est facile de concevoir ce que peut être l'apostasie d'un peuple. Dès maintenant, sauf l'Autriche et l'Espagne, aucun Etat ne se reconnaît plus catholique. Et encore, si le vieil empereur d'Autriche suit à pied, tête nue, le Saint-Sacrement, en dé-

duirons-nous que sa vie privée ou sa politique obéissent à des principes chrétiens ? Les catholiques espagnols admirent l'Allemagne luthérienne et font des neuvaines pour sa victoire ; et beaucoup semblent moins catholiques qu'espagnols (5).

Ailleurs, lorsque des gouvernements hérétiques ou schismatiques font à Dieu l'aumône d'une mention officielle, ce n'est qu'une attitude, une manière d'annexer à leur empire le vieux prestige du Roi des rois. Pris en masse, les peuples n'ont plus qu'une religion, celle de l'intérêt. La conduite des neutres, durant la guerre, en répète chaque jour l'écœurant témoignage. Les Allemands, après d'autres, ont hâté la perversion de l'Europe ; et l'on ne songe, pour les vaincre, qu'à les imiter. La formule, « développement économique », couvre de son pavillon les égoïsmes déifiés.

Quant à la France, nul n'ignore que la neutralité « aconfessionnelle » reste le seul dogme « intangible » de ses maîtres. Ils ont mis chez nous le Christ dans l'in-pace du silence ; et ils se figurent que c'est définitif, que jamais plus Il n'en sortira.

L'apostasie des peuples, en tant que peuples, est donc virtuellement consommée. Les citoyens conservent le droit relatif de croire ou de ne pas croire ; et il existe encore des Etats où ceux qui croient — du moins par tradition — possèdent l'avantage du nombre. Lors du dernier recensement de l'Italie, en 1911, trente-trois millions de ses habitants se sont déclarés catholiques. Aussi le socialisme international rêve-t-il d'exterminer jus-

qu'au fond des caractères et des mœurs les derniers vestiges d'indépendance. Quand les masses seront tout à fait *bouclées* dans les mailles d'institutions oppressives, un seul mot d'ordre impie pourra courber des millions d'hommes, et les chrétiens irréductibles n'auront à choisir qu'entre deux perspectives : renier leur baptême ou mourir de faim.

III

LE SIONISME ET LA FIN DES TEMPS

Le spectacle de leur agonie sera pour l'Antéchrist et ses exécuteurs. Mais voici un autre signe dont l'imminence n'est plus niable : les Juifs, réintégrés en Palestine, y veulent refaire une Judée qui soit à eux ; là, dans un avenir certain, leurs tribus confesseront le Messie qu'ils ont crucifié. Ezéchiel (ch. XXXVII), dans sa vision des os arides, discerne les deux phases de ce miracle :

D'abord, sur la plaine chargée d'ossements, « un bruit se fait, une commotion... Les os s'approchent des os, et chacun, près de sa jointure. Des nerfs et des chairs montent sur eux, de la peau s'étend par-dessus ».

Cette résurrection des membres qui « n'ont pas encore en eux l'Esprit » serait inintelligible si elle ne prophétisait le mouvement de la race juive vers l'unité tout extérieure et matérielle.

Ensuite, le prophète dit à l'Esprit : « Des quatre vents, viens, Esprit, souffle sur ces morts, et qu'ils revivent. » Alors, l'Esprit entra en eux, et ils vécurent, et ils se tinrent sur leurs pieds, faisant une très grande armée.

« Et le Seigneur me dit : Fils de l'homme, tous ces os, c'est la maison d'Israël. Eux-mêmes disent : Nous sommes des os desséchés, et notre espoir a péri, et nous sommes retranchés.

« C'est pourquoi prophétise et tu leur diras : Le Seigneur Dieu vous dit : Voici que j'ouvrirai vos tombeaux, et je vous mènerai hors de vos sépultures, vous qui êtes mon peuple ; *et je vous conduirai dans la terre d'Israël...*

« Et je donnerai en vous mon Esprit, et vous vivrez, *et je vous ferai reposer sur votre terre ;* et vous saurez que moi, le Seigneur, j'ai parlé et fait ces choses. »

A chaque feuillet qu'on tourne dans l'Ancien Testament, la dispersion et le retour des Juifs sont prédits sans lassitude, comme s'il n'y avait pas d'autres faits notables dans l'avenir humain ; et bien des textes n'acquièrent un sens total qu'appliqués à la condition présente ou prochaine de la race juive :

« *Si tu es dissipée aux quatre coins du ciel,* est-il écrit au chapitre xxx du Deutéronome, le Seigneur ton Dieu t'en retirera. Et il te prendra, et il t'introduira dans la terre que tes pères ont possédée. »

Jérémie, après avoir annoncé (ch. xxxi) la gloire de Jérusalem reconstruite et son triomphe sur les impies, termine cette prophétie par une réticence dont l'étrangeté, pour nous, commence à s'éclaircir :

« Au dernier des jours vous comprendrez ces choses. »

Et il serait difficile de mieux certifier la conversion future des Pharisiens que Zacharie (ch. XII), en ce verset rayonnant :

« Ils regarderont vers moi qu'ils ont transpercé ; et ils mèneront un deuil comme sur un fils unique. »

Personne ne peut préciser quand s'ouvriront les yeux de ce peuple à la tête dure. Mais déjà il revient « dans la terre que ses pères ont possédée », et cette phase initiale de l'événement suffirait comme signe de la fin ; car Jésus lui-même (Luc, XXI) a dit que la délivrance de Jérusalem coïnciderait avec la consommation des âges :

« Jérusalem sera piétinée, jusqu'à ce que soient remplis les temps des nations. »

Or, voici qu'avant un siècle ou beaucoup plus tôt peut-être Jérusalem cessera d'être « piétinée ». Les « captifs de l'espérance » ont déjà reconquis aux trois quarts leur ville indestructible. Lorsque, vers 1160, le juif espagnol Benjamin de Tudela fit un pèlerinage en Palestine, il n'y trouva guère plus de deux cents Hébreux. En 1913, sur les cent mille habitants de Jérusalem, soixante-dix mille étaient juifs. Depuis quelques années, une hâte mystérieuse embarque pour la Judée, la Syrie, la Mésopotamie, des caravanes de plus en plus denses de Juifs russes, polonais, galiciens, roumains ; une fois que leurs colonies détiendront et feront valoir le meilleur de ce vieux sol, la réfection d'un état juif autonome ne sera plus une chimère lointaine. Les espoirs du sionisme (6) correspondent aux volontés originelles de la race et,

plus encore, à une impulsion divine. Sur la médaille de Vespasien, frappée après la ruine de Jérusalem, on voyait assise auprès d'un palmier une femme qui sanglotait. Au travers des exils et des opprobres, l'âme des générations juives ressembla toujours à cette femme pleurante et veuve se lamentant sous l'arbre de son désert. Elle se console, même aujourd'hui, dans cette oraison prophétique, contemporaine peut-être d'Esdras et du retour de Babylone :

« Seigneur, rebâtis Jérusalem pour l'éternité. Élève au milieu d'elle le trône de David. Fais germer bientôt le rejeton de David, et que sa corne s'élève parmi les nations pour les racheter. Sois loué, ô Éternel, qui fais germer la corne du salut. »

Les synagogues n'ont pas en vain, dix-huit cents ans, entendu nasiller la formule biffée, à cette heure, des liturgies par des rabbins sceptiques :

« L'an prochain, à Jérusalem ! »

La convoitise du pays natal et l'attente d'un Messie dominateur qui mettrait au doigt d'Israël, comme un anneau, l'univers soumis, n'ont jamais été dissociées dans la foi des masses israélites. Cependant, leurs princes occultes et les rabbins talmudistes jugèrent que le Rédempteur escompté se faisait trop attendre ; pourquoi Israël ne serait-il pas à lui-même son Messie et sa rédemption ? Là où des chaînes barraient la ruelle du ghetto, si on ne pouvait encore les rompre, il était plus simple de se glisser par-dessous. Les chrétiens ne demandent qu'à se laisser duper : en s'insinuant

parmi eux, les fils d'Abraham leur prendraient par degrés toute leur puissance et, selon la promesse, *mangeraient* à leur tour les biens des nations. Authentique ou non, la réponse fameuse des Juifs de Constantinople aux Juifs d'Arles (7), que Charles VIII sommait de se faire baptiser ou de quitter le royaume, abrège excellemment cette méthode d'invasion sournoise :

« A ce que vous dites que le roi de France vous oblige à vous faire chrétiens : faites-le, puisque vous ne pouvez faire autrement ; mais que la loi de Moïse se conserve en votre cœur.

« A ce que vous dites qu'on commande de vous dépouiller de vos biens : faites vos enfants marchands, afin que, peu à peu, ils dépouillent les chrétiens des leurs.

« A ce que vous dites qu'on attente à vos vies : faites vos enfants médecins et apothicaires, afin qu'ils ôtent aux chrétiens leurs vies.

« A ce que vous dites qu'ils détruisent vos synagogues : faites vos enfants chanoines et clercs, afin qu'ils détruisent leurs églises.

« A ce que vous dites qu'on vous fait bien d'autres vexations : faites en sorte que vos enfants soient avocats et notaires, et que toujours ils se mêlent des affaires des Etats, afin que, mettant les chrétiens sous votre joug, vous dominiez le monde, et vous puissiez vous venger d'eux. »

Israël a donc pris sa revanche, sans discerner qu'elle prolongeait sur lui l'anathème dû à son crime. Il continuait, par l'effroyable damnation de cette vindicte séculaire, à *payer* le supplice d'un Dieu.

Les Israélites, tout en demeurant, malgré eux, « les fils de la promesse », n'ont régné qu'au prix d'une déchéance. Quelle que soit la longévité surnaturelle de leurs énergies et de leurs vices, à force de les contraindre en des voies obliques, ils les ont abâtardis. Trop longtemps courbée, leur échine ne se redresse jamais tout entière. Tandis que ces rongeurs grignotaient les assises de la société chrétienne, ils ont usé leurs dents. La plupart des Juifs que j'ai croisés dans la vie étaient des dilettantes sceptiques, dissimulant leur judaïsme et cherchant presque à l'oublier, ou de piètres jouisseurs, des cabotins retors, des anticléricaux malingres, ou des pédagogues laborieux, mais serviles, obligeants courtiers de la culture allemande, rarement des hommes d'une belle énergie, d'un grand caractère. La laideur hyperbolique commune à beaucoup d'entre eux accuse un sang fatigué, des symptômes de décrépitude. Les tares qu'ils propagent parmi les chrétiens, ils en pâtissent : Malthus a fait école chez les héritiers des patriarches ; sauf les pauvres, leurs ménages, pour l'ordinaire, ne s'imposent qu'un ou deux enfants. Et les plus affinés sont en proie à la mélancolie des races trop vieilles : ils agissent encore, ils spéculent, ils dominent, parce que la main des aïeux les pousse obscurément ; mais ils se méfient d'eux-mêmes, ils doutent, ils ne croient plus à la puissance dont ils se voient comblés (8).

En visitant Ferrières, j'ai pénétré dans le cabinet du baron Alphonse de Rotschild : cette pièce exiguë, d'une pauvreté volontaire, où le maître se

délassait de lui-même, offrait comme seul ornement une fresque peinte sur le mur du fond et figurant un carnaval; au-dessous des pierrots qui s'agitaient, brillait une devise en italien dont les mots signifiaient : *Tout est comédie*.

Certains Juifs, restés vigoureux, ont senti que cette juiverie cosmopolite et blasée mettait Israël en péril de mort. Des repus n'enseignent à la longue qu'inertie, dissolution et décadence. La bourgeoisie sémite ressemble aux sépulcres pharisaïques, crépis à neuf, pavés d'argent, dans lesquels on ne palpe que des membres décomposés, des os arides et épars. Sans comprendre qu'à cet ossuaire le souffle vital ne sera pas rendu, tant qu'eux-mêmes résisteront à l'Esprit, les sionistes ont tenté de refaire au judaïsme des muscles; et ils préparent à leur insu la première période de la vision d'Ézéchiel, repoussant de toutes leurs forces la seconde, celle où ils connaîtront la vie.

Le désir de Jérusalem, l'espoir de rebâtir le temple, image de l'unité, avaient, des siècles, nourri mystiquement la plèbe israélite. Vers 1750, Moïse Mendelssohn osa déclarer dans ses livres qu'il était temps de convertir cette attente fictive en une réclamation temporelle : puisque, sur le sol de l'Europe, les Juifs ne pouvaient s'agglomérer librement, la justice des États leur devait, dans leur patrie authentique, un territoire dont la propriété serait établie par un pacte international.

Mais, la Révolution étant survenue, les hébreux se taillèrent dans l'avoir des goïm un plus opulent domaine que tout le patrimoine de Salomon, et ils

songèrent moins à revendiquer le désert de Juda. Pour la reprise de cette affaire, il fallut que des philosophes, émergés de la race, eussent considéré les fruits du triomphe apparent d'Israël, il fallut davantage encore l'antisémitisme, dans les pays surtout où quelque chose du ghetto subsistait.

L'exode des colonies juives vers la Palestine ne date que d'une trentaine d'années (1882). Le plus significatif de ses promoteurs paraît avoir été Herzl, né en Autriche, mais qui offrait, au dire de Zangwill, « le type très pur des Juifs d'Orient. Il avait une barbe noire, des yeux étincelants, la figure qu'on voit aux rois d'Assyrie sur les anciens bas-reliefs ». Il possédait un singulier pouvoir de fascination et se crut assez fort pour convaincre le Sultan que la Palestine devait redevenir autonome, c'est-à-dire aux Juifs. Libre-penseur, il envisageait seulement dans cette reconquête l'avenir « national » d'Israël. Son discours au deuxième congrès sioniste de Bâle, en 1899 (9), sans rien instituer de précis, posa d'une façon franche les raisons d'être et les visées du sionisme.

Le peuple juif existe, argumentait Herzl; car il peut dire : « Je souffre, donc je suis. » Mais l'erreur de ses chefs est de l'induire, aujourd'hui encore, à cacher ce qu'il est, à prétendre « s'assimiler » aux autres peuples. Or, que nous a valu cette abdication? « Au cours de nos longues misères, nous avons désappris à vouloir, et dès que nous *fîmes mine* de nous mélanger aux autres, on nous repoussa. »

Herzl rendait nettement responsable de l'antisé-

mitisme la juiverie elle-même, et, pour trancher la question juive, il n'admettait qu'une politique : refaire en nation la race dispersée, « construire le judaïsme ». Une seule chose manquait, « le terrain à bâtir ». Où le prendre sinon en cette Palestine qui a produit « assez d'idées pour toute l'humanité » ? Nul peuple croyant aux Écritures « ne peut se soustraire à la reconnaissance du droit des Juifs ». Le pays, au reste, attend ses légitimes et antiques possesseurs. « Jamais il ne tombera entre les mains d'aucune grande puissance ; car il est le mieux gardé. Il l'est non seulement par son propriétaire actuel, mais par tous ceux qui le voudraient devenir. » Doit-il donc demeurer jusqu'à la fin des siècles une terre que tous convoitent, sans qu'elle soit vraiment à personne ? Les Turcs n'ont jamais su la mettre en valeur ; ses maîtres reviennent au juste moment, dans les guérets défrichés par des mercenaires, pour semer et faire la moisson. L'air natal détient leur force et leurs vertus d'autrefois ; la conscience d'être un peuple libre achèvera de les y révigorer.

Herzl concluait sur une antienne, trop juive, où il magnifiait le progrès, la civilisation, la solidarité. Un point plus réaliste de son discours, bien qu'il l'effleure à peine, est une allusion aux ressources futures de la Palestine, croisée de routes, caravansérail entre l'Occident et la luxuriante Asie. Il est peu difficile d'apercevoir que l'Asie, en des temps proches, sera de plus en plus le centre énorme de l'effervescence humaine. L'activité des Aryens comme des Sémites retournera finir vers

les mêmes plateaux d'où elle est descendue. Rois de la Judée, les Juifs seraient bientôt les péagers du monde oriental. Ils ne verraient pas simplement, sur leurs marchés, ainsi que l'annonçait le prophète, « une inondation de chameaux,... l'or et l'encens de Saba ». Ils ouvriraient ou fermeraient à leur gré les écluses de l'universel trafic, retenant derrière leurs vannes les plus belles parts.

Le sionisme, malgré ces perspectives, n'a gagné d'abord qu'une minime fraction d'Israël, quatre-vingt mille adeptes (en 1909). Nos Juifs, confortablement assis sur le bât que supportent les bons troupeaux chrétiens, ont regardé d'un œil maussade des trouble-fête qui prônent l'émigration, le retour à la vigne et au figuier des ancêtres, le chant de l'Atikwah. Les rabbins, dans les synagogues, tout en priant pour Sion, excommunient le sionisme. Il a contre lui le « judaïsme officiel », autrement dit la finance, et pour lui, outre quelques songeurs excentriques, ce qu'Herzl appelait « les couches profondes », les Juifs pauvres de la Bohême, de la Galicie, de la Pologne, les gueux à caftans, las du taudis, sinon de la crasse héréditaire, qui s'enragent d'être socialement parqués hors du commun, sous la loi d'étrangers qu'ils méprisent et abominent. Lorsqu'ils s'embarquent pour Jaffa, pensent-ils au mirage millénariste du Messie empereur de Jérusalem et justicier des nations? Tout au moins, ils se disent : Là-bas, nous serons chez nous, près de la ville où nos pères ont prié, où ils étaient glorieux et riches. Ce sera la

fin des opprobres, et, plus tard, le soulas attendu depuis la dispersion.

Et cet Orient flambe devant eux comme un chandelier aux branches d'or. Ils ne savent pas qu'un archange les achemine vers une autre cité de Dieu, plus splendide que la Jérusalem, entrevue par Tobie, avec ses portes de saphir et ses murs de jaspe.

Mais vouloir la Palestine ne suffit pas; le problème est de la reprendre morceaux par morceaux. La Turquie se laissera-t-elle dépouiller ? Comment éliminer six cent mille Arabes, occupants des régions fertiles ? Qui mettra des capitaux dans l'entreprise? De plus, le juif, ayant trop longtemps cessé d'avoir des terres à lui, ne sait plus, n'aime plus les travailler; il est un colon médiocre.

Contre ces objections quelques-uns des sionistes se butèrent, ceux qu'on dénomme les « pratiques », entre autres l'inconséquent Zangwill ; et ils décidèrent que, si l'État juif était impossible en Palestine, mieux valait se rabattre sur le Texas ou l'Est africain.

La majorité, ceux qui gardent la foi, s'entêta au but primordial. Des capitaux, ils en groupèrent, moins pourtant qu'ils ne l'espéraient. Ils fondèrent, à Jaffa, pour diriger la colonisation, une école d'ingénieurs et d'agronomes. La Mésopotamie, l'immémoriale Chaldée, une fois arrosée par des canaux, formerait une province plantureuse, d'un beau rapport. Les colonies rurales des Juifs et leurs centres urbains, peu à peu noués les uns aux autres, tendraient sur le terroir national le filet d'une domination infrangible.

Une seule puissance chrétienne — chrétienne de nom — l'Allemagne, vint en aide aux sionistes. Le patois que parlent ceux de Pologne et de Russie, le yidisch, est un barbare amalgame d'hébreu et d'allemand. En haine des Polonais, ils s'appuyèrent sur les Tudesques. L'Allemagne, de son côté, voulait, à son profit, saisir les rênes de ce mouvement. Elle gênait du même coup la France, le sionisme étant l'ennemi de l'Alliance israélite, qui, par ses écoles, propage le français.

Mais les Juifs sont trop avisés pour laisser l'Allemagne confisquer le sionisme et n'en faire qu'un des mille engins de son expansion. Aux premières pages de ce livre, je prévoyais, d'après les prophéties, un État juif autonome. Or, il est maintenant presque institué. Le Bulletin des écoles d'Orient (juillet-octobre 1916) annonce qu'un juif américain, Morgenthau, vient de négocier avec les Jeunes-Turcs l'achat de la Palestine ; et les Ottomans, inspirés par l'Allemagne, approuvent la cession. Elle a toutes chances d'aboutir, même si les Germains, vaincus, ne peuvent imposer leurs volontés*.

* *J'écrivais ces considérations en octobre 1916. Depuis lors, les sionistes se sont tournés plus nettement vers les Alliés, et leur cause a fait un pas décisif. Le* Popolo d'Italia, *du 4 septembre 1917, enregistre cette nouvelle : « Aujourd'hui se réunit à Washington l'assemblée plénière des Israélites du monde entier. C'est la première fois, depuis 1847 ans, que les délégués de 13 millions d'Israélites épars dans le monde se réunissent ; l'assemblée nommera un comité qui devra représenter le peuple au Congrès des nations. Au Congrès de la fédération sioniste tenu à Londres le 20 mai, le Dr Weizmann, qui présidait, s'est déclaré officiellement autorisé à faire connaître que le gouvernement anglais est prêt à appuyer*

La Palestine, en effet, s'offrira devant les appétits des États, telle que s'exposaient, sur la table du temple, les pains de proposition sanctifiés pour le Seigneur. Il est peu vraisemblable qu'un d'eux se l'adjuge ou que les autres le lui octroient. On fera de Jérusalem une ville internationale. Selon les plus grandes probabilités, les Russes exerceront alors dans le Levant une prépondérance croissante. Ce sera leur politique nécessaire d'attirer la Palestine sous leur protectorat. Mais la Russie a de sérieux comptes à liquider avec Israël. Elle ne sortira point, les mains nettes, de la guerre où nous l'avons suivie sans avoir signé et contresigné plus d'une promesse aux dirigeants juifs, roumains et polonais, et ceux-ci, fidèles au principe : donnant donnant, peuvent très bien exiger pour leurs frères de Sion une charte d'indépendance.

Ainsi passera dans les faits la prédiction divine : Jérusalem cessera d'être « piétinée ». Lorsque Jésus a dit cette parole, il songeait, peut-on le croire, non seulement aux rues de la ville, mais à son tombeau. Le Saint-Sépulcre, après treize siècles d'une captivité ignominieuse, va se voir enfin

les demandes sionistes à la Conférence de la paix. M. Sokolow, de retour d'un voyage à Paris et à Rome, a apporté les assurances formelles des gouvernements français et italien au sujet de leur appui complet en faveur de la cause sioniste. Dans la Conférence des représentants des Etats-Unis et des délégués anglais, présidée par M. Balfour, la question de la Palestine a été résolue dans un sens favorable aux Israélites. Le Pape, à son tour, aurait indiqué que la constitution d'un centre israélite en Terre-Sainte n'est pas incompatible avec la coexistence des Lieux-Saints et de leur culte. »

arraché à l'Islam. Mais, libérés des Turcs, les Lieux-Saints devront être abrités par des garanties contre les furieuses compétitions des chrétiens et contre les Juifs eux-mêmes.

Car le Juif qui se replante en Palestine y tourne au fanatisme sauvage (10) ; son attachement à ses rites et à ses traditions s'y renforce, son orgueil et ses vindictes y prennent une dureté plus intraitable. Revenu autour du Golgotha, ce peuple enfonce plus que jamais les clous dans les mains et les talons du Crucifié.

En apparence, le sionisme recule vers l'impossible la conversion collective des Israélites.

Elle se fera pourtant, aussi bien que le retour s'accomplit, et par des voies prodigieuses, lorsqu'Élie le prophète viendra et « restituera tout ». (Marc, IX, 11.) Ce changement inouï, même si nul indice n'en laissait tressaillir l'espoir, resterait une des choses dont on ne peut douter. Après tous les prophètes et avant les Pères unanimes, saint Paul s'en porte garant dans le chapitre insigne de l'Épître aux Romains où il interprète comme un mystère de prédilection la déchéance de sa race :

« Une cécité est tombée sur une partie d'Israël jusqu'à ce qu'entre (au sein de l'Eglise) la plénitude des nations.

« Et qu'ainsi tout Israël soit sauvé...

« Car les dons et la vocation de Dieu sont *sans repentir*.

« Car, de même que vous (Romains) vous avez désobéi à Dieu, mais vous avez été pris en pitié grâce à leur désobéissance, de même ils ont désobéi

à cause de la pitié qu'a eue Dieu pour vous, et afin qu'eux-mêmes soient pris en pitié.

« Dieu a tout enclos dans la désobéissance, afin que tout soit sauvé. » (XI, 25-32.)

Les voies inscrutables de la sagesse exigeaient la cruelle cécité des Juifs pour la Passion du Rédempteur, et, par sa mort, le salut des Gentils, mais aussi le salut du peuple choisi avant tous.

Pourquoi ce raidissement des Juifs incrédules, sorte de paralysie spirituelle, a-t-il duré dix-neuf cents ans, et persistera-t-il jusqu'à l'approche du « dernier des jours ? » Il est difficile de le considérer sans stupeur. Les causes historiques sont impuissantes à en rendre raison.

Évidemment, après la ruine de Jérusalem, les vaincus mis en vente comme des chevaux sur les marchés des provinces latines, saturés d'humiliations, dispersés, honnis, se crispèrent autour de leur vieux Décalogue, logeant une volonté de revanche dans les formules rituelles des rabbins, et convaincus que, pour la race, changer de croyance, c'eût été mourir. Puis, lorsque leur carcan d'esclaves se fut desserré, imbus de l'erreur sadducéenne, courbés sur leur négoce, ils tendirent toutes leurs ambitions vers des fins grossièrement terrestres. Ils ne comprirent pas de qui leur venait l'anathème, quel crime ils payaient.

Quand les chrétiens le leur crièrent à la face, ils se bouchèrent les oreilles ; la haine fut leur seule réplique ; et ils vécurent ainsi que des assiégés, parfois même à la façon d'animaux qui ne peuvent s'aventurer hors de leur tanière sans

trembler d'être battus ou voués au massacre. Leur méfiance survécut aux persécutions : lorsque Victor Hugo, en 1843, visita Francfort-sur-le-Mein, une porte de fer barrait toujours aux deux extrémités la rue des Juifs.

Ainsi, les conjonctures ont aggravé leur endurcissement. Les vertus mêmes de la race, la constance dans l'effort, la fidélité aux ancêtres, l'obéissance des fils au père se sont tournées contre leur salut.

Leur immobilité serait, malgré tout, incompréhensible, si l'on n'y démêlait une prédestination. Au cœur des croyants hébreux, du temps où leur foi était vivante, vibrait un feu mystique, le désir de Dieu les consumait. Jamais la douleur pénitente ni la soif du Paradis ne seront articulées par des lèvres ferventes comme elles le furent par Job et David ; et les Bienheureux, sur les prairies du ciel, ne se conçoivent pas chantant des cantiques plus beaux que les Psaumes de triomphe, dans la langue que le Verbe a sanctifiée pour son Église éternellement. L'âme des bons Juifs était un puits de tendresse ; ceux qui écoutèrent et saisirent la parabole de l'enfant prodigue sentaient la toute-puissance divine de la pitié. Par quel mystère les descendants de Joad et du vieillard Siméon ont-ils pu accepter, maintenir une religion sans prêtres consacrés, incohérente dans ses dogmes, confuse dans son exégèse (11) ? Il faut bien que l'Esprit se soit retiré d'eux. Même reconstituée en nation, Israël sera semblable à la femme de Loth figée en statue de sel devant les cendres de Sodome ; il demeurera quelque

chose de miroitant, d'amer, de stérile et de maudit.

Les Juifs, par tradition, s'excluent de toute vie supérieure et sainte. Ce qui est plus terrible, ils retardent l'achèvement des miséricordes (12), ils font durer l'agonie du Christ. Les martyrs et les Saints ont beau multiplier en leur chair les affres qu'il a subies pour elle, ils ne parviennent pas à le détacher de sa Croix. Cet office est réservé aux bourreaux eux-mêmes. Ceux-ci, à leur tour, doivent entrer dans la communion des Élus ; sans eux, elle resterait incomplète : Dieu peut-il abroger la promesse absolue, sans conditions, qu'Abraham L'entendit réitérer cinq fois, la promesse de bénir *en lui* toutes les familles de la terre ?

Tant que les Juifs ne se convertiront point, l'univers avec Jésus expiera. Pendant qu'ils s'obstinent, l'Évangile, porté aux quatre vents de l'espace, atteint peu à peu les coins les plus reculés du Béloutchistan et du Congo. Et l'heure enfin sonnera pour les Hébreux aveugles de lire les prophéties. Ils découvriront en quoi « ils n'avaient pas la science ». Ils sauront déchiffrer l'enseigne écrite par Pilate : REX JUDAEORUM. Ils salueront comme leur roi le Nazaréen couronné d'épines, le fils de la Juive pauvre qui a encore sur Lui leurs coups de verge et leurs crachats. Ils pleureront sa mort, plus que celle d'un premier-né. Ils se prendront en horreur d'avoir été désignés pour l'acte sans nom. Mais, soudain, une joie surnaturelle les redressera, car ils apercevront que d'eux seuls dépend la délivrance. Alors que le reste de la chrétienté s'affaissera vers

la suprême apostasie, le Seigneur les fera surgir « comme son coursier de gloire dans la bataille ».

Si distante que semble cette époque miraculeuse, plusieurs faits la préparent isolément. Au moyen âge et plus tard, quand les Juifs devenaient chrétiens, sauf de légendaires exemples, ils se décidaient par contrainte ou par simulation. Depuis cent ans, au contraire, un certain nombre d'Israélites ont cherché Dieu de tout leur cœur et ils sont venus au baptême comme y vint jadis cet argentier de la reine Candace que l'apôtre Philippe rencontra lisant Isaïe sur la route de Gaza. Rien n'est plus probant que la conversion d'Alphonse Ratisbonne, à Rome, le 29 janvier 1842. Il visitait avec son ami, le baron de Bussière, l'église de Sant-Andrea della Fratte. Bien que son frère l'eût précédé dans la foi catholique, il résistait jusque-là. Son ami lui avait pourtant offert une médaille figurant la Vierge Marie, et Ratisbonne l'avait prise, uniquement pour témoigner qu'elle lui était indifférente. A l'intérieur de l'église, comme il s'était isolé au fond d'une chapelle et la regardait en touriste, M. de Bussière l'y retrouva prosterné contre terre, la face baignée de larmes, bouleversé. Il avait vu, au centre d'une lumière subite, la Vierge bienheureuse, debout sur l'autel et souriante, qui lui faisait signe de se mettre à genoux.

Ce mémorable prodige dépasse l'importance d'une vision privée. Il révèle — et comme c'est bien dans la logique des compassions éternelles! — que la Mère de Jésus ne se lasse point d'intercéder pour ceux qui l'ont transfixée de sept glaives. Elle

se souvient d'avoir prophétisé dans l'ivresse du Magnificat : « Il a recueilli son enfant, Israël ». Et, à son tour, Israël le recueillera. Bethléem sera le dernier abri du Christ souffrant, ainsi qu'Il y eut son premier toit. Ressuscités en un peuple de Saints, les Juifs rendront gloire à leur médiatrice; ils sont à elle par héritage ; et les sionistes n'ont pas, sans des raisons prophétiques, choisi pour leurs couleurs le bleu et le blanc dédiés à Marie.

Théodore et Alphonse Ratisbonne furent tous deux des prêtres admirables ; ils se fixèrent à Jérusalem et fondèrent aux Lieux-Saints l'œuvre, qui subsiste encore, de Notre-Dame de Sion.

L'annuaire de cette congrégation relatait, en décembre 1886, qu'un Juif russe avait entraîné dix mille autres Juifs de Russie à renoncer au Talmud, pour croire en Jésus de Nazareth, seul Messie véridique. Je n'ai pu, à cause de la guerre, m'enquérir quelle suite avait eu ce généreux dessein. Mais, dans cet ordre d'événements, l'attente du fait le présage, le détermine. Or, en 1908, une association de prières pour la conversion des Juifs s'est formée à Paris, et, trois ans après, elle comptait plus de cent mille membres. Le saint Pape Pie X, qui en faisait partie, l'a érigée en une archiconfrérie dont le siège est à Jérusalem, dans la basilique de l'Arc de l'Ecce homo. L'Eglise ne se contente plus de supplier pour les Juifs « perfides », liturgiquement, le Vendredi-Saint ; elle mobilise, afin de les presser, une milice d'oraisons.

Nous tenons donc, en voie d'être des réalités,

quelques-uns des signes précurseurs admis par la tradition depuis les temps apostoliques. Des révélations plus modernes en apportent qui ne sont point négligeables. Il y a, entre beaucoup, la prophétie de saint Malachie avec la concordance de ses devises si étrangement vérifiée pour la série des Papes déjà élus jusqu'à Benoît XV, « religio depopulata », lequel ne doit plus avoir que huit successeurs, avant le temps où « la ville aux sept collines sera détruite et où le Juge terrible jugera son peuple ». Il y a surtout le Message de Notre-Dame de la Salette, inséparable de l'Apparition, elle-même authentiquée par l'Église ; et il confirme que la crise où nous sommes doit précéder d'assez peu la venue de l'Antéchrist, les catastrophes terminales.

Alors, conclurez-vous, c'est pour bientôt que vous prévoyez la fin?

Je n'en ai garde, mon ignorance égale la vôtre. Je fais simplement comme le campagnard dont parle saint Mathieu (xvi, 3), qui se lève à l'aurore, examine le ciel fauve, en feu, les nuées sinistres, et observe : « Il fera mauvais aujourd'hui. » Je lie à une cause un effet, rien de plus. J'assiste au commencement d'une ère de cataclysmes, et, m'appuyant sur dix-neuf siècles de certitudes, je dis à ceux qu'elle épouvante, qui seraient tentés de céder au désespoir ou de blasphémer : « Ayez courage ; le Libérateur se hâte ; la grande paix ne tardera plus longtemps. »

J'aperçois aussi des puissants attablés qui mangent et boivent, se partagent les gains de la

guerre et, selon leurs appétits, refont la carte du monde. Tandis que les armées, dans les boues et les brumes, s'entre-dévorent, ce soir leur festin continue. La salle est chaude, quoique les cheminées soient sans feu. Les ampoules des lampadaires servent une clarté diligente et douce ; des fleurs se mirent dans les surtouts d'argent. Nulle saveur ne manque aux mets ; les vins sont forts, les femmes sont gaies, les valets sont impeccables, tout va bien. Mais je dirais aux convives, si ma parole pouvait entrer jusqu'à leurs âmes :

Retournez-vous, ouvrez vos yeux. Contre les vitres alourdies d'une buée, voyez-vous ces ombres géantes et immobiles ? On vous regarde du dehors. Et savez-vous si ce ne sont pas les sept Anges de la Justice, silencieux, qui vous considèrent, tenant leurs trompettes en main ?

CHAPITRE IV

A JÉRUSALEM, EN L'AN...

I

LA TRIBULATION DERNIÈRE

Nous supposons, un instant, la guerre finie et le silence fait sur les fosses des tranchées qu'une terre neuve comblera pour de victorieux labours. Ce premier branle des peuples se prolongera dans des perturbations énormes. Il ne faut pas s'imaginer que, les paraphes étant mis au bas du traité de paix, tout sera conclu. Le malaise commun pèsera plus après qu'avant. Le socialisme d'État aura partout affermi ses positions ; il dominera en despote intraitable. Une seule forteresse, l'Eglise, restera debout, plus haut que lui ; logiquement, il jettera les masses sur elle afin de la culbuter. Jusqu'où Dieu le laissera faire, c'est l'inconnu. Mais, si le désordre général persiste, pouvons-nous supposer que les châtiments cesseront? Et on ne se moque pas du sang des morts : sur quinze cent mille Français qui seront tombés dans les batailles, beaucoup

déjà se sont *offerts* pour que la France s'amende et change. Or, ses maîtres lui interdisent de changer. Elle se résigne comme si elle n'apercevait pas vers quelle fin ils la mènent. Attend-elle de plus durs fléaux avant de s'arracher à son impénitence ?

Des calamités nouvelles doivent donc être prévues. La torture est grande d'y songer : à chaque matin sa douleur suffit. Toute épreuve pourtant vaudra mieux que l'apathique, le sénile affaissement. *Enfin*, nous sortirons du cloaque et les justices de Dieu se révéleront par des coups irréfutables !

Nous cheminons comme sous une voûte étincelante, sous les pointes des glaives qui se croisent au-dessus de nous, jusqu'à la minute où des bras invisibles les abattront. Cette marche sous des épées, dont les lueurs frémissent autour de nos têtes, a quelque chose de prodigieux. Elle nous aide à concevoir ce que sera la suprême phase d'horreur expiatrice, l'avènement et l'apogée de l'Antéchrist qu'on voudrait espérer prochain, car, au bout du terrible passage, le monde verra la fin de Satan, le règne absolu des trois Personnes, la paix et la gloire des Justes à jamais.

Pour atteindre cette époque sublime, laissons derrière nous, si nous devons y survivre, les plus proches événements. Au point ignoré de l'avenir où nous bondissons, l'Église, après bien des angoisses et des opprobres, a traversé une période de splendide expansion (1). Puis les multitudes se sont de nouveau abandonnées au Tentateur ; l'Esprit de doute et de convoitise, qui semblait dormir,

a sonné son clairon de guerre ; et l'Antéchrist surgit.

C'est le personnage qu'a préparé la série des siècles. Satan, plagiaire du Très-Haut, voudrait façonner les hommes à sa ressemblance. Pour se les soumettre, ordinairement, il se contente de les abêtir. Il les déprime vers des appétits médiocres; leur complexion infirme lui résiste. Certains pourtant correspondent mieux à son orgueil, et il les choisit comme ministres de ses entreprises capitales ; il accumule sur leur tête ses dons. Des qualités merveilleuses colorent et soutiennent leurs perversions exorbitantes; il nourrit en eux des phénomènes de génie, d'impudence, de séduction, de férocité dominatrice. Un surhomme semble s'élaborer dans leur force. Le Malin les dresse en Anti-Christs contre le Christ humble et flagellé.

Mais le parfait Antéchrist n'a pu naître à la façon d'un brusque chef-d'œuvre que nulle ébauche ne modèlerait. Ce monstre irréprochable a failli des milliers de fois venir à terme; et toujours quelque partie lui manquait. De Caïn le réprouvé à Julien l'Apostat, à Mahomet, (2, à Luther, et à des modernes, de plus mince étoffe, toute une lignée s'est produite d'Antéchrists précurseurs et incomplets. Il y a eu aussi des Antéchrists-nations ; l'Allemagne nous en infligea le plus sinistre exemplaire. De même, les sociétés secrètes constituent une forme d'Antéchrist permanent dans ses desseins.

Quelle que soit leur violence ou leur astuce, jamais les Antéchrists n'ont prévalu. A la veille de la tribulation dernière, la chrétienté a connu un

moment de gloire inouï, comme une aurore dominicale; elle a senti par les plus éblouissantes évidences que le Christ triomphant est avec elle jusqu'au bout. Mais cette rémission dura peu; toute la somme des énergies mécréantes amassées dans les veines des générations détermina une crise furieuse de révolte, ensuite l'indifférence d'un athéisme charnel; et les races sont prêtes à recevoir l'homme idéalement satanique, celui en qui va sembler se faire, hors du Christ, l'unité et la paix du genre humain.

Quel est donc ce héros effrayant? D'où vient-il? Comment peut s'imposer son empire, au point que des temps impies l'adorent à l'égal du vrai Dieu?

Les chrétiens des premiers âges, croyant imminente son apparition, interrogeaient sur lui les Docteurs; on voulait connaître même les traits notables de sa physionomie (3), savoir au moins de quelle souche il descendrait; ainsi, on n'aurait qu'à l'apercevoir pour le démasquer.

Au sujet de son origine, saint Irénée, saint Grégoire le Grand n'hésitaient pas à répondre : Il viendra d'une tribu d'Israël, celle de Dan. A Dan, l'un des douze fils de Jacob, le patriarche moribond prophétisa : « Que Dan soit comme la vipère sur la route, comme le céraste dans le sentier, qui mord le sabot du cheval afin que le cavalier se renverse. » Le cheval serait l'Église, et le Christ, le cavalier, tel que Jean le vit sortir, à l'ouverture du premier sceau, monté sur un cheval blanc, vainqueur, un arc dans la main.

A présent, l'Antéchrist est né ; c'est de l'Orient que monte ce météore des abîmes. Peut-être procède-t-il de quelqu'une des peuplades juives, établies dans l'Afghanistan, qui prétendent, dit-on, se ramifier au fils de Jacob. Pour qu'il se donne une similitude sacrilège avec Jésus, sa mère est juive. Sainte Hildegarde, dans les intuitions étranges qu'elle eut sur lui, prédisait de cette femme (4), bienheureuse si elle avait été stérile :

« Après avoir passé une jeunesse dissolue au milieu d'hommes très pervers, et dans un désert où elle aura été conduite par un démon déguisé en ange de lumière, elle *le* concevra et l'enfantera. »

Et, plus explicitement, dans son Message, la Vierge de la Salette avait annoncé :

« Il naîtra d'une religieuse hébraïque, d'une fausse vierge qui aura eu communication avec le vieux serpent. Un évêque sera son père. »

Peu nous importe le scandaleux mystère de sa conception. D'autres enfants sont issus de liaisons analogues et ne devinrent pas des Antéchrists. Mais, celui-là, par une sadique prévoyance, même avant qu'il naisse, ses père et mère l'ont consacré à Satan. Son âme, comme toutes les âmes humaines, a son ange gardien. Seulement, ce compagnon lumineux la suit ainsi qu'on peut suivre au cimetière le cadavre d'un nouveau-né. Elle était morte pour Dieu, vouée sans retour au mal, dès qu'a pu agir sa volonté.

Il a grandi, violent dans ses désirs, d'une vigueur indomptable, goulu des joies sensuelles,

pareil à un jeune Faune mordant une grappe de raisin. La précocité de sa dépravation fut stupéfiante; celle de son intelligence l'est davantage. A douze ans, il parlait toutes sortes de langues, sans même feindre de les avoir apprises. Dans un siècle où la mécanique semble près d'avoir épuisé l'imprévu de ses applications, son coup d'œil traverse l'enchevêtrement des lois, des rouages, des procédés; et, d'un mot lâché comme au hasard, il formule une découverte qui simplifiera l'économie universelle de la vie publique. Les progrès dans la science de détruire excitent entre tous son inventive curiosité; et il a cherché par quelle méthode un despote fantaisiste ferait en quelques minutes sauter la planète entière.

Il est, à de certaines heures, poète, musicien, philosophe. On l'entend proférer comme siennes des maximes qu'un penseur tudesque (3), mort dans la démence, nota jadis à l'usage du surhomme attendu :

« Je voudrais faire du mal à ceux que j'éclaire, je voudrais piller ceux que je comble de présents, retirer ma main lorsqu'une main se tend. »

« Avec l'au-delà on tue la vie. »

Mais il fait bon marché de la petite gloire austère dévolue à un homme de génie prestigieux. L'orgueil de sa puissance s'est amplifié, tandis qu'il dévisageait de plus haut les tourbes humaines; et, les jugeant mûres pour le servir, il s'est acheminé vers son règne.

A son époque, les mots progrès, liberté, solidarité, détiennent encore leur vieux sortilège. Toute-

fois les multitudes ont fini par trouver creux le son des syllabes; elles exigent au moins l'apparence des choses. Les frontières des États persistent, mais débordées par des fédérations que régit l'anonyme principat de quelques grands meneurs. Ceux-ci tirent à eux, grâce à la mise en œuvre des forces prolétariennes, toute la richesse qu'un merveilleux outillage peut extraire des quatre éléments. Les masses ont la diffusion d'un bien-être moyen dont aucun des âges antérieurs n'atteignit la totale jouissance. Chaque soir, dans les villes, de grandioses spectacles cinématiques, où l'on est porté de chez soi par des véhicules aériens, découpent en images flambantes les faits mondiaux de la journée. Au fond de salles immenses, palais de la Bourse qui ressemblent à des temples, des femmes de joie sont couchées sur d'épais divans comme sur des autels. D'un orchestre voilé, mû sans musiciens, sortent des symphonies lascives ou délirantes. On danse, on boit, on agiote, on se pousse dans la mort insouciamment.

Les désirs du peuple et son inquiétude se dilatent parfois au delà. Ni les spirites, ni les théosophes ne lui ouvrent le royaume de Dieu. Les coalitions où il est parqué, dans leurs appétits rapaces, ne songent qu'à se dévorer entre elles; l'état de guerre se perpétue. La majorité des hommes n'espère plus un Rédempteur; ils sont revenus aux idolâtries enfantines. Les paysans et les forgerons vénèrent le Feu; les marchands ont édifié au Crédit des basiliques: au pied d'une statue de la Raison, des jeunes filles méditent, les

mains jointes; et, devant cette idole, la vapeur des encensoirs amortit le brasier des cierges. Seuls, dans le haut d'églises presque vides, des prêtres et des chrétiens, quelques femmes, autour de l'hostie et du calice, réitèrent des supplications que le monde ne comprend plus. Un événement admirable exalte leur patience : les Juifs de Palestine, ouvrant les yeux aux prophéties, ont reçu pour la plupart le baptême et rendent gloire au vrai Messie. Sion redevient « la cité du Juste, la ville fidèle ». Donc la fin prédite ne se laissera plus beaucoup attendre...

Cependant, l'Antéchrist a parlé; il s'annonce à un cénacle de disciples comme le prophète des béatitudes terrestres :

« Les siècles de mensonge et de haine, a-t-il dit, sont révolus. Voici l'hégire de la paix. Le temps vient d'asseoir l'espèce dans l'harmonie cosmique. Le prisme du Moi personnel va se dissoudre : que chacun aspire à se fondre en tous. Au lieu de groupes limités, hostiles, nous organiserons l'humanité en un tout de qui chaque homme recevra sa juste part d'énergie, de sécurité, d'abondance et de sagesse. Ainsi descendra sur la terre l'azur du Paradis que les faux dieux promettaient ailleurs. »

Ces vagues assurances, il les darde en ses adeptes comme si elles étaient accomplies déjà. Et, à mesure qu'il les articule, lui-même y croit d'autant plus. Sait-il qui l'inspire et ajoute son âme à la sienne? C'est la plus secrète énigme de cette vie monstrueuse. Peut-être le Mauvais Esprit lui dévoile-t-il son contact, mais non son identité, pour

que, dans le vertige de son indépendance, l'Homme se déifie plus audacieusement; peut-être l'Antéchrist voit-il d'où émane sa royauté; et il s'est voué, par un pacte solennel, à l'Archange des perditions.

Transmise aux cinq parties du globe, la rumeur de ses promesses jette en émoi tous les peuples. Une obscure faim mystique les précipite vers sa personne; est-ce donc Lui, le fort, l'heureux qui tuera la souffrance et la mort? Il tient la clef des joies, et à tous il ouvrira la porte! On veut le voir, l'entendre; l'attente de sa venue transit les cœurs d'une bizarre angoisse. Il se manifeste, comme à regret, et son approche bouleverse jusqu'aux petits enfants. Les femmes baisent en sanglotant le bas de son manteau. Avant que ses lèvres aient remué, son silence persuade; on se tait sous son regard, ainsi que dans une église. Il fascine, et en même temps il oppresse. Maintenant il parle, il expose ses moyens d'établir l'unité suprême; et il s'écoute submergeant les foules sous les mots prophétiques, comme il écouterait, du fond d'un jardin, la mer se dérouler sur une plage.

Par instants, sa parole suave et souveraine prend un son dur, amer; une sorte de rugissement s'y étouffe. Mais l'auditoire est à lui; si quelques-uns résistent sourdement, il les méduse par l'influx tyrannique de sa présence; ou leur murmure se perd dans l'énorme hosanna. On veut l'élever en triomphe, le proclamer roi; il se dérobe, proclamant qu'il est plus qu'un roi, qu'en lui commence une humanité libérée et divine.

Alors les maîtres des nations, les conseillers occultes s'alarment de ses desseins et s'entendent pour qu'il périsse. Ses partisans s'ameutent; des milliers de croyants sont prêts à voler au martyre afin que le Sauveur soit sauvé. Il séduit les moins féroces de ses adversaires; les autres, il les extermine à distance mystérieusement. Un assassin, au milieu d'un banquet, a mis dans son verre du vin empoisonné; l'Antéchrist le devine; et cet homme, pris d'une épouvante, avale lui-même la mortelle rasade.

Des pouvoirs supra-naturels lui semblent, par moments, départis. Il se montre dans un lieu, puis disparaît, laisse à sa place un fantôme. Certain jour, il s'embarque sur un navire, et, au large des côtes, il dit : C'est là. Des scaphandriers descendent : ils découvrent, sur un fond de sable, les cadavres de grands navires naufragés; des parois que leurs pics éventrent s'écroule une cargaison de diamants.

Une après-midi d'été, comme il se repose à l'ombre sous les portiques de son palais, il dit aux familiers qui l'entourent : « Voulez-vous voir tomber la foudre du haut d'un ciel sans nuages? » Brusquement, un éclair s'abat sur les pins d'une forêt voisine; et les arbres crépitent et s'embrasent.

Une autre fois, il arrive devant un fleuve débordé; il lui enjoint de se tarir, et le lit, tout d'un coup, paraît être à sec. En passant près d'un figuier mort, il le somme de reverdir; des feuilles poussent aussitôt et des figues brunes se balancent parmi. Ses dévots ne manquent pas d'observer que, loin

de maudire, comme le Christ, l'arbre stérile, le vrai Surhomme fait des miracles pour propager amoureusement « la vie ».

Il s'approche de paralytiques, touche leurs membres avec l'anneau de son doigt; sur le champ ces infirmes se lèvent et se mettent à gambader. Une jeune femme vient de mourir, du moins son corps est rigide; elle est étendue dans un cercueil entreclos; il entre auprès d'elle, souffle sur son visage; elle se réveille et sourit.

Il déclare ensuite que, si lui-même trépassait, il possède la vertu de se ressusciter. Mais pourquoi tenterait-il l'expérience? Vivre est beau; c'est l'immortalité sans la mort qu'il va obtenir aux humains. D'ailleurs, il se défend d'être un thaumaturge; son étude n'est que d'arracher à la Nature certains secrets dont la simplicité deviendra bientôt banale.

Entre ceux qui l'écoutent très peu s'inquiètent si les merveilles qu'il opère ne sont point de subtils prestiges démoniaques. Le plus grand nombre est fanatisé ; on veut croire et on croit.

Le Mage a retrouvé l'art des fabuleux enchantements : partout où il vient, une agitation voluptueuse travaille toutes les créatures. La terre sent bon, l'air est plus bleu, les frondaisons s'épaississent, les étoiles pétillent, comme si des haleines les attisaient. Une frénésie de fécondité coule dans les veines des animaux. Les hommes s'abandonnent aux délices amollissantes. L'illusion d'une fraternité libre les attendrit ; sans se connaître, des gens s'embrassent dans les rues, ils pleurent de se voir

trop heureux ; ils disent : « Demain sera comme aujourd'hui, et encore mieux ; et, pour jamais, la vie est à nous. »

Les guerres ont cessé ; il semble que d'un peuple, d'une caste à l'autre, les haines et les cloisons anciennes sont abolies ; au lieu de fédérations antagonistes, un seul Conseil administre les affaires du monde. Chaque citoyen est mis à la place où ses aptitudes le réclament. A nulle époque les apparences de l'ordre n'ont si parfaitement régné. Tant de machines besognent que le labeur même de la plèbe s'allégerait si l'accablante prospérité n'exigeait une surtension d'effort : jour et nuit, en convois interminables, des camions, charriant du blé, écrasent le bitume des routes ; dans les banques, jusqu'à l'aube, des armées de scribes peinent à enregistrer la circulation des valeurs ; et, pour tirer tout l'or des gisements nouveaux, on n'a plus assez de bras.

Mais cette surabondance est fébrile, cette fausse harmonie ne peut pas durer. Quelques semaines, quelques mois, les désirs égoïstes ont fait mine d'être absorbés dans un vaste flot d'amour et de concorde ; on eût dit que le leurre d'une délivrance unanime suffisait à repaître les orgueils particuliers. Déjà pourtant les ambitions impatientes, çà et là, rompent l'équilibre. La populace qui roule, chaque nuit, vers les lieux de plaisir, trouve qu'elle n'a pas assez d'argent. Les bourgeois, que l'État rançonne, enragent d'être pressurés. La devise morale du régime est : Fais ce que tu voudras. Or, comment assouvir ses appétits, s'il faut sacrifier au bien public ?

Les soirs de fête, une vapeur d'orgie se condense au-dessus des villes et des champs. Jamais les démons des luxures n'ont échauffé un tel paroxysme. Seulement, du même coup, ils chatouillent les férocités. Deux troupes de masques, sous un reverbère, se disputent autour de jeunes garçons qu'ils entraînent. Des bâtons se lèvent, les couteaux sont rouges; on emporte des cadavres; et, le lendemain, la rixe recommence jusqu'à ce que l'une des deux bandes soit hors de combat.

Chose plus sérieuse, les coalitions dissoutes, les ligues nationales revendiquent leur autonomie. Elles prétendent se réarmer. Le tyran doit maintenir par la crainte ce qu'il appelle « le pacte sacré ». Des légions de policiers brisent les rassemblements, et ses sbires le délivrent des chefs de parti.

A considérer dans un espace restreint cette société qui se juge presque idéale, le spectacle en est affreux. La famille achève de s'y détruire : l'homme et la femme s'unissent, pour un temps, où les mène leur passion, leur intérêt. Avoir beaucoup d'enfants, même deux, même un seul, paraît une niaiserie d'amoureux novices. *Beatae stériles*, ce précepte, sans être formulé dans l'évangile antéchristique, est un des mieux suivis. Les tribunaux acquittent régulièrement les infanticides. Aussitôt que des enfants viennent au monde, ils sont numérotés comme des têtes de bétail et remis à des nourrices officielles, puis aux pédagogues qui instruisent les deux sexes dans des principes identiques : les filles et les fils ne dépendent plus de leurs père et mère, ils appartiennent à l'humanité.

Sous les dehors d'une sensiblerie déclamatoire, les citoyens ne méditent entre eux que mensonge et fraude. Rien qui ne se vende, rien qui ne s'achète. En politique, toutes les infamies sont admises, dès l'instant qu'elles assurent la faveur du maître. Pourquoi le trafiquant, dont le négoce prospère, se cacherait-il de voler ? Le coquin opulent fait l'admiration du gueux qui l'imite selon ses moyens. La même avarice leur mange le cœur à tous ; et ils s'estiment purs, quand ils ont de l'impureté jusqu'au bout des doigts. Les sept Péchés capitaux se promènent autour de leurs maisons comme des sentinelles vigilantes le long des murs d'une citadelle. Quelques âmes tendres et loyales se défendent au milieu de cette iniquité ; mais je ne sais quelle emphase orgueilleuse flétrit leur vertu. Une corruption asiatique, raffinée, sûre d'elle-même, imbibe les atomes de l'air où elles suffoquent.

Et, pour les myriades humaines, perverties et satisfaites, Dieu n'est plus qu'un vieux mot, une entité creuse. On se passe de Lui, on s'en moque ; les ténèbres sont appelées lumière : la vérité ressemble « à un objet perdu ». Dans le rire sec de l'Antéchrist sonne un triomphal blasphème contre l'Esprit. Il a convaincu les hommes qu'ils sont des dieux ; il n'aura plus désormais qu'à se déifier lui-même.

Vis-à-vis d'un monde graduellement satanisé, que devient l'Église ? Où flamboient les Saints ? L'Antéchrist, au début, n'étalait point sa haine de la chrétienté. Il conviait « tous les cultes » à fra-

terniser dans la tolérance. Séduire la caste sacerdotale, la domestiquer du haut en bas, insinuer le long du corps de l'Église des chaînes subtiles dont lui seul manierait le cadenas, tuer la foi et la discipline, convertir le dogme en « libre pensée religieuse », tel s'accusait son premier plan ; et, dans mainte province de son empire, il se flatte d'avoir abouti.

Beaucoup de prêtres cèdent aux mollesses des joies charnelles, assurent leurs aises, comptent l'argent des quêtes plus qu'ils n'invoquent le Seigneur ; et, pour eux, les choses invisibles sont comme si elles n'étaient pas. Les scandales se multiplient au point que ce ne sont plus des scandales. Des voix éparses ont signalé, dès son avènement, « le Fils de perdition » ; mais une partie du clergé refuse d'admettre que ce soit *lui ;* elle tient à demeurer avec le pouvoir en bons termes et à sauver sa tranquillité. L'époque revient, qu'annonçait Isaïe, des « pasteurs qui se repaissent eux-mêmes », des « chiens muets », sans force pour aboyer, quand le loup rôde. On revoit, comme au siècle de Voltaire, des prêtres notoirement athées, consacrant l'Hostie dans l'intention mentale de ne pas la consacrer ou des prélats qui ordonnent les nouveaux clercs en voulant ne pas les ordonner. Certains apostats servent la Bête par des rites luciférien ; et, la nuit, sur des autels de cathédrales, des messes noires pontificales sont célébrées.

En revanche, les restes fervents de l'Église, les vrais chrétiens se concentrent plus que jamais

autour du Pape et de pieux évêques. Un Ordre unique d'apôtres soutient, parmi les nations mécréantes, la bataille surnaturelle ; des cardinaux romains le dirigent, et, vêtus de bure, ils se consument dans l'oraison, la charité, la pénitence. L'humble douceur des âges primitifs a refleuri.

L'espérance de l'Épiphanie glorieuse croît chez les fidèles, moins naïve que pouvaient l'avoir les néophytes de saint Paul, mais appuyée sur des indices que ceux-ci ne possédaient pas. Les Dimanches de l'Avent, lorsqu'ils entonnent : *Rorate, cœli desuper*, un émoi d'allégresse coupe leur psalmodie : avant peu, ils le savent, les nuées se fendront sur leurs têtes, laissant pleuvoir de la face du Juste le triple rayon.

Dès les premiers actes de son principat, ils ont reconnu l'Antéchrist. Ses faux miracles les indignent, excitent leur mépris. Là où ils éblouissent le vulgaire, un apôtre se lève et en confond l'imposture. Les faibles, malgré tout, sont troublés : ce héros que l'univers acclame, est-ce, en vérité, le monstre prédit ? S'il l'est, une appréhension les agite devant les mois ou les années d'horreur qu'il faudra franchir sans défaillance, à la perspective de persécutions atroces, du supplice prophétisé de la faim. Des millions et des millions d'humains se damnent sous leurs yeux ; et que peuvent-ils pour les sauver ? L'Église va être comme une ville saccagée par l'ennemi ; le Sacrifice même cessera...

Mais ces anxiétés s'allègent ; ils reçoivent des Saints habitant parmi eux et de présences plus mystérieuses un Esprit de force qui les console.

Elle est donc imminente, la grande Journée où le bon grain sera trié sur l'aire, où le Péché et la mort finiront ! Et c'est à leur génération qu'il appartient d'achever la délivrance. Oh ! ils sont trop heureux ! Que la vendange ruisselle sous le pressoir céleste. La proximité du martyre les emplit d'un contentement grave, exempt d'orgueil, diaphane ; les souffrances promises ne leur font plus peur ; ils seront les derniers crucifiés, ceux par qui le Christ consommera son agonie.

La chrétienté, en attendant, va-t-elle demeurer inerte, résignée à l'éphémère hégémonie de Satan ? Le Pape, dès qu'il est certain que l'Antéchrist est apparu, le dénonce dans une Bulle intrépide. Il revendique son troupeau contre le Ravisseur, exhorte ses frères à la constance et à la joie. Son anathème bouscule la torpeur des tièdes, des incertains ; à l'idée qu'un démon les a séduits, beaucoup s'effarent, comme frissonnerait un passant mordu dans les ténèbres par un chien qu'il ne connaît pas. Les athées haussent les épaules : le Diable est un mythe ; comment le surhomme serait-il son suppôt ? Cependant, un vague malaise les effleure ; ils ont besoin d'être raffermis.

L'Antéchrist sent l'affront porté à son prestige, et il tient un prétexte pour « écraser l'Infâme ». Il assemble en un solennel congrès les présidents de tous les États ; il atteste que les peuples veulent la paix dans l'amour et qu'ils l'auront :

« Mais qui nous provoque ? Qui jette le cri du glaive ? C'est lui, toujours lui, le pseudo-mage, le misérable qui, avec deux morceaux de bois cloués

l'un sur l'autre, a, vingt siècles, enlaidi la terre. L'ombre de son fantôme suffit encore à la désoler. Chassons-la. Finissons-en. Honte au pontife de Rome! Honte à son Christ! Honte à son Dieu! Tant qu'un seul chrétien respire, l'humanité ne peut pas atteindre la paix. »

Cette parole est entendue. Aussitôt, dans des centaines de villes, la canaille se précipite vers les maisons où vivent ensemble des prêtres; hors de leur logis pillé, dévasté, on entraîne les laïques suspects. Les uns sont abattus à coups de revolver; d'autres, assommés sous des gourdins. Des femmes s'emparent d'un vieux moine, lacèrent son froc, arrachent sa barbe, lui crèvent les yeux avec la pointe de leurs ombrelles, l'enduisent de pétrole, et, tandis qu'il flambe, dansent en rond, hurlent autour de son agonie. On pousse une file de victimes au dedans d'une église, on verrouille les issues ; des jets incendiaires sont lancés sur les combles, l'édifice s'écroule dans une fournaise ; et des fenêtres, des toits d'en face, la foule regarde se tordre à l'intérieur le brasier vivant.

Ailleurs, les religieuses de quelques monastères se sont réfugiées au fond d'une crypte. Elles y chantent l'office, prient pour les assassins. Deux policiers les surprennent ; du seuil, ils envoient au milieu de la nef des bombes asphyxiantes ; les voix s'étouffent dans un râle, tout s'éteint, et sur les cadavres on mure la porte.

Ailleurs, un convoi de captifs, en robe violette, car ce sont des évêques, est enfourné dans un wagon à bestiaux; ce wagon, des hommes d'équipe le

plombent comme un cercueil et le remisent dans un garage, où la consigne est de l'oublier huit jours...

Ce n'est plus le martyre des chrétiens d'autrefois, au grand soleil, en plein amphithéâtre, sous les mâchoires des lions. Il faut s'attendre à une mort par traîtrise, anonyme, horrible, en troupeau. Les persécuteurs ne veulent pas que la contagion de l'exemple suive la gloire des héroïsmes, que les martyrs semblent des martyrs.

Pourtant, grâce à une télégraphie clandestine, la sublimité de plusieurs victimes se transmet parmi les fidèles qui survivent. Ils savent que, dans l'Afrique équatoriale, un saint nègre, grillé à petit feu, s'est recueilli en oraison, comme absent de ses membres torturés, et n'a pas exhalé un seul gémissement; qu'en Chine, un missionnaire de France a subi un supplice d'une semaine, découpé morceau par morceau; et, comme son bourreau lui disait : « Si tu me donnes de l'argent, je te ferai moins souffrir », l'homme de Dieu a répondu : « Plus ça durera, mieux ça vaudra. »

Quelque temps après, quand les rages sanguinaires commencent à se lasser, l'Antéchrist, dans un message hypocrite, blâme ces violences et rappelle que la peine de mort est abolie. Mais un arrêt du Conseil, inspiré par lui, édicte que désormais nul citoyen, nulle citoyenne ne pourra exercer aucune profession, *ni vendre, ni acheter* sans porter ostensiblement un signe marquant « son adhésion libre » à l'universelle Solidarité. « Quiconque n'est pas avec nous est contre nous. »

Voilà donc les chrétiens bloqués entre deux alternatives : exhiber un simulacre d'apostasie ou se passer de pain, de feu, de vêtements. Un petit nombre s'épouvante et cède. Quelques-uns acceptent de non-chrétiens compatissants les choses dont ils ont besoin pour ne pas mourir. Mais des espions éventent le subterfuge; ceux qui ont voulu sauver les réfractaires sont arrêtés, disparaissent. La terreur publique, la haine ou l'indifférence vont bientôt séquestrer les fidèles comme dans une tour de la faim.

Les mieux pourvus d'entre eux partagent à la communauté en détresse tout ce qu'ils ont. Que feront-ils ensuite, si Dieu ne les sustente miraculeusement? Où prendre le pain des messes et le vin? Des femmes pieuses, le soir, s'occupent à moudre le froment, à pétrir des hosties (6); et, dans plus d'une huche, la provision se prolonge sans qu'on sache quelle main l'accroît. Avant l'aube, au fond des caves, des prêtres se glissent pour célébrer. Plus d'angélus, ni de glas, plus d'orgue, plus d'hymnes sonores. Les prières sont récitées à voix basse; ou les supplications montent en silence, comme une fumée d'encens.

Rares sont les suspects qui osent se montrer dans les rues : l'absence d'insigne, une mine décharnée les trahissent et font aboyer derrière eux les populaces. Beaucoup, d'ailleurs, trouvent à peine la force de marcher. Des vieillards succombent d'inanition; sur le sein froid et mou des mères inanimées les nourrissons défaillent. Ce ne sont pourtant pas les plus robustes de corps qui résis-

tent le mieux. De frêles adolescentes, des ascètes émaciés vont et viennent, valides et allègres : leur foi les tient debout, une réfection divine les nourrit.

Mais, à la longue, leur unique salut temporel est de s'enfuir des villes, dans les forêts, au cœur des solitudes. Là, aucun policier ne leur barre l'approche des buissons où ils cueillent des fruits sauvages; ils se font des tuniques d'écorce, couchent dans des cavernes, bêchent des terres incultes; et, s'ils n'ont rien à manger, ils espèrent, comme les anachorètes de la vieille Égypte, le corbeau qui déposera un pain sur leurs genoux.

Sauf en Palestine et dans la Rome vaticane, la chrétienté n'a plus de forme sociale; elle est chassée du milieu des vivants; toutes les églises sont désaffectées, et celles que ne préserve point l'étiquette de monuments historiques fournissent aux démolisseurs de bons matériaux à vendre.

L'Ennemi reste mécontent. Le Pape a protesté contre les massacres, il a protesté contre le décret. Bien qu'à Rome même les sicaires aient égorgé de nombreux cardinaux, des prêtres, de notoires catholiques, au seuil du palais pontifical quelques gardes nobles ont contenu l'émeute. Le respect des siècles a été plus fort que les frénésies sacrilèges. Les portes de bronze ne sont pas brisées. Le roc inamovible sur lequel Jésus fonda son empire domine encore la tête du surhomme. Celui-ci en conclut qu' « une décision s'impose ». Des troupes musulmanes investiront les abords du Vatican, des hommes sûrs y pénétreront et n'en ressortiront pas avant que *tout* soit exterminé.

L'ordre s'exécute, mais nuitamment, et avec de minutieuses précautions. Des soldats arabes et nègres cernent les murs augustes; ils font sauter les portes, poignardent, à mesure qu'ils les appréhendent, les gardes, les prélats, les camériers. Seul, dans la salle des audiences, le Pape attend, prêt au martyre. Cinq ou six chapelains se dressent pour le défendre; ils roulent, transpercés par les baïonnettes. Le vieillard en blanc regarde sans effroi les Barbares s'avancer, et son bras se lève comme pour leur dire : Vous n'irez pas plus loin.

A son geste, ces Africains hésitent, se souvenant de leurs marabouts. Un nègre, qui agite une hache, s'élance pour frapper. Au même instant, une clarté farouche les aveugle tous, les renverse comme foudroyés. Tel que l'apôtre Pierre, dans sa prison, quand un ange le prit par la main, que ses chaînes se rompirent et qu'il passa entre les sentinelles endormies, le Pape sort de la salle entre les soldats terrassés, il enjambe avec horreur les cadavres de ses prêtres et s'éloigne où l'emmène son invisible guide...

L'annonce de sa fuite mortifie l'Antéchrist; quelqu'un ose donc encore déjouer son astuce? Mais la censure prohibe la divulgation immédiate de cet épisode, et les mécréants des deux hémisphères sont quelques mois convaincus que le dernier des Papes est supprimé. L'événement provoque une stupeur, puis une démente ivresse : cette fois, elle est bien acquise « la revanche de l'unité moderne sur la fausse unité des dogmes ». Le tyran pro-

clame Rome capitale du monde et y fait une entrée magnifique. En arrivant à la place Saint-Pierre il songe qu'un art païen a groupé, pour sa future apothéose, le demi-cercle fastueux des portiques, l'obélisque et les trois dômes. Au son des trompettes d'argent, salué par des clameurs où toutes les langues se confondent dans un effrayant délire, il pénètre sous la coupole, il s'assied sur le trône de sainteté. Il y reçoit l'hommage de députations universelles :

« Et, maintenant, dit-il, pensons à la Judée. »

II

LA CHUTE DU MONSTRE

Toute chose, quand son terme est proche, retourne à ses origines. C'est de Jérusalem qu'est partie l'Église militante; c'est à Jérusalem qu'elle établit son camp pour le suprême assaut. Le salut du monde vient des Juifs; aux Juifs il appartiendra de compléter la plénitude des œuvres. Et l'Antéchrist, issu de l'Orient, va trouver en Orient son apogée avec sa fin.

Dès que les Israélites de Palestine sont redevenus les rois du pays, le grand désir de l'exil s'est enfin contenté : ils ont rebâti le temple auprès du mur des pleurs où ils ne vont plus pleurer. Le temple a vu renaître ses parvis, ses colonnades, ses chambres, l'autel aux quatre cornes, la vigne d'or, le Saint et le Saint des Saints. Les poutres de cyprès soutiennent les pierres de Bézétha. Les lambris de cèdre semblent chanter avec le psalmiste : *Non movebor in æternum*. Les lampes sont allumées pour ne plus s'éteindre. Les Kéroubs sculptés contre les portes regardent le soleil levant. Les pointes dorées qui scintillent sur le toit effrayent au loin les oiseaux immondes; et la blancheur

massive des parois épouse orgueilleusement l'azur du ciel d'Iahvé.

Maintenant que la vie religieuse des Juifs s'est renouée à l'ombilic de la terre maternelle, le grimoire du Talmud ne leur suffit plus; ils reviennent aux principes de leur foi, à la simplicité des Ecritures. La Bible, jusqu'ici, restait pour eux un livre scellé; quelques-uns, comme si un rayon traversait les pages, discernent dans les prophéties des sens qu'ils n'avaient jamais entrevus. Ils admirent que toute leur histoire y soit exactement prédite. Ils s'arrêtent au cinquante-troisième chapitre d'Isaïe où est annoncé « l'homme de douleur, celui dont on n'a pas reconnu le visage », et que Dieu a frappé en raison « du crime de son peuple ».

Quel est donc ce crime? Et cet homme de douleur, n'est-ce qu'Israël lui-même, tombé dans une trop longue abjection? Ou serait-ce le Messie qui a voulu pâtir, « porter » le péché des hommes avant d'entrer en sa gloire?

Si ce n'est pas *lui*, toute une part du Testament demeure inintelligible. Que signifieraient ces versets des psaumes : « Le Seigneur m'a dit : Tu es mon fils, je t'ai engendré »... Le Seigneur a dit à mon Seigneur : « Sieds-toi à ma droite? » De telles paroles ne conviennent point à une race élue; elles ne peuvent se rapporter qu'au Fils de Dieu.

Une voix se lève du fond des siècles et les implore :

« Jérusalem, Jérusalem, convertis-toi au Seigneur notre Dieu. »

Il résonne tout près de leur âme, ce reproche du Père au fils prodigue dont le retour est attendu : « Mon peuple, que t'ai-je fait ? Réponds-moi. »

Oui, pourquoi n'ont-ils pas répondu? Mais, si le Rédempteur, c'est lui, le Galiléen mis en croix, eux-mêmes, comme toutes les générations juives, depuis Judas et Caïphe, depuis la plèbe qui hurlait : Crucifiez, crucifiez, ils auraient le sang du Juste sur les mains, ils l'auraient sur leur tête; ce sang ferait une mer haute à submerger jusqu'aux astres, et tous les opprobres qu'Israël a soufferts ensuite seraient une expiation du déicide, mais contrainte, inefficace. Est-ce possible? L'hypothèse d'un si effroyable aveuglement les révolte. Beaucoup sont des banquiers, des trafiquants, et il leur en coûterait de mortifier leurs gains. Ils demeurent anxieux, sollicités vers le baptême du Christ, hésitant à rompre avec l'église judaïque.

Deux hommes cependant ont surgi dans Jérusalem, deux prophètes extraordinaires, venus de l'Inde ou du Thibet, on ne sait trop, car personne n'ose le leur demander. Ils ont seulement révélé leur nom aux Juifs qui les écoutent; et, si étrange que soit leur dire, les rabbins, comme le peuple, les ont crus.

L'un est Hénoch le patriarche, père de Mathusalem, l'ancêtre dont la genèse raconte qu'en la trois cent soixante cinquième année de son âge « il partit avec Dieu, et ne reparut plus, et Dieu l'enleva ». L'autre est Élie le Thesbite que son disciple Elisée vit, au milieu d'un ouragan, emporté dans le ciel, « sur un char de feu, par des chevaux de feu ».

Hénoch se souvient des jours les plus antiques; ses yeux conservent un reflet des temps où le premier signe de lumière n'était pas encore effacé des visages humains, où les pères enseignaient à leurs fils ce qu'Adam avait entendu les Anges de l'Eden lui révéler. Sur sa face d'élu immortellement jeune et dans les flocons de sa barbe candide repose une majesté douce; un soleil qui n'est pas celui des bas lieux terrestres semble avoir imbibé ses mains diaphanes; son manteau blanc, lorsqu'il marche, laisse derrière lui une odeur d'encens. Sa parole est lente, mais irrésistible: et la sagesse qui coule de ses lèvres sort de l'éternité.

Où vivait-il avant de redescendre parmi les hommes? Il ne communique point ce mystère aux infidèles, mais ceux-ci apprennent des chrétiens qu'Hénoch a été, sans mourir, porté dans le Jardin d'où Adam fut exclu; sa présence y signifiait que la terre doit redevenir pour les Justes un Paradis; là, en extase, il attendait le temps de reparaître et de rendre témoignage au Messie victorieux.

Élie, dans cette demeure bienheureuse, était son compagnon. Malgré le surnaturel rayonnement dont sa personne est investie, il ressemble à ce qu'il fut autrefois. Son front est chauve, ceint d'une couronne de cheveux bruns. Dans ses joues d'ascète deux creux d'ombre restent marqués; son regard, comme la pointe d'une épée, transperce les âmes. Sa barbe tombe longue et rude. Deux peaux de bête, cousues sur les épaules, lui couvrent la poitrine, et leurs poils pendent jusqu'à ses

genoux (7). Il tient en sa main un bâton coupé aux branches de l'arbre de vie, et dont l'attouchement ressuscite les morts. Sa voix terrible, lorsqu'elle s'élève, fait vibrer, comme si elles tremblaient, les colonnes du temple.

Il est la voix annonciatrice du Jugement ; et le visage du Juge se réfléchit sur le sien. C'est lui qui défendait au firmament de verser la pluie et la rosée, qui appelait le feu du Seigneur pour dévorer l'holocauste, qui égorgea au bord du torrent les faux prophètes de Baal.

Mais il est aussi l'image de la toute-puissance suppliante, miséricordieuse. Quand les années de sécheresse furent accomplies, il dit au roi Achab : « Monte, mange et bois, parce que j'entends le bruit d'une pluie copieuse... » Et il monta vers la cime du Carmel, et, courbé vers la terre, il mit sa face entre ses genoux. Et il dit à son serviteur : « Monte et regarde du côté de la mer. » Et, quand le serviteur fut monté et eut regardé, il dit : « Je ne vois rien. » Élie lui dit encore : « Retournes-y sept fois ». Et à la septième fois, voici qu'une petite nuée, pas plus grande que le pied d'un homme, montait de la mer. Et voici que les cieux s'enténébrèrent ; les nuages vinrent et le vent, et une énorme pluie tomba... »

De même, à cette heure, Élie écoute venir l'orage et la foudre ; et il sait qu'enfin va pleuvoir la Justice. Comme à l'instant où les disciples le reconnurent s'entretenant sur le Thabor avec Jésus, la splendeur d'une transfiguration poudroie autour de ses tempes, mais fondue en un halo d'un rouge de

sang ; car c'est à travers la Passion qu'il cherche la Gloire. Lorsque le Christ mourant jeta son grand cri : Élie, lamma sabacthani, le peuple crut l'entendre invoquer Élie pour sa délivrance ; à leur insu, ces bourreaux juifs prophétisaient. Elie, avec Hénoch, est le *libérateur ;* il va résoudre Israël à confesser la vérité du Christ, que les Juifs seuls peuvent faire descendre de la croix où ils l'ont cloué.

En courbant sur ce gouffre d'espérance la nuque de la race élue, Hénoch et Élie obtiennent sa conversion. Les Juifs avaient horreur de s'avouer déicides ; une épouvante d'orgueil, proche du désespoir, les raidissait contre l'idée de leur crime. Maintenant, ils aperçoivent qu'au fond de leur déchéance Dieu cachait une prédilection. Il était nécessaire que le Fils souffrît par leurs mains, afin de les rédimer eux et les Gentils ; et il est maintenant nécessaire qu'ils se repentent et qu'ils souffrent pour le délivrer à son tour. O prodige ! Tout est lucide ; une taie se détache de leurs yeux. Leur cœur de pierre se brise en un cœur de chair ; ils se lamentent quand ils regardent les cinq plaies de leur victime, ses paumes qu'ils ont trouées, ses os qu'ils dénombraient curieusement sur le Golgotha. Pour eux commencent les Matines du grand Vendredi-Saint. Mais une espérance invincible conforte leur humiliation ; ils croient et ils aiment, la grâce ruisselle sur eux comme un torrent, le torrent où l'Archange tira Ézéchiel jusqu'au menton, et que nul ne pouvait passer à gué.

Les plus prompts dans la foi sont d'abord les

Israélites des campagnes, maîtres de troupeaux, bergers, vignerons et laboureurs, ceux qui étaient revenus aux mœurs de l'antique Booz, à la simplesse des patriarches. Par une métamorphose plus merveilleuse, des lettrés, des arrière-neveux de scribes et de pharisiens, des Aaronites, fiers de leur origine immémoriale, des fils d'usuriers et de marchands s'inclinent sous le signe de la croix. Ils jettent au feu, comme des idoles pourries, leur orgueil et leur avarice. Baptisés, ils deviennent humbles, pénitents, ils dispensent aux pauvres l'or qu'ils détenaient, font leurs délices d'être sans avoir. La droiture mystique, dont eurent le privilège les Juifs pieux jusqu'au temps des Apôtres, renaît dans cette Église palestinienne. C'est une ferveur et une charité si belles qu'elles compensent presque l'apostasie des nations.

Le temple a été changé en basilique ; l'arche d'alliance, qu'Élie a retrouvée (8), enclose dans une châsse de cristal, s'érige au milieu du chœur, en face du maître-autel. Toutes les fêtes juives sont identifiées aux liturgies romaines. Les prêtres se multiplient, ces pêcheurs que le prophète voyait « debout au-dessus des eaux », et « leurs filets sèchent depuis Engaddi jusqu'à Engallim » (9). Les eaux qui sortent du sanctuaire nourrissent les arbres « dont les feuilles ne tombent point, dont les fruits ne manquent jamais ».

Cette divine fécondité engendrerait ce qui ne s'est point encore vu, *un peuple de Saints*. Mais tous les Juifs ne se convertissent pas ; « des eaux amères persistent, des eaux de marécage, des

eaux de contradiction. » Parmi eux, des vieillards irréductibles cracheraient avec volupté sur le crucifix. Les Sémites d'Europe et d'Amérique, les blasés du moins, les sans-patrie, vilipendent le miracle qui s'est opéré dans Sion : tel est donc le « produit final » du sionisme, une défection en masse, la sottise d'Israël se laissant emmener, comme un veau gras, aux abattoirs chrétiens ! Ils ne pardonnent pas à leurs frères ce reniement et ils soutiennent l'Antéchrist dans son dessein de broyer « les traîtres ».

Car l'Homme de haine est tourmenté d'une rage recuite en songeant que l'Infâme, une fois de plus, lui a échappé. Un navire, il le sait, a déposé au port de Jaffa le Pape fugitif; le ci-devant évêque de Rome a dressé dans Jérusalem le siège apostolique. En vain, sur la ville aux sept collines, la Bête rouge (10) est assise, et elle agite son corps tatoué de mots qui sont des blasphèmes. L'Église s'est évadée dans le désert; de la gueule du Dragon roux la Femme a sauvé son fils.

Aussi veut-il en finir. On mobilise secrètement, dans les régions musulmanes de l'Asie et de l'Afrique, une armée dix fois plus nombreuse qu'il n'y aura de chrétiens à exterminer. Elle arrivera comme une trombe, « des flancs de l'Aquilon », l'invasion prédite de Gog, le chef mystérieux. « Les Perses, les Éthiopiens, les Libyens marcheront avec lui, tous armés de boucliers et casqués. »

Gog s'est dit : « Je monterai vers la terre qui est sans murailles ; je viendrai contre ceux qui l'habitent en repos, qui n'ont ni portes, ni barres

de fer... pour piller leurs dépouilles... et mettre la main sur des butins infinis. »

En effet, sans même que l'état de guerre soit notifié aux Juifs de Palestine, les avant-gardes de Gog ont franchi le Tigre et l'Euphrate. Villes et bourgades, fermes solitaires, ces bandes saccagent et incendient tout. Les Démons qui les mènent leur suggèrent plus d'idées atroces que n'en eurent, dans les guerres d'autrefois, les Turcs et les Allemands. Les soldats, selon leur caprice, ou mitraillent en tas les chrétiens, ou les flagellent, les empalent sur un feu lent, les écartellent, les crucifient. Quand des prêtres tombent entre leurs mains, ils leur arrachent la langue et leur taraudent les yeux. Les femmes enceintes, ils les éventrent, tirent l'enfant, et le rompent en quartiers qu'ils jettent au visage des mères pantelantes. Ils jalonnent, pour le passage du chef, une voie triomphale de suppliciés.

A présent qu'Israël a pris sur son épaule l'arbre du salut, il va savoir ce que le Péché pèse.

L'angoisse, dans Jérusalem, serait morne, si l'attente du martyre n'enivrait l'Église nouvelle comme l'arome d'un calice plein. Hénoch et Élie, au reste, remémorent l'assurance que donne Ézéchiel : le Seigneur jugera Gog « par la peste, par le sang, par une pluie véhémente, par des pierres immenses... Il fera pleuvoir le feu et le soufre sur lui, sur son armée, sur les peuples venus avec lui ».

Quelques anciens Juifs, qui gardent un ferment de méfiance positive, proposent d'armer la jeu-

nesse, de construire, en avant des portes, des redoutes et des bastions. Le Pape en dissuade le Conseil de la cité : « Contre les innombrables fantassins de Gog, contre ses cavaliers et son artillerie, que pourront nos moyens infimes? La prière est le seul bouclier. Voici le temps des cilices, des jeûnes et des bras en croix. Depuis l'aurore jusqu'au crépuscule, depuis le soir jusqu'à l'aurore, devant le Saint Tombeau, à Bethléem, dans la basilique neuve, relayez-vous, que vos implorations battent sans répit les portes de la Clémence; que la ville soit un cénacle de communiants et d'orants. »

Et il déroule, pour les fortifier, l'exaltante parabole du lierre dans Jonas :

« Jonas sortit de Ninive, et s'assit en face du Levant, et, là, il attendait ce qui allait arriver à la ville. Et le Seigneur Dieu prépara un lierre, et ce lierre monta plus haut que la tête de Jonas, en sorte qu'elle était à l'ombre, et il était protégé — car il souffrait du soleil —, et Jonas eut, à cause de ce lierre, une grande liesse.

« Mais Dieu, le lendemain, à l'aube, fit venir un ver qui piqua le lierre, et le lierre se dessécha. Et, quand le soleil se fut levé, Dieu appela un vent chaud et brûlant, et le soleil frappa sur la tête de Jonas, et il étouffait, et il désira mourir, et il dit : « Mieux est pour moi mourir que vivre. »

... Et le Seigneur lui dit : « Tu t'affliges à cause d'un lierre que tu n'as fait ni naître, ni croître, qui est né dans une nuit, qui est mort dans une nuit. Et moi, je n'épargnerai pas Ninive, une grande ville où sont plus de cent vingt mille vivants qui

ne savent pas ce qu'il y a entre leur main droite et leur main gauche, et de nombreuses bêtes de somme ? »

Déjà, les colonnes de l'ost ennemi s'allongent entre les monts de la Judée. Les éclaireurs aériens de Gog écrasent Jérusalem sous un déluge de bombes incendiaires. Les coupoles de mainte église s'effondrent; seul, on ignore pourquoi, le Temple est épargné. Tout d'un coup, la nouvelle espérée survient : un fléau brise Gog dans sa marche ; des nuages d'horribles mouches se sont abattus sur ses camps ; elles exaspèrent et tuent les chameaux, les mulets, les ânes ; elles empoisonnent l'eau des citernes, se collent au pain des hommes : dès qu'ils ouvrent la bouche, ils en sont suffoqués ; elles grouillent sous leurs paupières ; les uns se mettent à courir, comme des aveugles qui seraient fous, les deux mains appliquées contre leur face ; d'autres se jettent à plat ventre, dans la poussière, en se bouchant les oreilles.

Partout où ces mouches ont passé, la peste les suit. Cent mille cadavres infestent les routes, les tentes en regorgent. L'ange d'extermination, debout dans le soleil, peut crier aux oiseaux du ciel et aux bêtes des champs : « Assemblez-vous, volez au grand festin du Seigneur. Vous mangerez la chair des forts avec le sang des princes de la terre ; vous vous rassasierez de leur graisse ; vous vous emplirez à ma table du cheval et du cavalier et de tous les hommes de guerre. »

Le gros des Barbares reflue vers la vallée du Jourdain, à l'Orient de la mer Morte. Les Juifs

avaient fait de ce pays une palmeraie débordante, un verger paradisiaque. Gog n'y laissera pas un arbre debout, pas une hutte dans les vignes ; et il se dispose à tourner Jérusalem par le Sud, tandis qu'une deuxième armée va se ruer du Septentrion. Un matin, les troupes s'ébranlent, martelant d'un même pas et d'un chant rauque les berges du fleuve. Une nuée se gonfle au-dessus de la mer ; un cyclone enveloppe les bataillons qui s'avancent ; une pluie de soufre et de pierres incandescentes les lapide ; les canons volent en l'air, toutes les poudres sautent. Les hommes grillent comme des sauterelles, les masses flambent comme des fagots d'épines. Gog lui-même et ses lieutenants sont anéantis. La vallée s'appellera désormais le sépulcre de Gog, de la multitude de Gog.

Pour un instant, la Palestine respire ; mais ce n'est qu'une trêve. Le Pape se voit, dans Sion, tel qu'un pâtre qui s'est abrité, le soir, avec ses brebis, derrière les planches d'une étable, et qu'assiègent des loups à jeun ; et il écoute, par les fentes, le va-et-vient, les reniflements de la harde enragée. Le désastre de Gog a retenti, malgré l'Antéchrist, jusqu'aux îles les plus lointaines. Seulement, ce prodige n'a pas changé les peuples. Lorsque le Pape, chaque jour, de sa fenêtre ouverte, envoie aux quatre points de l'espace sa bénédiction, il voudrait secouer avec ses doigts de la clarté sur tous les vivants ; et il atteint presque de ses yeux la zone où commencent les ténèbres hostiles. Il voit Satan exulter dans son image qu'encensent les foules ; leur perdition

l'attriste parfois à en mourir. Mais il sait qu'elle ne doit pas durer, puisqu'elle est l'indice de la fin des fins. Et, autour de lui, se lève une Église sublime, radieuse.

Les huit béatitudes, la tendresse et la joie du Christ, l'humilité de la Vierge pure habitent comme jamais cette chrétienté des derniers mois. Elle est une ainsi qu'un pain délectable. Les plus durs des vieux Juifs ont cédé à la véhémence de l'amour. Quand les paroisses chantent l'O quam bonum et jucundum fratres habitare in unum, les âmes se fondent vraiment en un seul baiser de paix. L'imminence des périls resserre la fraternité des fidèles ; et ils ont l'air de ceux qui mangeaient la Pâque debout, un bâton de voyage à la main, se souvenant que l'heure de partir approchait.

Maran-Atha ! Venez, Seigneur (11), adjurent leurs voix unanimes ; car l'Epoux vient, nul n'en peut plus douter. Il faut que la défaite du Mal s'achève. L'Antéchrist est attendu au rendez-vous qu'il n'évitera pas. Saint Michel, l'intangible obstacle (12), après avoir tenu, tant de siècles, le Dragon en arrêt, semble le lâcher sur le monde renégat, sur les chrétiens prédestinés au martyre. Mais, à la minute où le monstre rugira : Victoire, l'Archange le crèvera de sa lance, le jettera dans le puits éternel, et le puits sera scellé.

Jusque-là, on saura souffrir. Cependant, la phase à traverser donne le frisson. L'Antéchrist a réuni patiemment une armée d'élite, ce qu'il a pu trier d'hommes intrépides, experts dans l'art de détruire, d'ingénieurs, de chimistes, de stratèges ;

et il combine, pour que ses plans soient infaillibles, des inventions foudroyantes. Une flotte d'aéronefs doit assaillir, une nuit, Jérusalem, asphyxier, par de sûrs projectiles, tous ses habitants : et, le lendemain, une artillerie furibonde démolira la ville elle-même, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus pierre sur pierre, sauf le temple où il veut être adoré.

Mais il compte sans les Veilleurs d'En Haut, et sans « les deux témoins, les deux candélabres debout en présence du Seigneur, sans Élie et Hénoch. C'est d'eux que Jean avait révélé :

« Si quelqu'un veut leur nuire, du feu sortira de leur bouche et dévorera leurs ennemis... Ils ont le pouvoir de fermer le ciel pour qu'il ne pleuve pas durant les jours de leur prophétie, et ils ont le pouvoir sur les eaux de les convertir en sang et de frapper la terre par toutes les plaies qu'ils voudront. »

La nuit de l'attaque est venue : les cinquante navires, en file triangulaire, fendent le ciel sans lune, laissant Jaffa derrière eux. Leur élan s'est ralenti ; l'air siffle contre les carènes et dans les agrès d'acier ; mais, pour les hommes d'en bas, leur passage n'est guère plus bruyant que le vol d'une chauve-souris. Personne, croient leurs capitaines, ne soupçonne qu'ils arrivent ni où ils se dirigent.

Quelqu'un pourtant les suit d'une vision aussi claire que s'ils accouraient contre ses yeux ; Elie est à genoux sur le mont des Oliviers ; depuis quarante jours il jeûne et intercède ; il adjure Dieu de se manifester avant le suprême triomphe

du Maudit. Soudain, à cette heure, il se lève, se tourne vers l'Ouest, trace sur l'horizon nocturne un vaste signe de croix, et voici quelle chose lui apparaît :

Tandis que les aéronefs cheminent, dans l'orgueil de leur masse, maîtres de l'étendue, une pluie d'étincelles se détache du zénith et roule autour des lourdes coques. De celles-ci, les unes s'embrasent comme des citadelles de feu d'artifice; d'autres, touchées au ventre dans leurs soutes, font explosion. Elles se cabrent, puis se précipitent vers les plaines qui palpitent de leur fournaise. Sous un orage de fumée tordue au vent de leur chute, les torchères monstrueuses s'allongent en crépitant. Elles se fracassent entre elles. Toute l'escadre, avec ses équipages réduits en charbon, va s'écraser sur le dos rocheux d'une colline.

« J'ai vu, dit Élie, se remettant à genoux, Satan tomber comme un éclair du ciel. »

Au récit de l'incompréhensible catastrophe, l'Antéchrist, pour la première fois, serre les dents. Mais il rejoint à Nazareth l'état-major de son armée ; ses terribles canons gagnent les hauteurs d'où l'on commande Jérusalem, et sa vengeance est dans leurs gueules. Les campagnes, devant l'invasion, sont désertes ; une foule énorme s'est réfugiée vers Sion, à l'intérieur du « camp des Saints ».

Hénoch trouve du blé pour la nourrir, et les prêtres dispensent même aux petits enfants le viatique de paix. Pourquoi les âmes se troubleraient-elles? L'abomination du dévastateur, Hénoch

et Élie s'en font garant, n'atteint pas encore les derniers tabernacles ; s'il paraît vaincre, c'est que le Jour du Seigneur est là qui l'éperonne, hâtant sa ruine. Les chrétiens se préparent aux souffrances d'avant ce grand jour, de même qu'une femme enceinte aux douleurs de l'enfantement. Ils sont prêts, libres de toute cupidité périssable : ceux qui vendent, ceux qui achètent, savent qu'ils vont bientôt tout perdre ; celui qui bâtit sait qu'il n'habitera point sa maison ; celui qui sème, qu'il ne moissonnera pas ; celui qui se marie que le temps lui manquera pour engendrer des fils...

Hénoch est monté sur une tour de la basilique, et il regarde au loin le camp des ennemis. Comme Moïse élevant contre l'Égypte la verge du justicier, il étend sa main sur la terre qu'ils souillent, et les livre au Démon des épouvantes.

Un phénomène affreux aussitôt les consterne : l'eau qu'ils tirent des sources, celle qu'ils reçoivent des pays voisins se change en un sang noir et tiède. S'ils essayent d'en boire, ils meurent à l'instant. S'ils se lavent, leur figure et leurs mains sont enduites de cette liqueur poisseuse ; elle encrasse leurs canons, s'ils veulent les arroser. Les routes elles-mêmes suent du sang. Une odeur de sang pourri suinte des rocs et des arbres. Le soleil et la lune ressemblent à des têtes barbouillées de sang.

Quelques-uns comprennent, et, touchés par une si tangible malédiction, ils déclarent :

« Un Dieu est avec les chrétiens. Rien à faire contre eux. »

Ceux-là sont déférés à leurs chefs, comme des traîtres, et, pour l'exemple, enterrés vivants. L'Antéchrist sait le péril d'une impuissance qui se prolonge. Il décide que l'infanterie prendra Jérusalem d'assaut : opération facile, puisque la place, flanquée de vieux remparts, n'oppose, pour se défendre, ni obusiers ni garnison instruite.

Au moment où ses corps d'armée vont se mettre en marche, il apprend qu'une convulsion sismique a, le matin même, englouti Rome ; quinze secondes ont suffi ; la Ville éternelle a disparu, comme une pierre de meule que des bras puissants lanceraient dans la mer. Ce cataclysme, s'ajoutant aux autres signes, déconcerte ses généraux ; afin de roidir leur courage, il se maintient impassible. Les soldats partent, fous de soif et de haine ; un esprit de férocité bout dans leurs membres ; ils se ruent, tels que des sangliers hors d'un bois. Mais, entre les faubourgs et leurs premières lignes, s'avance un brouillard étrange, d'un noir de poix, semblable à un mur qui serait poussé contre eux. Ils s'arrêtent, cloués par une méfiance qui devient de la peur. La brume, de plus en plus opaque, s'étale au-dessus de leurs têtes, descend au ras du sol. Des ténèbres les étreignent, ainsi que des mains les serreraient à la gorge. C'est l'ombre informe, la cécité du puits de l'abîme. Ils ne se voient plus les uns les autres, ils ne discernent plus leurs doigts devant leur visage ; ils ont sur les prunelles comme deux lingots de plomb. Tout tremblants, ils s'appellent, ils crient ; leur voix semble ne rendre aucun son ; nul ordre ne se transmet. Ils

sentent que leur masse oscille confusément ; et chacun d'eux est *seul*, perdu, n'osant bouger, ne pouvant fuir. La terre, sous leurs pieds, reste mouillée de sang ; le brouillard est plein de la moiteur nauséabonde ; ils y râlent. Quelques uns, excédés d'horreur, se tuent ; il en est qui, dans l'égarement du désespoir, mangent leur langue. Le plus grand nombre s'affaisse, inerte à la façon des animaux terrifiés, et ils attendent leur fin.

Combien d'heures s'éternise cette nuit du châtiment, personne d'entre eux ne sait. Par degrés cependant elle s'évapore ; ils se retrouvent debout avec le soleil de midi sur leurs casques ; Jérusalem, en face d'eux, s'offre à leur convoitise comme une corbeille de fruits blancs. Ils revoient les petites coupoles de ses terrasses, les fentes des ruelles où les ombres paraissent de l'eau bleue. Le hurlement d'une fureur avide secoue leurs gosiers qui brûlent. Et toutes ces croix des dômes, dont le ciel est barré, quand donc les auront-ils abattues ? Leurs chefs ont peine à ne pas les laisser courir jusqu'aux murailles qu'ils escaladeront, si les portes sont closes.

La porte de Damas est large ouverte ; aux créneaux aigus pas un garde ne se montre. A l'intérieur de la cité résonne une allégresse liturgique ; toutes les cloches tintent, mugissent ou carillonnent, comme pour un Dimanche de Pentecôte. Dans les églises, les orgues grondent ; dans les rues, le long de « la Voie douloureuse », le peuple et les prêtres, en procession, déroulent les versets d'un immense Te Deum. Cette douceur triomphale

étonne les mécréants ; ils font halte, redoutant un nouveau piège ; des patrouilles vont éclaircir ce que médite la « ville des sorciers ».

Or, la veille, après avoir prié trois jours au Saint-Sépulcre, le dernier des Vicaires du Christ et les deux derniers prophètes ont annoncé à l'Église que les temps sont révolus. Le martyre des Saints va terminer la délivrance des créatures ; Satan sera évacué hors de ce monde ; Dieu régnera sur la terre comme dans les cieux ! Aussi, la chrétienté doit-elle mourir en habits de fête ; car, depuis l'aube de Pâques où Jésus renversa la pierre du tombeau, il n'y aura pas eu de journée plus belle.

Voilà pourquoi les glorieuses bannières, que haussent des jeunes filles voilées de blanc, sortent au soleil une dernière fois ; les encensoirs montent et s'abaissent, embaumant l'air devant l'Hostie ; une dernière fois, Jésus, dans le sacrement de son Corps, traverse les rues de Jérusalem, jonchées de palmes ; et la foule répond aux mêmes psaumes que David, après une victoire, entonnait autour de l'arche, en dansant.

Lorsque les soldats de l'Antéchrist se heurtent à cette procession, la tranquille solennité du cortège les stupéfie. Mais, comme ils ont aperçu l'ostensoir sous le dais, ils sursautent d'une colère frénétique et bondissent pour le piétiner. Les chrétiens, se massant en profondeur, résistent à la poussée, tandis que les choses saintes, à la hâte, disparaissent. Alors, pour les assaillants, commence la joie du grand massacre. Ils se paient

de leurs mécomptes, des affres qu'ils endurèrent, de la peur qu'ils ont eue d'une défaite. Ils assomment avec les crosses, fusillent, jugulent, éventrent. Ils oublient qu'ils avaient soif. L'odeur du sang les dégoûtait ; maintenant ils s'en saoûlent ; ils ne tueront jamais assez !

Sur une place où les chrétiens ont reculé, des cavaliers les sabrent ; et les égorgeurs ont du sang jusqu'au mors de leurs chevaux.

Toutes les portes de la ville sont envahies ; du Nord au Midi, de l'Orient au Levant, le Faucheur travaille. Les cris des assassins s'enflent, refluent, s'exaspèrent parmi les décharges des fusillades ou les gémissements aigus des femmes qu'ils violent et torturent. Des chiens hurlent. Une accalmie laisse, par instants, s'élever encore le rythme d'un hymne liturgique : dans les jardins de la chapelle d'un couvent, des centaines de familles, avec des prêtres, se sont entassées ; et ces fidèles qui vont mourir chantent en chœur le chant de l'agonie, le *Salve regina*. Un régiment de Kurdes investit leur refuge ; les Barbares enjoignent à tous les captifs de rester, comme ils sont, à genoux. Les officiers répartissent leurs hommes en équipes ; ceux-ci ont tiré de larges coutelas ; puis, ils se mettent à trancher les têtes. Les victimes n'articulent aucune plainte, si ce n'est les mères, quand leur gicle aux yeux le sang de leurs enfants. Le *Salve regina* continue, l'adjuration libératrice à Celle qui vêtira les martyrs de la pourpre incorruptible. Les voix s'espacent et s'obstinent jusqu'au dernier survivant, un vieillard dont le bourreau scie le

cou, non sans effort, car le fil de son arme est émoussé. Tout s'est tu. Les bouchers s'épongent le front ; les manches des coutelas ruissellent, les lames brûlent. Pour finir, ils décapitent, dans la chapelle, un Christ suspendu contre une colonne. Ces milliers de corps sans tête, avec la variété de leurs postures, font un spectacle réjouissant ; l'un des capitaines le photographie ; et les soldats joueraient volontiers aux quilles avec les têtes qui flottent sur les mares fumantes. Mais, au dehors, d'autres pressantes besognes les réclament.

Près de là, flambe une église incendiée par les chrétiens eux-mêmes ; ils y avaient déposé les ciboires et les calices, les reliques, les ornements d'autel, les statues vénérées, tout ce qu'ils voulaient soustraire aux sacrilèges. Les pillards enragent de voir tant d'or fondu ; en manière de consolation, ils jettent dans le brasier des enfants qu'on leur apporte, et des seins de femmes coupés dont ils ont empli un tombereau...

Vers le soir, un ordre du grand Chef interrompt le carnage. L'Antéchrist conçoit une extermination méthodique et calme d'où nul ne s'évade ; surtout il veut tenir les prêtres, les saints, les prophètes du pays rebelle. Le Pape, Élie et Hénoch ont été pris dans le sanctuaire de l'Ecce homo ; le vainqueur se les réserve, comme de solennels trophées.

Pour « la racaille » des Palestiniens, il commande qu'elle soit détruite « humainement », sans inutiles sévices. On introduit les condamnés, mille par mille, dans une salle voûtée, hermétique ; une machine insuffle sur eux une nappe de gaz homi-

cide ; ils tombent, en moins d'une seconde, sans vie ; de puissants lance-flammes consument instantanément les cadavres ; ensuite, le lieu est ventilé ; un courant d'air expulse les cendres ; et une autre série succède.

Mais les notables, le clergé, les moines, les religieuses de tout habit, ceux-là ont soutenu la résistance, ils ont excité le peuple contre le « suppôt de Satan » : donc la justice exige qu'ils savourent les tortures de l'enfer. Des soldats les jettent, les bras liés sur le dos, dans des caves pleines de scorpions, ou les livrent en pitance à des fourmis rouges. Les moins privilégiés sont destinés aux « camps de concentration ». Des gardiens les chassent dans le désert, à coups de fouet. Ils les parquent au milieu des rochers, sous le soleil inexorable, nus, hommes et femmes, tellement serrés, que si l'un d'eux, exténué, s'affale, les plus proches sont contraints de monter sur son corps et l'étouffent. Quatre jours et quatre nuits, on les laisse agoniser de soif et de faim ; puis, on leur tend quelques croûtes de pain trempées dans des ordures, quelques débris d'une viande grouillante de vermisseaux ; et, derrière la clôture barbelée, les curieux se divertissent à considérer ces vaincus avilis, débiles, ces « augustes bonzes » et « ces bonzesses », dont les mains tremblent, dont les mâchoires claquent, dont plusieurs, à moitié fous, se battent entre eux, s'arrachant des bribes. Des femmes, au milieu de cette horreur, sont devenues tout à fait démentes ; elles se mordent les unes les autres, glapissent et ululent, convulsées comme

si une meute de démons les disloquait. Des spectateurs apitoyés, mais sentencieux, moralisent :

« Le Dieu qu'appelaient ces pauvres gens, s'il existait, s'il voyait leur abjection, les y délaisserait-il ? »

Au bout d'une semaine, le camp n'est plus qu'un charnier innommable où de vagues moribonds sont couchés sur des morts, ne pouvant même plus remuer les lèvres pour prier.

La prise de Jérusalem a déchaîné dans l'univers des enthousiasmes extravagants. Elle signifie que le Surhomme est invincible. Malheur à qui osera nier sa force et narguer par de puérils artifices la coalition des lumières ! La Judée est en paix, c'est-à-dire que plus un chrétien connu pour tel n'y demeure vivant ou libre. Dans Jérusalem, le calme s'est rétabli ; pas une croix ne subsiste au faîte des églises ; tous les emblèmes religieux sont à l'égout. Le Saint-Sépulcre est désaffecté, converti en un musée de l'histoire des religions. Un arrêté autorise, sur le Golgotha, la construction d'une loge maçonnique et d'un luxueux casino. A l'intérieur de l'ancien temple, des artistes ont laïcisé les colonnes et les voûtes. Qu'est devenue l'arche d'alliance? Personne n'a pu la découvrir. Tout au moins, le maître-autel est-il démoli, et, pour en occuper le vide, on dresse dans le chœur une gigantesque statue, plaquée d'or comme celle que fit ériger sur la plaine de Doura le roi Nabuchodonosor : c'est l'image de l'Antéchrist, en robe de prophète, présentant de sa main droite le décalogue nouveau des peuples.

Désormais, quelle puissance contredira la sienne ? Le Diable se croit, par lui, maître absolu ; il peut braver le fils de Dieu :

« Trempe de ton sang la terre, lamentable Sauveur du genre humain. Les spirales du Dragon la tiennent ; tu ne me la feras pas lâcher. A quoi te sert d'avoir pâti ? Plus d'âmes cherchent mon abîme que tu n'en introduiras dans ton ciel. Une fois tu rompis mon sceptre ; les morceaux me restent. Si tu veux m'empêcher de m'accroître, cesse de créer ; installe ma fille, la Mort, sur les décombres de la planète ; ou confesse-toi vaincu. »

A présent que les mages chrétiens ne peuvent plus faire de prosélytes, le triomphateur se dispose à jouir de leur déchéance qu'achèvera leur supplice, et à les confondre devant les multitudes. Puisqu'ils ont prêché la Croix, ils l'épouseront dans les tourments. Sur la place du Saint-Sépulcre, trois croix énormes sont plantées ; de la ville entière on les apercevra ; même, par une ingénieuse transmission d'images et de sons, les citoyens et les citoyennes de tout l'Empire pourront suivre le spectacle qui va leur être offert dans Jérusalem.

Le vieux Pape, Élie et Hénoch sont extraits de la geôle d'où aucun Ange ne les a libérés. Le Pape est coiffé de la tiare, ses épaules sont chargées du manteau pontifical, afin qu'en le reconnaissant au loin les nations applaudissent à son ignominie. Le pontife s'avance entre les deux prophètes ; des courroies leur tordent les poignets ; une corde trop courte lie, par devant, leur tête à

leurs jambes; ils cheminent courbés, boiteux, dérisoires, portant sur leur dos l'anathème du siècle maudit. De la prison au lieu du martyre, à droite et à gauche, scintille une haie stricte de baïonnettes. La soldatesque rit, lorsque trébuchent les condamnés, et les insulte. A peine ont-ils paru, des terrasses, des ruelles, du mont des Oliviers au mont du Scandale, de la vallée du Cédron à la porte de Jaffa une huée titanique roule contre eux, comme pour les broyer. Cette vociférération, vague informe, se condense dans un seul cri qu'aboient des millions de bouches écumantes : « Mort au Christ! Mort au Christ! » On dirait qu'elle arrive des extrémités de la terre, que l'enfer entre-bâillé la vomit. Ceux qu'elle outrage l'entendent à peine, attentifs au céleste Alleluia qui, des prés de l'azur, descend vers leurs âmes, tel qu'un angélus, dans un soir de mai.

Pour eux, c'est fini bientôt de marcher sur la terre abominable; ils ont atteint la place du Saint-Sépulcre, les croix sont à quelques pas, et, vis-à-vis, sur une estrade que décorent en un seul faisceau les étendards de tous les Etats du monde, trône, entouré de son grand conseil, l'Homme inique.

A un signe de son doigt, les liens des martyrs sont détachés. Ils s'embrassent avant de mourir; dans leur baiser de paix communie l'Eglise éternelle, depuis ses origines jusqu'à la plénitude des temps.

Un roulement de tambours les interrompt. Le Pape se voit, seul, entraîné au pied du tribunal; un greffier lit sa sentence. L'Antéchrist dévisage

de ses yeux implacables et profonds comme la géhenne ce vieillard qui ne l'intéresse plus. Un sourire glacial effleure ses lèvres, tandis qu'il examine la tiare aux trois couronnes sur le chef humilié de son captif.

En face du monstre, le pontife a frémi d'une horreur sainte. Il se représente l'humanité séduite, tant d'âmes que Dieu lui avait données, à lui, investi de l'anneau du pêcheur, et que Dieu va lui redemander. Il en défaillirait d'angoisse et de compassion, s'il ne savait que toutes ces choses ont été prévues dans la rectitude des indéchiffrables Décrets. Une suprême fois, il voue ses souffrances pour son peuple, il se « fait péché » pour son salut, et, de ses mains encore libres, il le bénit. Ensuite, il s'abandonne aux exécuteurs, et ceux-ci l'arrêtent contre la croix du milieu, la plus haute ainsi qu'il convient au dernier Missionnaire du Seigneur crucifié. Mais il ne sera pas cloué comme le fut l'apôtre Pierre. On lui passe des cordes sous les aisselles, autour des reins; une poulie le hisse brutalement le long de la poutre verticale jusqu'à l'intersection de la transversale; et des crans le maintiendront là suspendu, distendu, tant que son corps ne se détachera pas de ses bras déchirés. Lorsque la foule l'aperçoit au haut du gibet, ainsi exhibé avec sa tiare qui penche, Jérusalem éclate en bravos; des quatre points de l'horizon tonne un rire effroyable, comme d'un égout se dégorge un torrent. Ceux même qui ne voient rien applaudissent, rugissant leur haine. Les civilisés, les doux se mettent au ton de la

tourbe immonde ; tous sont peuple à cette heure, puisque c'est l'heure de Satan ; et il dilate en ces masses une furie d'orgueil, l'illusion d'être des justiciers, les vengeurs de la liberté humaine.

Hénoch, à son tour, comparaît devant le prétoire où nul Pilate ne prendra la peine de se laver les mains. L'Antéchrist l'interroge, il voudrait connaître son passé, quelle langue parlaient les hommes au temps de son père Jared et de Mathusalem, son fils, ce qu'il faisait dans le Paradis, durant sa longue « villégiature ». Mais le patriarche se tait, ses paupières restent baissées, il ne semble pas voir son Juge, comme si, pour son cœur extasié, le Mal déjà n'existait plus. Dans le flot laineux de sa barbe le soleil déclinant s'argente.

« Prophète, insinue l'Antéchrist, puisque tu as su changer l'eau en sang, fais que de cette potence sortent des feuilles vertes, et nous croirons en toi. »

Hénoch relève lentement la tête ; son regard tranquille et comme éternel balaye le tyran et les rangées d'hommes assis sur l'estrade. Deux jets de flamme s'élancent de son front ridé, ses lèvres s'ouvrent :

« Démon, répond-il, vous ne tenterez pas notre Dieu. Malheur à vous qui dites : « Je suis Dieu. » Le sang des justes crie contre vous. Encore trente jours et trente nuits, et de votre empire et de vos œuvres il ne restera rien, rien, si ce n'est le ver de vos crimes, et le gouffre où vous roulerez, pour les siècles des siècles. »

Il tourne le dos au tribunal, et, d'un pas auguste, processionnel, s'approche de la croix. Il en baise

le bois, comme un prêtre baise son étole, puis il se voit exalté, lui aussi, entre ciel et terre, si beau dans l'opprobre qu'à son aspect les clameurs d'en bas s'amortissent; des femmes osent murmurer : Grâce.

Ses paroles, sonnant comme une sentence sans appel, ont remué d'un sourd malaise le sanhédrin pourtant sceptique; le grand chef seul n'a pas tressailli. Mais Élie maintenant les bouscule de sa voix formidable, cette voix dont avaient peur les lions dans la solitude de l'Horeb.

« Qui es-tu? lui a demandé l'Antéchrist, en manière de défi.

— Qui je suis? L'annonciateur de la paix. Vous qui m'entendez, le jour de Dieu s'avance sur vous. Le Christ va se lever, avec le souffle de ses lèvres il tuera l'impie (13). Il prendra au nid l'orgueil des peuples, et il le brisera. Ce jour-là, tous les simulacres tomberont, les sublimes et les glorieux lécheront la poussière; ils auront dans les reins les flèches de l'épouvante, ils se blottiront au creux des cavernes, pour fuir la face du Dieu vivant.

« L'Esprit-Saint passera comme un déluge de feu. Il va changer les cieux et changer la terre. La Mort sera précipitée à jamais et les morts surgiront, quand le vrai Juge s'assoira au-dessus des nuées. Alors les hypocrites, les homicides, les princes de la fraude et du blasphème supplieront les montagnes de les écraser. Oui, Antéchrist, la race des réprouvés qui t'auront suivi dans la turpitude sera debout contre toi. Même les enfants que tu auras fait mourir sans baptême réclameront jus-

tice. Ils ne se rassasieront pas de ta peine sans merci, tu souffriras pour chacune des âmes que tu auras perdues. »

A ce langage de lèse-majesté, les courtisans s'agitent, l'auditoire trépigne et conspue. Le prophète, cependant, poursuit sur un mode triomphal :

« Mais les patients, les élus, ceux dont vous bafouez l'espérance, pour eux le mystère de l'épreuve sera terminé. Ils entreront, vêtus de blancheur, dans la maison du Père, ils s'assoiront à sa table, ils commenceront avec les Anges le nouveau cantique. Et, à leurs pieds, la terre fleurira comme un lys, sous le diadème de gloire des astres réconciliés. Ils auront un pacte d'amour avec les bêtes des champs. Tout l'univers sera dans la paix, parce que ta puissance, ô misérable, ne sera plus, et personne à jamais ne se souviendra que Satan a régné...

— Ce bavard nous fatigue, qu'on l'enlève, ordonne le Maître, affectant le dégoût d'un blasé pour un prêcheur populaire. »

Les bourreaux saisissent Élie, le jettent durement contre l'arbre de son supplice. Pendant qu'ils serrent les cordes et font craquer ses membres, l'Inspiré se tait, absorbé dans la joie de pâtir comme a pâti le Fils de Dieu. Mais, dès qu'il est exposé sur la croix, de cette chaire de douleur il prophétise. Il prêche aux foules impies, pour que la vérité soit sans reproche, ayant retenti jusqu'à la fin ; il leur parle comme sachant que, dans cette cohue hideuse, plus d'un attend la Lumière ; et il

révèle un signe qui doit convaincre les cœurs de bonne foi :

« Quand vous nous aurez vus, dit-il, expirer sur ce poteau, après trois jours et demi le Seigneur nous ressuscitera, et nous ravira au-devant de Lui, dans les clartés. »

Comme le cri d'un aigle, comme le buccin de la foudre, sa voix monte au-dessus de la ville, vers les porches béants du crépuscule. Les tambours veulent la couvrir, des fanfares mugissent un hymne humanitaire, des caissons d'artillerie s'ébranlent au tournant des rues. Elle traverse et méprise ces tumultes, semble portée, plus haut que l'espace, dans la splendeur vermeille des saints.

Un fanatique, pour couper court « au sermon », conseille de fusiller Élie, ou plutôt de le redescendre, et de lui entonner dans la gorge quelques cuillers de poix bouillante. Mais ces moyens expéditifs abrégeraient ses tortures. L'ordre est donc donné d'évacuer les abords du Saint-Sépulcre : quand l'assistance fera défaut, le harangueur cessera.

Le cortège présidentiel se retire, acclamé, et confusément déçu. Des troupes sont postées aux issues de la place, car on craint que de secrets disciples ne dérobent les cadavres des crucifiés ; et le peuple, repris d'une fureur démoniaque, veut déplanter les croix, les abattre et mettre en pièces les trois martyrs...

Dans la nuit qui vient après le troisième jour, alors que les agonisants, depuis des heures, sont inanimés, une brusque fulguration les enveloppe, leurs liens consumés se rompent, et trois formes

radieuses s'envolent au sein du firmament, se fondent parmi les étoiles.

Ce prodige contriste un moment le Séducteur : quel génie plus fort que le sien lui ôte de la bouche le fruit des victoires? Son déplaisir s'irrite, quand on lui dénonce des groupes de chrétiens subitement convertis. Pourtant, ce va être un jeu de réduire ces derniers factieux; et, ensuite, sa volonté se projettera sur toute la terre, comme un disque roule sur une aire plate. Déjà, si loin que son inquisition s'étende, il n'aperçoit ni un seul continent, ni une seule île, où, dans un lieu public, le culte du vieux Jésus soit célébré. Autrefois, l'empereur Julien, et, plus près, la Révolution française, l'Internationale socialiste se butèrent à démolir l'Eglise. Pourquoi ont-ils échoué? Pourquoi réussit-il? Sans doute, l'unité du monde rend plus efficace sa méthode impitoyable. Mais c'est aussi que le christianisme a fini son temps. La main du Surhomme n'eut qu'à secouer l'arbre de la science, et la pomme pourrie s'en détacha. A l'avenir, l'espèce humaine n'adorera qu'elle-même en Celui qui l'a libérée. Et il se juge immortel, comme l'Esprit dont il entend la voix. Personne ne conteste plus qu'il soit le Verbe des âges nouveaux. Dans toutes les villes du globe son effigie est vénérée; grâce à un étrange pouvoir, elle articule des paroles (14), énonce des sentences, répond aux dévots qui l'invoquent, et leur souffle, pour la réussite de leurs affaires, les plus fins secrets. Il a institué une sorte de sacrement, un breuvage communiquant aux fidèles l'alacrité de l'intelligence,

la vigueur joviale, le don de contenter leurs désirs sans lassitude ; celui qui aurait une foi pleine en la vertu de cette communion ne mourrait jamais.

Cependant il n'oublie point que son prestige mystique réclame, pour fasciner les simples, des merveilles indéfinies. Sa gloire présente le dégoûte, il vise à monter au delà, jusqu'à ce qu'érigeant son trône au-dessus des constellations, il devienne, selon sa devise, « dux ad astra ».

Lucifer, son inspirateur, est un idéaliste qui voit faux parce qu'il voit trop en grand ; incarcéré dans ses ténèbres, il les refoule éternellement, et traîne sur lui cette montagne qui l'étouffe, mais qui ne peut pas le broyer...

L'Antéchrist se souvient de séances d'occultisme où il découvrait à ses disciples par quels rapports mal éclaircis le périple des faits terrestres est lié au tourbillon des sphères. S'il pouvait établir entre la planète et ses voisines des communications tangibles, la vie se dilaterait dans l'illimité. Son empire est trop étroit ; il veut s'annexer le firmament. Quand il reviendra, conquistador heureux, de Mars ou de Saturne, après avoir ébloui les habitants de ces univers, quel nimbe sidéral, aux regards des hommes, le béatifiera !

Plus d'une fois, dans des phases de solitaire exaltation, tout éveillé, il a senti des mains invisibles le soulever du sol, l'emporter si haut vers l'empyrée qu'il ne voyait plus la terre ; et, comme planant sur des ailes, il regardait tourner les étoiles, il aurait pu s'y promener.

Une voix secrète l'assure qu'il doit, publiquement,

réitérer cette expérience ; il franchira le vide interstellaire, et, à son gré, redescendra. Ce que la légende a inventé sur le Christ-Jésus, lui, par ses facultés surhumaines, il le démontrera possible.

Certain dans son audace, il laisse donc annoncer, pour le dernier jour du mois, son Ascension. A cette nouvelle, un vertige d'arrogante espérance secoue les plus froids des hommes : ne plus être captif de la pesanteur, circuler de monde en monde, faire qu'ils s'aiment entre eux, les connaître, et, plus tard, peut-être, les exploiter, ce sera la prise de possession du divin !

Parmi les adorateurs de l'Antéchrist, plus d'un pourtant s'inquiète ; l'énormité de son ambition les accable, son exode les effraye, comme s'il devait tomber ou ne plus reparaître.

Mais ce départ sera le plus extraordinaire événement de son règne. C'est de Jérusalem, du mont des Oliviers qu'il prendra son vol, et d'innombrables pèlerins débarquent de toutes les régions pour boire de leurs yeux ce triomphe unique.

La veille au soir, dans le temple, une cérémonie solennise les prémices du moment incomparable. Le chef du Conseil, au nom de toutes les cités du globe, lit l'acte d'hommage dû au Bienfaiteur, au vrai Messie, par qui l'humanité atteindra ses fins sublimes.

Au-dessus de Gethsémani et des pentes calcaires du mont, transformées en jardin d'Armide, une route sinueuse mène au plus large des trois faîtes. Une file de croix les dessine, et des hommes, des

femmes y sont pendus, des chrétiens surpris dans les hypogées, dans les replis des grottes où ils s'initiaient au Sacrifice prohibé. Tout en haut, on a dressé un banquet babylonien. Là, les maîtres du monde vont fêter le fabuleux avenir qu'inaugurera demain.

Vêtus à l'orientale, ils sont assis ou à demi couchés sur des trônes moelleux et profonds. A leurs côtés se prélassent des femmes aux visages peints, dans des robes vaporeuses qu'irisent les feux des diamants. Aucune lampe ne s'allume, et pourtant une fraîche clarté lunaire miroite le long des tables, autour des visages heureux. La nuit étant lourde, une rosée qui sent le romarin, en gouttelettes imperceptibles, s'évapore sur les bras nus. Des brises artificielles promènent un parfum d'acacias en fleurs. Le fumet des plats, avec ses combinaisons bizarres, dépayse les plus subtiles narines. Entre les feuillages brillent les cordes de vingt harpes, un orchestre joue des danses amoureuses que miment des enfants enlacés. A la rumeur des voix et aux rires répliquent en bas les cris du peuple, les fanfares qui s'échappent des rues illuminées, le hennissement de l'énorme orgie que les astres écoutent dans le silence de Dieu.

Au centre des convives, l'Antéchrist préside, nonchalant et mystérieux; sur sa tête se déroule le Serpent blanc de la voie lactée, et il semble n'avoir qu'à étendre la main pour cueillir aux treilles de la nuit les grappes de l'été suprême.

Cependant, est-il satisfait? Que lui importent ces foules éphémères, s'agitant et jouissant, ado-

rant en sa personne leurs pitoyables désirs gorgés ? Son règne terrestre n'a plus d'imprévu ; il le voit comme une chose déjà lointaine, étrangère. L'inconnu seul attise sa curiosité ; et encore, posséder tout le visible, tout l'invisible, c'est trop peu ; il convoite l'Infini, l'Absolu :

« Dieu, songe-t-il, n'est jusqu'ici qu'une fiction ; mais, s'il peut être, ce sera moi... »

L'aurore approche, la frénésie nocturne est repue ; sous les oliviers de Gethsémani des couples dorment confusément. Le long de la route qui monte aux sommets se traînent les plaintes sourdes des crucifiés.

L'impérial mystificateur escomptait pour son départ un matin étincelant dans un azur sans ride ; il lui plaisait de s'évanouir au fond de l'éther, comme un rayon. Or, telles qu'un vélum funèbre, des nuées denses sont tendues sur la ville ; quelles impénétrables colères se gonflent dans leurs cavernes ? Ni un oiseau ne chante, ni une feuille ne bouge. Le soleil levant, au travers d'une buée de cendre, ressemble à un zéro noir bordé de flammes.

Mais les terrasses des maisons, les toits du temple, les places de Jérusalem, tous les lieux hauts des alentours frémissent d'une foule grondante qui s'agglomère, attendant l'heure incertaine de l'Ascension. Malgré son impatience extatique, l'anomalie du ciel orageux l'inquiète ; le pressentiment d'une catastrophe passe sur la houle des têtes, dans le jour louche et l'air étouffant.

Vers les cimes du mont des Oliviers se massent

les personnages officiels, les présidents des États, les directeurs des trusts, les mandarins, les généraux. Ils entourent l'esplanade d'où le Surhomme va s'envoler.

Et voici qu'il émerge doucement au bord de l'espace.

Il s'élève et déploie ses bras comme pour étreindre la terre qu'il tient sous lui. Souriant, il défie le vide. La même force qui le pousse en haut le tient en équilibre : son corps est aussi droit qu'une statue sur un socle.

Un chœur de dix mille voix entonne la Marche aux étoiles ; et l'acclamation des peuples, submergeant cet hymne, éclate comme un sanglot torrentiel d'enthousiasme, une cataracte de vivats qui semble vouloir s'enfler jusqu'aux sphères impossibles, y jeter le héros vainqueur. Multiple et indistincte, cette clameur se prolonge et grossit, pareille au bruit d'une trombe. C'est à croire que l'humanité, raidie sous le poids de sa grandeur future, affolée d'ivresse, dans le spasme de son amour, veut mourir.

Tandis que monte plus vite le Voyageur divin, la brise des espaces gonfle son manteau blanc ; vers les mains innombrables qui se tendent à lui il laisse tomber en feuillets épars un dernier message, l'évangile de son testament. Puis son vol s'accélère, la zone des nues l'absorbe, il n'est même plus un point dans les vapeurs opaques, il a disparu.

En ce moment, la noirceur d'en haut s'est épaissie. Tout d'un coup, la nappe des acclama-

tions est rompue par un mugissement d'horreur. De la base aux sommets le mont des Oliviers oscille ; il se crevasse en forme de croix, du centre à l'orient et à l'occident, à l'aquilon et au midi. Entre ses parois des laves et du soufre bouillonnent ; tous ceux que la montagne portait sont engloutis. Et, presque aussitôt, un cri plus terrible se propage du bout de l'horizon : un étrange éclair, une lance fulgurante a fendu les nuées ; au-dessous, l'homme astral reparaît, chaviré, la tête en bas. Il redescend à pic, tel qu'un vautour foudroyé, et va s'abîmer au creux du mont d'où il est parti, dans le torrent de feu.

En même temps, des ténèbres se sont faites ; un couvercle de mort paraît glisser sur l'univers. Mais, au front de cette nuit affreuse, une clarté se lève, un météore plus éclatant que le soleil ; une croix rutilante, immense emplit la largeur et la hauteur du ciel. Il n'est pas un vivant qui ne la voie ; elle brûle les yeux même des aveugles. Alors, les multitudes s'abattent dans la poussière, et elles commencent à se frapper la poitrine.

CHAPITRE V

QUAND TOUT SERA CONSOMMÉ...

I

LES VIVANTS ET LES MORTS

En crayonnant quelques épisodes des temps qui viendront, je n'ai voulu ni faire un roman sur l'Antéchrist (1), ni imposer à l'avenir un trop ferme visage qu'il démentirait. Je n'ai rien d'un prophète ; mais j'ai lu les prophéties ; et les versets des Écritures perpétuent mieux que des allégories morales ou des métaphores de poète. Les choses qu'un Isaïe, un Daniel, un Ezéchiel, un Saint Jean, un Saint Paul transcrivirent sous la dictée de l'Esprit doivent se réaliser comme ils les ont vues. Encore que, dans les commentaires de leurs visions, l'exégèse ait varié, sur les faits cardinaux la concordance des Pères est probante : ils ont admis communément l'apothéose de la Bête et sa chute, la conversion des Juifs, la grande persécution, le retour d'Hénoch et d'Elie. Toutefois, entre les amples lignes des péripéties certaines, s'espacent des

possibilités laissant un libre intervalle pour d'autres possibilités. Le supplice du dernier Pape est une de ces hypothèses probables qui se vérifieront si, pour l'Église, les souffrances de la fin correspondent à ses premiers martyres. La mort ignominieuse du Pontife et d'autres circonstances peuvent ne pas s'accomplir à la lettre ; elles resteront symboliquement vraies. De pareilles scènes nous définissent quelle sera la fausse paix de l'Antéchrist, celle qu'élaborera, sous lui, « la société des nations ».

Bien avant la guerre, j'avais mainte fois songé à cette effrayante époque. Depuis mille soixante jours, chacune des heures qui s'égouttent, en filets de sang, dans l'insatiable sablier, accroît la certitude des tribulations prédites. Nous laissons aux démagogues la puérile radoterie : « Après l'écrasement de l'Allemagne, ça ne recommencera plus. » Est-ce la peine de prouver davantage que le monde vieillira dans les cupidités et la violence, quand surtout l'Asie cauteleuse et féroce, — dont les Germains sont l'avant-garde, — aura greffé ses perversions sur les vices de notre Occident? Je ne me fusse point arrêté à la période antéchristique si ses atroces perspectives ne dégageaient à leur suite l'espoir de la délivrance totale. Il est temps, pour notre âme, d'atteindre en désir cette paix inamovible où, les hommes n'étant plus conçus dans le péché, toutes les créatures confesseront à Dieu que ses œuvres sont parfaites.

J'imagine donc, à leur terme, les épreuves de l'antique Adam : les cataractes de feu se sont ou-

vertes; les blocs de matière ignée, vagabonds entre les soleils, par une soudaine coalition, se sont rués sur notre planète; et, sous cette grêle de météorites, inénarrable, continuée quarante jours et quarante nuits, les mers bouillantes se condensent en un brouillard d'étuve, les fleuves sont taris, les forêts brûlent, toute verdure est carbonisée; les faîtes des montagnes se dissolvent comme de la cire chaude, les volcans ont répondu à la conflagration céleste, la terre est arrosée jusqu'en ses os par le baptême de feu qui n'y laissera pas une souillure.

Les autres planètes, épouvantées, l'aperçoivent, au travers de la pluie ardente, courir comme une torche qui fume. Elles-mêmes portent les indices d'agitations hagardes; et le soleil a l'air d'agoniser; le ciel nocturne réverbère l'incendie d'en bas et déverse l'incendie d'en haut; si des astres pâles y entreluisent, ils vacillent comme s'ils allaient tomber du firmament.

Sur le globe, de l'équateur aux pôles, rien ne paraît plus vivre, sauf le feu. Partout résonne la strideur de l'universelle crémation; quelquefois, au-dessus de la buée flamboyante, des trompettes mugissent, terribles comme le tonnerre, préludant à l'appel des trépassés.

Pour assister au cataclysme, quels vivants subsistent? Les oiseaux sont morts, les bêtes qui nagent, qui marchent ou qui rampent sont mortes. Là où s'étalaient des villes, plus un mur n'est debout; les hommes qui s'y pressaient ont péri en masse, les yeux liquéfiés dans leurs orbites, as-

phyxiés par cette vapeur de chaudière, broyés par les bolides, consumés comme des brins de paille. Ceux qui ont pu fuir jusqu'aux profondeurs des cavernes, le feu les y a suivis.

Quand ce déluge a cessé, la terre est semblable à un four près de s'éteindre où des braises font rougeâtres encore les parois. De tout ce qui respirait et avait forme en son sein il ne reste que de la cendre.

Le genre humain pourtant, dans son immortelle essence, n'est pas détruit. Les Anges ont enlevé « des quatre vents du ciel », hors de la sphère brûlante, quelques élus, les hommes, les femmes et les enfants que préservait le Thau en figure de croix, empreint sur leur front; ils les transportent dans le lieu de rafraîchissement et de lumière, sous les arbres du Paradis.

Ce sont les derniers chrétiens, échappés à l'Antéchrist, les prédestinés dont le prophète Daniel avait dit :

« Bienheureux qui attendra et qui parviendra jusqu'à mille trois cent trente-cinq jours (2). »

Depuis l'origine des siècles de douleur, le monde avait gémi dans l'espoir de leur adoption en Dieu. Ils sont les prémices de l'ordre qui commence, de la pleine victoire sur la mort (3) et l'iniquité. C'était d'eux que Jésus révéla :

« Partout où il y aura un corps, les aigles s'assembleront. »

Les aigles, ce sont les justes évadés du feu purifiant, et le corps autour duquel, avides, ils se rallient, c'est sa chair trois fois sainte, le Sacrement

du pain sauvé par eux dans leur miraculeuse translation (4).

Ils sont sortis du chaos d'en bas, de même que Loth sortit de Sodome, le matin où périt cette ville.

Mais, lorsque leurs yeux découvrent les allées vertes et soleillantes du sublime Jardin, leurs souffrances sont abolies, un ineffable changement a clarifié leur être. Ils s'éveillent hors du feu avec un autre corps, avec une âme neuve. Et d'où vient la blancheur de lys lumineux dont leurs vêtements semblent tissés ? Leurs membres étaient lourds de besoins corruptibles ; des convoitises et des angoisses transverbéraient leur cœur charnel. Maintenant, ils ne pèsent plus aux fleurs que touchent leurs pieds nus ; leurs mains sont légères, comme faites de rayons. Leur cœur est immergé dans un repos qui est l'omniprésence du Verbe glorieux. Ils écoutent des chants d'Esprits sous les ramures, ils regardent des fruits pendre aux branches éternelles ; et ils se disent : Tout est bien. Ils étaient pauvres, et ils possèdent la terre, la terre de toutes les délices. Ils étaient les doux qu'on brise et qu'on torture, et ils ne liront plus que de l'amour dans les prunelles où leur visage se réfléchira. Rien à jamais ne les séparera de la charité du Christ. Son corps mystique demeurait jusque-là disjoint par le désordre de la Faute ; en eux, il est *un*, son obéissance au Père est achevée ; Dieu sera vraiment « tout en tous ».

Dès qu'ayant franchi la muraille de flamme ils sont assemblés sur la lisière du Paradis, eux, les cent quarante-quatre mille que l'Apôtre avait vus

adorant l'Agneau, ils se forment en une merveilleuse procession semblable à celle contemplée par Dante au sommet du Purgatoire, plus sainte encore et magnifique ; car, devant elle, s'avance l'Hostie candide, portée dans un ostensoir de rayons, et Celui qui la soutient, c'est le prêtre des prêtres, l'Homme-Dieu en personne.

Les fidèles, d'une seule voix, ont entonné l'*Ave, verum corpus ;* les plus distants dans l'immense cortège contemplent à la fois les Espèces éblouissantes et Jésus, tel qu'à l'heure de la Cène, mais en une plus visible gloire. Sa chape d'officiant est rouge, comme trempée dans la cuve des martyrs ; une lumière, dont mourraient, s'ils pouvaient l'atteindre, des yeux impurs, ceint ses longs cheveux d'une couronne faite d'épines embrasées ; des anges montent et descendent au-dessus de sa tête ; Saint Michel incline vers l'hostie, à la façon d'un dais, son étendard où tremblent des fleurs de lys d'or fervent ; et, derrière lui, cheminent vingt-quatre vieillards, balançant vingt-quatre encensoirs emplis du parfum des oraisons.

La procession se déroule le long d'un fleuve translucide comme le cristal ; elle arrive au centre du jardin, jusqu'à l'arbre de vie ; là, sous les frondaisons, un homme et une femme, vêtus de blanc, attendent à genoux : c'est Adam, c'est Ève, mère des vivants, jeunes et purs l'un et l'autre ainsi qu'à l'aurore du premier Paradis. Mais une Vierge, auprès d'eux, resplendit et les efface, bien qu'elle se penche humblement à l'aspect du Seigneur ; Marie vient accueillir, au seuil des béatitudes, les élus

qu'elle enfanta dans l'allégresse, et elle les offre à son Fils auguste.

Ensuite, sur un autel dont la pierre est celle même où Melchisédech célébra le mystérieux Sacrifice, Jésus chante la Messe de son corps et de son sang; et il communie de sa main toute son Eglise des derniers temps. O joie! O possession d'amour qui surpaie dix mille ans de misères oubliées! Mais ce n'est pas encore le ciel. Ces Justes ne seront introduits dans la volupté du septième jour qu'après la nuit du Jugement. Or, elle vient maintenant sur le monde...

Au fracas de la suprême trompette toutes les âmes des morts s'élancent vers la cendre tiède des régions terrestres, au fond des gouffres et de la mer. De ce que furent leurs os elles y retrouveraient à peine les atomes; mais avec la substance de la vieille argile elles se refont une chair pour l'éternité. Le prodige s'opère en un clin d'œil; subitement, les myriades ressuscitées que Dieu seul dénombre se lèvent nues et palpitantes, chacune des âmes exhibant des membres et une figure conformes à ce qu'elle est; et, comme si le même souffle d'ouragan les enlevait toutes ensemble, elles se voient debout, chacune à leur place, dans la vallée de Josaphat. La Justice veut que le Christ juge où Il fut jugé.

Ici, la pensée défaille sous la vision d'un mystère qui bouleverse nos logiques infirmes. Qu'un triste ravin, entre le Golgotha et le mont des Oliviers, puisse enclore comme une salle d'assises l'infini des générations humaines, c'est difficile à

imaginer, possible pourtant à concevoir : des corps spirituels, quel que soit leur nombre, puisqu'ils n'occupent dans l'espace aucune étendue, peuvent tenir en un lieu restreint. Mais comment les actes de chaque humain, ses volontés secrètes, tout le bon et le mauvais de ses minutes terrestres, se manifesteront-ils tout d'un coup à l'universalité des assistants? Cette clairvoyance surnaturelle abasourdit notre débile compréhension des apparences.

Le moyen âge simplifiait, par des raccourcis ingénus, l'inexprimable ampleur de l'événement. Au portail d'une église ancienne, Notre-Dame de la Couture, hier je considérais cette figuration : Jésus, assis pour juger, ayant sur le visage une gravité pleine de mansuétude, élève ses deux mains trouées qui disent aux hommes : « Voyez ce que vous avez fait. » Marie, à sa droite, Saint Jean, à sa gauche, sont agenouillés, l'implorant encore pour les coupables ; à ses côtés aussi de petits anges intercèdent craintivement et présentent les trophées du Calvaire, la lance, la croix, les clous ; plus bas, Saint Michel divise le groupe des élus qui s'en vont avec une mine riante, dans des robes à plis droits, et celui des damnés qu'un démon entraîne, nus, hurlant, et battant des poings leur tête. Ailleurs, comme dans le triptyque de Beaune, au-dessous du Juge sont représentés les douze apôtres, ses assesseurs ; Il tient une de ses mains haute et déployée en signe de miséricorde, et l'autre abaissée, resserrant les doigts en signe de réprobation. Ailleurs, comme à Burgos, il a posé sur ses genoux

le livre terrible où va se révéler tout le bien et le mal accompli au long des siècles. L'idée du Jugement particulier des âmes s'insérait dans la conception du Jugement universel ; l'hymne du *Dies irae* amalgame l'angoisse des deux.

En réalité, quelles images pourraient étreindre la synthèse vraie d'un tel spectacle ? Ni Fra Angelico, contemplant la suavité des Élus, ni Signorelli et Michel-Ange, quand ils dramatisaient la cohue des damnés, ni Berlioz, percevant le « clangor tubae » de la Résurrection, n'ont pu que balbutier quelques phases du grand drame.

Les prophètes eux-mêmes nous aident pauvrement à pressentir l'effrayante magnificence de cette Épiphanie soudaine : le Fils de Dieu apparaissant et tous les hommes devant sa face. Lorsqu'à travers Ézéchiel nous l'entrevoyons qui vient, avec les quatre animaux, sur un nuage de feu, la tête couronnée d'une sorte d'arc-en-ciel, parmi des craquements de foudre et des étincelles d'éclairs, que Daniel représente son corps semblable à une chrysolithe brûlante, ses yeux tels que deux lampes, ses bras comme de l'airain bouillant dans une fournaise, les Voyants nous communiquent surtout la terreur de leurs visions : avec eux, nous tomberions presque morts, sans souffle et sans parole, aux pieds de Celui qu'ils ont vu. Ainsi feront les hommes, à l'instant où se montrera le Dieu formidable. Si la Toute-Puissance essentielle se laissait apercevoir, les créatures, par son seul contact, seraient dissipées, anéanties. C'est pourquoi le Christ, même à l'heure du Jugement, atténuera

sa majesté sous un voile de compassion. Ses plaies qui éclateront comme des charbons ardents, son cœur transfixé, sa croix étincelante parleront. Il n'aura qu'à paraître, et les races humaines, d'elles-mêmes, se jugeront.

Mais, dans l'âme des Saints — et, parmi eux se massera la phalange des Justes réservés vivants, — la crainte sera submergée sous une liesse de triomphe. « Quand donc fendrez-vous les cieux, ô Maître, quand descendrez-vous ? » suppliaient-ils du fond des âges. Cette fois, le Maître descend, Il resplendit ; des milliers d'anges, tourbillon de lueurs, volent à sa suite en chantant : Hosanna ! Il s'arrête au-dessus du mont sombre et dévasté ; la terre, sous Lui, est fulgurante, et tout œil voit ce qu'Il est. A sa vue, Satan, traîné dans la lumière, courbe le front comme un misérable ; la Mort, stupide, s'abat sur son vieux cheval fourbu et râlant. Et, dans la mêlée des pécheurs anxieux, un remuement se propage, une rumeur d'effroi. Les uns tendent vers le Juge des mains éperdues, une forêt de mains, voulant être exaucés. Les autres se détournent avec horreur, cherchent une issue pour fuir. Mais plus un coin de ténèbres où s'enfoncent les hypocrites. Les impies qui riaient d'entendre nommer Dieu sanglotent et grincent des dents. Ils n'osent plus, même en silence, défier le Dominateur. Car le silence est nu, tout est nu sous le regard de l'Equité divine ; et le sinistre amas des démons se tord, sans mot dire, comme un nid de vers qu'une bêche a déterrés d'un enclos.

Alors s'ouvre la confrontation inouïe. Au sein de la clarté qui sort du Juge, chacun laisse scruter à tous le livre intégral de sa vie. La promptitude foudroyante de l'intuition déchiffre, évalue en même temps. Plus un mérite sans gloire ; plus une honte impunie.

Et, à mesure que chacun s'est vu, face à face avec l'univers, tel qu'il sera pour jamais, la séparation commence du pur et de l'impur. Saint Michel, géant et calme, tenant sa lance, comme un berger sa houlette, divise les brebis d'avec les boucs, dirige celles-là vers la droite du Juge, ceux-ci vers la gauche.

Les Élus achèvent de se transfigurer. Ils montent dans l'espace, à la hauteur des anges, et leur chair devient lumineuse comme un astre. Les Vierges, mieux parées que des reines, voient éclore entre leurs doigts une fleur incandescente. Les Martyrs sont portés dans les plis d'un vaste manteau d'écarlate, et les cicatrices de leurs blessures envoient des rayons d'escarboucle. Les Ermites, les Docteurs, les saints évêques, les saints rois s'élèvent comme des candélabres d'or. Les Pénitents, les Apôtres joignent les bras en extase, comme s'ils n'y pouvaient retenir la gerbe trop vaste de leurs œuvres.

Et, de l'autre côté, au milieu d'un grouillement féroce, les hideurs se multiplient. Des impudiques se déchirent le sexe ; des orgueilleux piétinés rampent. Des avares serrent autour de leur gorge le cordon de leur bourse, sans pouvoir s'étrangler. Les homicides suffoquent déjà dans un puits de sang. Les faussaires

et les traîtres sentent leurs côtes se rompre, de même que si des chevaux les écartelaient. Des femmes, jadis fières de leur corps, désormais chauves, goitreuses et fétides, lacèrent leur ventre avec leurs ongles pour le punir de n'avoir pas voulu enfanter. Sur la tête de Papes fornicateurs et de prélats simoniaques les tiares et les mitres flambent.

Chaque fois qu'un réprouvé insigne reçoit son témoignage, une sourde huée l'écrase ; les grands bandits sanguinaires, les faux maîtres des peuples, les brasseurs de mensonges, de schismes et d'hérésies, boivent dans les yeux du genre humain le calice d'ignominie qui ne peut pas se vider ; et, lorsque l'Antéchrist comparaît, ayant derrière lui l'archange immonde, principe de toutes les damnations, un cri de fureur insondable se répercute jusqu'aux Bienheureux.

Mais le Juge a fait un signe de la main. La terre et les cieux écoutent ce qu'il va dire. Ses lèvres ont remué, sa voix résonne, immense comme le grondement de la mer, paisible comme la parole d'un prêtre à l'autel. Et il se tourne d'abord vers les Élus :

« Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé depuis la constitution du monde.

« J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais un passant et vous m'avez recueilli.

« J'étais nu, et vous m'avez couvert ; j'étais infirme, et vous m'avez visité ; j'étais dans une geôle, et vous êtes venus à moi. »

Alors, quelqu'un des Élus, dans la candeur de sa béatitude, interroge :

« Seigneur, quand vous avons-nous vu ayant faim, et vous avons-nous donné à manger? »

Le Christ regarde les faces doucement suppliantes des derniers Justes vivants, et il répond :

« En vérité, je vous le dis, tout ce que vous avez fait pour l'un de mes petits frères que voici (5), c'est pour moi que vous l'avez fait. »

Puis il se tourne à gauche, vers les autres, et il profère :

« Eloignez-vous, maudits... »

Ah! Seigneur, pitié! Qu'elle ne soit ni pour moi, ni pour aucun de ceux qui liront cette page, l'amère sentence que tous entendront.

II

LA TERRE NOUVELLE ET LES NOUVEAUX CIEUX

Maintenant, pour tous les Élus, le septième jour se lève et il ne connaîtra nul déclin. Ils ont la paix qui surpasse toute idée; ils sont un dans le Fils comme le Fils est un dans le Père et l'Esprit. Quelle peut être leur vision de l'absolu, des paroles de chair n'en sauraient configurer une ombre. Saint Paul, ravi jusqu'auprès du « troisième ciel », fut impuissant à redire ce qu'il avait vu et entendu. Les plus lucides des contemplatifs n'ont rapporté de leurs transports que la douceur d'une jouissance indescriptible, de merveilles trop voilées pour se laisser définir en des images, d'une mort ineffable où « l'âme, disait sainte Thérèse, ne sait plus ce qu'elle a ni ce qu'elle veut ». Le vocabulaire des sentiments, toujours pauvre s'il veut énoncer le bonheur, chez les mystiques mêmes est d'une indigente monotonie, quand ils essaient de transcrire leurs extases. Comme Dante le confesse au premier chant du Paradis, « l'intelligence, approchant de l'objet de son désir, y pénètre si profondément que la mémoire ne peut revenir en arrière ». Malgré la foi dont son génie était illuminé, les sublimes

tercets de son Paradis rendent un son grêle auprès des symphonies que le cœur pressent; il a été vaincu par le mystère; sans des catégories scolastiques et des réminiscences terrestres sa pensée ne se fût point soutenue au bord de l'Invisible. Le ciel, c'est Dieu en soi possédé au delà des apparences, dans l'abîme de l'union transcendante et sans terme. Il serait vain de prétendre s'y élever, par la seule force de son rêve, avant le temps.

Cependant, les âmes des Saints, depuis la résurrection, sont vêtues d'un corps, et leurs organes lumineux, tout subtils qu'on les suppose, perçoivent des impressions définies. Leurs corps se meuvent dans une étendue, leurs yeux répondent à d'autres yeux, leurs doigts palpent des choses tangibles, leurs pieds effleurent des surfaces, leurs narines odorent des parfums, leurs oreilles vibrent à des mots et à des chants.

Puisque la matière épurée subsiste en eux inaltérable, le monde subsiste donc hors d'eux. Sa figure passa; mais sa forme substantielle demeure. La terre a longtemps pâti de la déchéance adamique; la furie des ouragans, la tristesse des brumes, les déserts et les marécages stériles, la dureté du gel, la brûlure des soleils voraces, c'était sa part dans la douleur des êtres; il lui fallait boire le sang des peuples, s'engraisser de cadavres. Le genre humain une fois restitué à sa condition parfaite, elle aussi se voit purifiée; et, comme un jardin qui s'éveille dans une aurore d'été, elle va réfléchir la paix divine.

Cette régénération, il est aisé d'imaginer ce

qu'elle ne sera pas, beaucoup moins ce qu'elle sera. Pourtant, là où le monde était le plus beau, ne semblait-il point se ressouvenir du Paradis qu'il porta et anticiper les splendeurs futures ? Ce ne sera pas seulement l'œil simple des Élus qui l'ornera d'une beauté neuve, sa beauté surgira de lui-même. A concevoir, si rudimentaire qu'elle soit, la promesse de ce renouveau, il y a pour nous une joie salubre, dans une crise où la violence et la mort dévastent plus que jamais la face du globe, avant qu'aux destructions de la guerre s'ajoute l'horreur surnaturelle des cataclysmes.

Sous le déluge de feu et les épouvantes du Jugement la terre nue, désolée, pouvait se croire maudite comme un tas de cendres et de pierres pulvérulentes d'où rien de vivant ne germerait plus. Mais, patiente, elle espérait; et, pour elle, à son tour, commence la résurrection.

Les vapeurs agglomérées sur les continents et les mers se précipitent en pluies; les sources se remettent à jaillir, les fleuves pétulants s'emplissent, l'outre des océans se gonfle d'une eau vierge; au-dessous des cendres converties en limon, les germes tressaillent; dans le calme d'un matin sans nuages, le soleil monte comme un époux qui sort du lit nuptial; la terre, sa fidèle épousée, se sent féconde et rit.

Le feu perspicace modela ses flancs selon des harmonies irrévélées. Les hauteurs s'érigent et les plaines s'abaissent dans un rythme clair et multiple. La lumière, telle qu'une toison, s'étale sur les herbages; elle fait étinceler les rocs comme des

marbres; le vert des gazons pétille; au bas des rampes de porphyre d'où glissent des cascades les ombres pourpres sont liquides et brillantes comme la clarté. Auparavant, la création retenait imparfaitement l'empreinte du pouce divin qui l'avait pétrie. Désormais, la vertu céleste descend sur elle, libre d'obstacle, et la refait dans l'ordre joyeux du premier Paradis, avec l'équilibre de l'air serein, la clémence égale des saisons, la juste plénitude des verdures (6) et des eaux.

La mer se balance entre ses promontoires que la couleur du feu rendit semblables à de l'or brûlant. Le limbe de ses horizons s'arrondit comme un balcon bleu sur l'éther convexe, illimité. Ses petites vagues ont l'air d'enfants qui jouent dans une prairie. Elles battent des mains et chantent au Seigneur le psaume de leur quiétude. Elles envoient à la terre leurs haleines lustrales, tandis qu'elles en reçoivent l'arome des sèves et des fleurs.

Les fleurs dont la terre bouillonne s'ouvrent sans peur d'être flétries et survêtues d'un éclat céleste. A des plaines de lys succèdent des espaces de violettes céruléennes; des lianes de roses vermeilles s'appuient à des murs de lilas et de chèvrefeuilles. Les pentes des collines sont telles que des vitraux diaprés. Et les arbres croissent prodigieusement, excités par la phosphorescence diffuse qui, rayonnant du sol lui-même, décuple les énergies solaires. Les espèces les plus distantes fraternisent dans le vent léger : des pommiers avoisinent un baobab ; au milieu d'ébéniers, de benjoins, de manguiers, de casuarinas s'élancent des bouleaux taillés comme

des fûts d'ivoire. Ensemble ils dilatent leurs feuillées vers le soleil; ensemble, pour boire le souffle des rivières, ils s'inclinent le long des berges. Leurs branches ne s'embarrassent point entre elles; les troncs sont disposés, chacun à sa place, ainsi que des colonnes dans une église. O mouvante cathédrale des forêts immortelles! Leurs feuilles savent qu'elles ne tomberont plus; leur lent et suave cantique répond aux voix de la mer, ne sachant que moduler à jamais un seul mot : Saint! Saint! Saint!...

Mais, ces arbres de la terre emparadisée, des oiseaux y feront-ils des nids? Quels animaux viendront paître dans leurs clairières? Et, s'ils ont des fruits, qui les mangera?

Une si simple question nous mène à la porte de ce mystère : pour quels hôtes l'univers terrestre deviendra-t-il un Paradis?

Quelques théologiens de notre temps (7) ont ranimé une hypothèse qu'avaient implicitement admise un grand nombre des Pères jusqu'au septième siècle, et dont la témérité encourrait maintenant une note d'hérésie.

A les entendre, au second avènement, lorsque les Élus ressuscités monteront avec le Christ dans sa gloire, le genre humain retrouvera aussi l'Eden d'Adam et tous les privilèges d'avant la chute. Quels vivants peuvent être prédestinés à cette vocation? Sans doute, les chrétiens choisis pour survivre aux suprêmes catastrophes. Préservés du feu, ils seront transformés (*et nos immutabimur*, déclarait Saint Paul) ; une puissance rédemptrice achèvera en leur âme, en leur chair, en leur

semence, l'efficacité plénière du baptême, l'abolition du « chirographe de mort », des suites originelles de la Faute. Après le Jugement, la terre sera, pour eux, toute changée en un merveilleux jardin. Ils s'y multiplieront, comme Adam, s'il n'avait failli, eût multiplié sa race bienheureuse (8), et chacun d'eux, une fois remplis les siècles transitoires de son immortalité, sera, par une assomption, enlevé dans le ciel.

Car ils auront la droiture, la justice, la bonté, la simplicité du cœur ; bien que libres, ils ne pècheront plus ; la grâce les saturera de sa force et Satan ne sera plus maître de les tenter. Ils redeviendront purement les images de Dieu ; ils verront, sauront en Lui et par Lui, autant que des créatures terrestres peuvent obtenir la science du Très Haut. Ils contenteront leur désir d'adorer et d'aimer, et, dans cette paix, le mérite de l'amour s'accroîtra sans défaillance.

L'Église se perpétuera pour départir aux âmes les aliments qu'il leur faut. Le sacerdoce et la messe subsisteront ; Jésus, roi et prêtre, sous sa figure d'Homme-Dieu, descendra parmi les hommes offrir à son Père l'éternelle hostie ; il les instruira de ses propres lèvres, ainsi qu'il venait au milieu des disciples après la Résurrection. Le soir de la Cène, en vidant le calice, il leur avait dit : « Je ne boirai plus de ce fruit de la vigne jusqu'au jour où je boirai avec vous du vin nouveau dans le royaume de mon Père. » Le royaume où il boira corporellement ce vin nouveau, c'est la terre devenue la bonne vigne qui ne mentira plus au vigneron.

Tous les hommes alors tendront à s'aimer entre eux, à n'être plus qu'une seule famille. Inégaux en beauté, en énergie, en clairvoyance, en sainteté même, les meilleurs ne s'enfleront d'aucun orgueil, et les autres accepteront humblement, joyeusement cette loi. De même que chaque pays retrouvera certains de ses aspects natifs, transposés dans une perfection inconnue, chaque peuple se continuera, libéré de ses penchants inférieurs, correspondant à l'idée de son être qui reposait en Dieu. Toutefois, les fils d'Abraham garderont une prééminence d'origine ; à lui, et à nul autre, il fut promis que sa postérité serait innombrable comme les étoiles et comme le sable des rivages de la mer.

Jérusalem restera le sanctuaire du monde, le tabernacle de l'Agneau. Elle sera bâtie ainsi que les Voyants l'ont décrite, sur une montagne très haute ; son enceinte carrée couvrira douze mille stades ; ses murs seront de jaspe, leurs créneaux d'or, et chacune de ses douze portes, nuit et jour ouvertes, sera faite d'un bloc de saphir ou d'émeraude ; pourquoi s'en étonner, puisque, sur la terre nouvelle, l'or, les gemmes et les diamants surabonderont comme des cailloux ?

Les peuples « marcheront en sa lumière », ils y viendront des îles et des continents, adorer la présence souvent visible de Jésus-Christ. Au milieu de la ville, près la grande place, pavée d'or, on vénérera l'arbre de vie, dont les pèlerins cueilleront les feuilles, sans fin renaissantes, pour en tirer une nourriture, principe de vigueur et de joie.

Le genre humain ne connaîtra plus ni maladies ni lassitudes ; et les volontés du corps seront soumises, dans tous les actes, à la sagesse de l'esprit.

L'homme et la femme s'uniront saintement, loin des frénésies du désir, afin que de nouveaux élus soient engendrés. La femme enfantera hors de la douleur. L'homme travaillera, mais il ne peinera plus. Il mangera en repos le fruit de ses œuvres, « invitant son ami sous sa vigne et sous son figuier ». Ses vaches seront grasses, ses brebis, fécondes. Mais sa prospérité ne l'amollira point dans l'inertie, parce qu'il se souviendra de quelle main ruissellent ces largesses.

Les animaux le serviront avec douceur, de même qu'il servira Dieu. Il ne dévorera plus leur chair, et ils seront heureux avec lui, plus encore qu'ils n'ont pâti par lui. Les chiens aboieront d'allégresse au-devant des troupeaux dans les pâturages ; le hennissement du cheval répondra, et, sur les sonnailles de son collier, on lira burinés ces mots : « Saint pour le Seigneur. » L'âne, dont l'échine portera toujours la croix, le bœuf seront à l'honneur, eux qui, dans la nuit de Noël, réchauffaient de leurs haleines le Nouveau-né et Marie.

Les bêtes sauvages, réconciliées, alentour des demeures humaines brouteront familièrement. La structure du lion s'étant modifiée avec ses appétits, il pourra, comme le bœuf, se nourrir de paille. « Le veau, la brebis et le lion vivront ensemble, et un petit enfant les mènera. » Le serpent, en mémoire de ses opprobres, fera de la poussière son pain ; mais, lui-même, il sera bon ; « le nourrisson

à la mamelle mettra sans péril ses doigts dans le trou du basilic. »

Les oiseaux, les insectes, les poissons comprendront les paroles de l'homme ; et ils écouteront, par sa voix, le Verbe de paix. Les faibles ne seront plus la proie des forts ; une loi d'amour mettra tous les êtres en puissance de vivre leur vie.

La juste royauté des hommes s'étendra sur les éléments ; l'eau, l'air, le feu obéiront à tout ce que leur science en exigera ; elle extraira de la nature des forces insoupçonnées. Ils sauront le vrai nom des astres ; et, de la terre aux planètes voisines, ils mettront une connexité d'intelligence et d'adoration, comme entre les nefs et le chœur d'une basilique.

Cet âge d'or futur entre-bâillerait évidemment de splendides avenues. La perspective d'une humanité sainte, propagée sans fin, compenserait l'ère du péché, la réduirait à une minute infime dans l'éviternité du monde. Ce serait bien alors « le *talon* de la femme » que le Dragon aurait mordu, un nombre exigu d'âmes dont le Ciel serait frustré.

Une telle conception satisfait mieux notre idée du possible que le millénarisme d'un Papias, d'un Justin, d'un Lactance, et, plus près de nous, du P. Castelin, du P. Monsabré supposant pour l'Église, au sein même de la perversion adamique, mille ou dix mille ans de sainteté, de sécurité triomphales.

Théologiquement, elle n'offre rien d'absurde (9). Elle rencontre, même chez Saint Thomas, des points d'appui : n'admettait-il pas en principe que Dieu

pourrait, s'il le voulait, créer des hommes exempts des effets de la chute? Au surplus, elle apporte à maint passage des Prophètes, à plus d'un verset des Évangiles, une exégèse littérale, d'une étonnante limpidité.

Mais elle a contre elle une raison péremptoire : elle est, en fait, inorthodoxe. La tradition, dans sa commune doctrine, ne l'a pas adoptée. Jamais les Docteurs des premiers siècles ne l'imposèrent par un texte formel, décisif; et, tandis que toutes les notions dogmatiques se stabilisaient, les vestiges de cette hypothèse allaient en se raréfiant. La certitude prévalut qu'au Jugement les générations humaines cesseraient, que les seuls Élus seraient les Justes ressuscités. Quant aux « vivants » qui se tiendront debout en face du Dieu de justice, leur survivance attestera que l'empire de la mort est abrogé, et ils seront, avec les autres Elus, haussés *ensuite* à l'état incorruptible.

Que sera donc pour les Bienheureux la terre nouvelle? Un reposoir immuable, sous la clarté sept fois plus éclatante du soleil et des étoiles, rénovés, comme la terre, par l'achèvement de la rédemption. Elle sera la vallée radieuse où ils s'arrêteront, lorsqu'un doux vouloir les y ramènera. Aussi bien qu'ils s'envoleront, agiles, de sphère en sphère, ils viendront s'asseoir et contempler des lieux définis, sans perdre un instant la présence de l'Infini. L'ubiquité divine flamboiera au fond de leur substance, irradiera de toute leur personne, mieux que la flamme du plein midi ne rejaillit d'une eau sans tache.

Leur vue, en s'inclinant vers des formes restreintes, ne percevra pas moins l'illimité. Autour des plus simples images leur intuition développera des idées immenses. Une goutte de rosée à la pointe d'un brin d'herbe leur tendra un miroir de la Trinité Sainte. Sous la blancheur des clairs de lune ils verront la nuit miraculeuse où Marie conçut. Du porche de l'aurore, entourée de séraphins ardents, l'Immaculée elle-même, la Reine des archanges et des prophètes recevra leur salutation. En marchant sur la mer, ils sentiront l'Esprit traverser la solitude des flots. Ils y rencontreront Jésus avec Jacques, Pierre et Jean ; et, vers la cime d'un mont semblable au Thabor, ils exulteront de Le retrouver, en sa robe neigeuse de lumière, révélant à la foule des âmes les sens mystérieux de sa transfiguration.

L'univers sera *la splendeur du Christ, Homme et Dieu*. Le jour chantera au jour son Verbe, la forme des constellations magnifiera sa Croix ; et les visages des Elus, dans leur variété inexprimable, auront tous avec le sien une divine ressemblance.

Pour les suivre dans l'extase d'un seul regard, il faudrait être pur comme eux. Oserons-nous cependant, du fumeux bas-fond où végète la vie sensible, aventurer notre méditation jusqu'aux pays que les Saints croiront trop beaux pour leur humilité? Nous n'y pénétrerons qu'au delà de la mort, après avoir dissous dans le feu cuisant la taie dont nos yeux lourds sont imbus. Mais il semble qu'à voir en songe les mondes supérieurs, on se rend un peu moins indigne de les approcher.

Laissons donc entrer dans notre mémoire la joie de cette vision, représentons-nous un des Saints dont le sourire nous est familier, tel Saint François revenant là où fut Assise, avec ses compagnons en fête, avec Sainte Claire et ses filles innombrables, avec les générations d'Élus que les églises de cette ville ont vu baptiser sur leurs fonts.

Ils arrivent, à la naissance de l'aube, comme une nuée de colombes se pose le long d'une prairie. Leurs habits sont blancs, leurs auréoles scintillent, leur passage embaume ; entre tous, le corps de François illumine l'air odorant, et deux glaives de feu, rejoints au milieu de sa poitrine, font sur lui une croix embrasée. Il élève ses mains aux lumineux stigmates ; il prie et il adore, tourné vers ces collines qui portèrent aufrefois, plus haut que Saint Damien, Sainte Marie des Anges. Leurs chemins alors abrupts étaient déjà pour son âme un Paradis. Mais, à présent, tout l'amour, toute la souffrance heureuse dont il les ensemença ressortent de leurs flancs en une moisson de merveilles. Le soleil qui surgit couvre d'une chape dorée le vieux mont Subasio. Les pierres des coteaux sont roses comme est rose « la fleur du pêcher ». Des touffes d'oliviers, dans la plaine, tremblent en pluie d'argent. Les cyprès graves ont sur leur face un bonheur presque humain. De lointaines montagnes ondulent, donnant à l'azur un baiser de paix. Des arbustes remuent dans le ciel, parmi leurs feuillages tendres, des fleurs purpurines. Des ailes d'oiseaux vibrent comme des étincelles ; des ros-

signols chantent sous les chênes et les pins; et, bien qu'il n'y ait plus de clocher à l'horizon, des cloches tintent, un carillon accéléré par l'allégresse, semblable à celui qui assemblait les frères à l'oratoire de Sainte Marie des Anges.

L'âme des Bienheureux se fond dans une douceur plus qu'humaine, tandis que leur terre natale paraît bondir au-devant d'eux, frémissant d'une glorieuse tendresse.

— « Ici, dit Claire à mi-voix, passait la route où je descendis, le soir du Dimanche des Rameaux, quand j'allai à notre Père Séraphique, qu'il me coupa les cheveux et me vêtit de bure. Il y avait à ma rencontre, sur le chemin, des flambeaux et des chants. »

— « Oh ! ces roses, murmure François, pareilles aux roses blanches et rouges que Notre-Seigneur Jésus fit fleurir de mon sang, par la vertu du Sien. »

Tous aperçoivent, comme au fond d'une source transparente, leur passé terrestre, avec ses causes et ses effets, pourquoi celui-ci fut conduit là, cet autre ailleurs, de quels fils admirables fut tissée leur béatitude.

Ils revoient aussi, comme dans un sommeil d'extase, la maison de leur père, l'église de leur paroisse. Que feraient-ils maintenant d'une maison, puisque Dieu et le monde leur appartiennent? Et toute la terre est comme une Église consacrée d'hier, imbibée d'un nouvel encens. Mais ces choses qui ne sont plus s'incorporent à celles qui demeurent, elles s'éternisent dans leur beauté.

L'enchantement des Élus vole des uns aux autres, et quelqu'un, derrière François, articule sur le ton d'un hymne les premiers mots du cantique :

> Sois béni, ô mon Seigneur, avec toutes tes créatures,
> Spécialement messire le frère Soleil
> Lequel donne le jour, et par qui tu nous illumines...

Le Saint, toujours humble, met un doigt sur ses lèvres, et, se retournant vers son dévot serviteur, lui fait signe de ne point poursuivre. Il regarde, autour des collines, l'onction de la lumière couler comme une huile aromatique, et il prononce amoureusement :

« Oleum effusum nomen tuum. »

Seules les paroles de l'Esprit sont dignes de glorifier l'Esprit. C'est pourquoi il entonne le magnifique psaume :

Benedic, anima mea, Domino.

La multitude des vierges et des saintes femmes alterne les versets avec lui et leurs frères d'Assise. On dirait, sous le dôme éthéré du matin, un triomphant office dominical. Des Anges aux ailes étincelantes descendent et planent comme pour mieux entendre. Le vent s'est tu dans les pins ; les oiseaux se taisent et s'approchent, des rossignols, des merles, des perdrix, des paons, des rouges-gorges, des corbeaux confiants. D'autres bêtes viennent à leur tour, car il plaît à Dieu que les animaux restitués au nouveau Paradis aient

leur part de l'éternel délice ; et ensemble font cercle, près des pieux chanteurs, les brebis, plus blanches que celles dont Claire filait la laine, les bœufs, les chevaux, les chiens, les ânes, les renards, les écureuils, les loups pacifiques, les ours, les sangliers.

Ainsi, mêlés à la terre et aux animaux sanctifiés, les Bienheureux psalmodient leur contemplation, et en même temps ils se recueillent devant le visage du Seigneur qu'ils connaissent comme Il les connaît, au centre de la Volupté qui les étreint et les emporte dans son gouffre dévorant. Ils jouissent et ils savent que leur jouissance n'aura point de cesse. Ils aiment plus encore qu'ils ne comprennent ; leur désir de comprendre et d'aimer, à mesure qu'il se rassasie, est plus immense.

Mais, du faîte de l'Amour, la bénédiction du Père descend par eux sur tout ce qui est vivant en Lui ; et ils pressent tous les êtres de clamer avec eux l'action de grâces sans fin :

Grandes eaux, adorez-le. Soleil et lune, bénissez-le. Etoiles du ciel, bénissez-le. Feu et chaleur, bénissez-le. Lumière et nuit, bénissez-le. Collines et monts, bénissez-le. Oiseaux du ciel, bénissez-le. Poissons, et vous toutes, bêtes de la terre, bénissez-le. Terre, bénis-le. Ames des justes, bénissez-le. Anges du ciel, adorez-le. Hosanna in altissimis !

CHAPITRE VI

RETOUR AU PRÉSENT

Il me plairait d'approfondir, dans une moins brève aperception, le spectacle possible du monde pacifié. Que n'y sommes-nous déjà, aux plages de ce Paradis certain et impossible à perdre ! Imaginez, comme je l'ai vu en Bretagne, un navire chargé de fraises, appareillant au lever du soleil, et filant, droit sur le flot, ses voiles bombées par le vent frais ; plus joyeuse voguera la terre, au matin du septième jour, vers les îles enchantées de l'avenir sans ombre.

Le navire a passé devant nous ; il nous laisse la vibration des brises dans sa voilure, son candide sillage, l'odeur de ses fruits, et quelque chose de plus, l'espoir des vastes routes, les souffles prochains du large, et, d'avance, la vie ruisselante du port où on l'attend.

Mais il est loin déjà ; la haute mer bat contre sa proue ; derrière l'épaule de l'horizon ses mâts vont bientôt décroître. Nous arrêterons-nous à le suivre ? Comment s'abstraire en pleine ivresse contemplative ? Près de nous et pour nous, c'était

la bataille hier, la bataille continuera demain. Ce livre ébauché les premières semaines de l'invasion, je le vois fini avant elle. *Ils* étaient là, et ils sont encore là. Trois années avec cette gueule de Léviathan béante sur nous ! Plus tard on s'étonnera que nous ayons pu manger, dormir, songer aux choses coutumières, tandis que les armées allemandes polluaient le sol de la France, dévoraient son pain, marchaient et se couchaient dans le meilleur de notre sang.

Je relis ces réflexions, tant de fois rompues par de brusques deuils. Une croix noire pourrait en signer tous les chapitres, sauf le dernier. C'est la guerre qui vous tua, fier et grave Dumesnil, obstiné jusqu'au bout de votre vigueur à démolir le Germain sous la mitraille d'une transperçante critique. Vous étiez nés pour mourir debout, vous tous, frappés face au canon, Lotte, Laurentie, Chevoleau, Giroud, et toi, mon vieux Marinet, qui, menant ton bataillon à l'assaut, t'offris aux balles superbement. Vous êtes plus grands que les soldats de la grande Armée ; ils se battaient pour un homme, pour de la gloire, pour du butin ; vous et des milliers d'autres, vous vous êtes donnés sans rien attendre à cette seule fin que la France dure. Vous n'êtes pas des morts, mais les plus vivants des vivants. Vous resterez au créneau, guetteurs jamais assoupis, criant l'alerte, dès que l'ennemi reviendra. L'oblation de votre vie, transmuée en force et multipliée dans l'invisible, demeure l'héritage de nos fils. Ils savent par vous quels ils doivent être. Vous sauvez une semence d'immortalité.

Mais vous n'étiez pas toute la France, et, sur elle, le péril de mort se prolonge.

A la veille du 1er août 1914, je pensais des Allemands : Ils ne peuvent pas vaincre ; donc, c'est nous qui vaincrons. Venez, peuples, venez voir comme finit un faux empire de brigands.

Jusqu'ici, en apparence, cette prévision tarde à se vérifier.

Le « marteau-pilon » résiste aux coups de hache, aux chocs tenaces, aux furieux explosifs. Par endroits il se fendille ; cependant « les hommes de peine » brassent de la fonte dans leurs creusets, ils préparent d'autres moules pour le sinistre ouvrage. L'Allemagne conserve ce qu'a perdu la majorité des Etats, une équipe d'hommes entendus, sachant commander et rivés à la volonté de vaincre, comme certains de leurs mitrailleurs le sont à leur machine. Plus sa cohésion est menacée, plus elle la resserre. Elle sait l'enjeu du conflit ; ni sa rapacité ni son arrogance n'acceptent l'idée d'un désastre.

Mais elle n'éludera point l'alternative qu'elle-même a jetée dans le défi du glaive : dominer ou périr. 1914 aura bien été le terme de l'usurpation impériale. La Germanie n'a pu mater l'Europe par surprise ; donc l'Europe, avec la rescousse des Amériques, du Japon et de la Chine, est contrainte de la mater ; quand cette tâche exigerait douze millions de soldats et six ans de guerre, elle s'achèvera, s'il plaît à Dieu. Il faut que la Prusse soit envahie, humiliée, désarmée, réduite en tutelle, ou que le monde consente à se faire prussien.

Entre elle et nous, jusqu'à présent, persiste un semblant d'équilibre. Chaque fois qu'un événement va prendre une figure décisive, de soudains mécomptes bousculent ses plans ou les nôtres. Cette oscillation rythmique d'avantages et de revers, j'en ai marqué la cause originelle : l'expiation doit mûrir comme un fruit. Onze cents jours de carnage diminuent bien faiblement l'énorme dette de douleur dont la Justice clémente ne pourra faire grâce à l'impiété des peuples. Évidence trop palpable que peu ont le courage de voir et surtout d'exposer. Aucune vérité n'est tenue sous de plus durs verrous ; on lui a obstrué la bouche avec le bâillon commode de l'Union sacrée. Et, pourtant l'essentiel est là : de ces années terribles les nations vont-elles sortir purifiées ou s'enfonceront-elles plus bas dans la convoitise de tout ce qui n'est pas Dieu? Quelqu'un m'affirme avoir entendu un prisonnier allemand proférer cette parole :

« La guerre d'aujourd'hui est bonne pour l'Allemagne, elle est bonne pour la France, elle est bonne pour moi. »

Assurément, même chez l'ennemi, et, à plus forte raison, chez nous, un certain nombre d'hommes réfléchissent ; ils ont touché la racine du fléau, et ils veulent l'extirper au moins d'eux-mêmes. Mais, nulle part, les dirigeants n'ont attesté par aucun signe qu'ils comprenaient. Pas un n'a osé dire : « Nous l'avons mérité. » Les maîtres de l'Allemagne se butent à renforcer en leurs sujets la conviction d'être invincibles. Les nôtres, quand

ils ont proclamé — et c'est facile — que nous ne fûmes pas les agresseurs, que le bon droit est avec nous, pensent avoir canonisé la France pour les siècles.

En attendant, les masses continuent à se perdre, sans qu'on essaye de les amender. La guerre est une possibilité de salut ; c'est aussi une tentation formidable ; et un peuple n'est digne d'être sauvé que s'il veut l'être, s'il s'évertue et cherche au-dessus de lui l'aide nécessaire.

Où sont les indices d'un relèvement ? Je regarde à droite et à gauche en observateur sincère, anxieux. Çà et là croît une jeunesse droite et saine, libérée des utopies, allant au vrai avec une solide décision, conquérante et pratique, même trop, en tant qu'il lui manque peut-être la violence d'héroïsme qui fait les Saints, mais résolue à vivre et à procréer. Ces phalanges éparses promettent une France autre que celle de notre génération. Toutefois, compensent-elles le dépérissement de la multitude nourrie dans de faux principes ou un amoralisme athée ? Si l'on divisait sur une carte les régions de notre pays, selon le niveau moyen des croyances, par des couleurs allant de l'azur au noir opaque, le bleu, même le gris bleuâtre occuperaient un pauvre espace, et le gris sombre déborderait. Quelques parties, presque ténébreuses, infligeraient à nos yeux une désolation plus atroce que l'aspect des provinces envahies, après la fuite des exterminateurs. Il y a des paroisses où, dans l'ordre mystique, plus rien n'a survécu, plus un arbre à fruit, plus un champ labouré, plus de clocher, plus

une chaumine ; c'est le désert, sans la nudité radieuse du désert, l'horreur muette des lieux frappés de mort par le passage du Maudit.

Si, au moins, les portions de chrétienté maintenues compactes étaient ou devenaient des fournaises de ferveur ! Mais la plupart semblent tièdes et stagnantes. L'élan superficiel de 1914 n'a pas duré. En Septembre 1916, visitant une ville antique et pieuse, j'entrai dans la cathédrale, au moment de la prière du soir : ving-cinq fidèles à peine y assistaient.

A l'égard de la plus rudimentaire hygiène publique, qu'a-t-on fait, depuis trois ans, contre les pestilences invétérées ? Le mastroquet, ce roi qui n'abdique point, est plus roi que jamais. Quelles institutions viennent au secours de la famille, à moitié dissoute par le divorce, et souvent disloquée par la guerre ? Aux foyers où des enfants pourraient naître, combien sont nés ? Sur le front, quelles mesures visent à réfréner l'ivrognerie et le dévergondage, tout ce qui peut énerver la vigueur combative des soldats et des chefs ?

Un de nos démagogues déclarait à la tribune : « Je n'en suis pas pour la mortification. » Le vulgaire n'a point attendu sa morale pour la suivre : les cinémas sont pleins ; les bijoutiers ont rarement fait de meilleures affaires, les courtisanes aussi ; les fournisseurs pillent et les spéculateurs volent sans se mortifier. Le peuple cherche l'illusion de n'être pas en guerre, et ses dirigeants imitent « les chevaux de rouliers qu'on met, aux descentes, derrière la charrette ». La paix signée, le danger

s'éloignant, une fringale de plaisir emportera les foules dans la mollesse et l'oubli.

Une pareille méthode prépare-t-elle les avenirs victorieux? Vous rêvez la société des nations. Veillez d'abord à ce que la nation soit forte et sûre d'exister demain.

L'issue de la guerre elle-même sera la somme d'une infinité de victoires ou de défaites partielles, et les plus concluantes ne se passeront pas sur les champs de bataille, mais au fond des âmes. Nous voilà ramenés à la question initiale :

Avons-nous durci *le mur intérieur*... ?

Des symptômes de lassitude, de doute et de révolte ont éclaté ces derniers mois, juste à l'heure où la puissance croissante de notre outillage devait, au rebours, confirmer nos énergies. C'est que l'esprit de victoire ne procède pas surtout des moyens matériels dont les armées disposent ; il s'appuie beaucoup plus sur une discipline mystique. Les qualités de patience, de méthode, d'opiniâtre labeur en commun que nos troupes ont acquises ou mûries au creux des tranchées seraient inefficaces si la foi ne les soutenait. Lorsque, dans nos constructions militaires, des planches se trahirent pourries, qu'est-ce qui les empêcha de céder? Avant tout, la vieille membrure chrétienne. Mais il était grand temps de ne point laisser le mal s'étendre, jusqu'à ce qu'une paroi eût croulé. Pensons à la cathédrale de Reims, dont les murs et les voûtes s'effondrent, à mesure que, trop tard, on les étançonne d'échafaudages bombardés sans répit.

Au début de ce livre je prévoyais l'obstination

des pacifistes dans leur travail destructif, Leurs idées, même quand on les arrache, repoussent, comme des ciguës au bord d'un fossé. Logiquement, ils seraient qualifiés pour avoir l'Allemagne en horreur : elle seule a souffleté, violenté leurs chimères; tant qu'elle sera debout, pas un atome de leurs théories n'aura chance d'entrer dans les faits. Or, ils la servent, autant et plus qu'avant la guerre; ils plaident sa cause, et ils apostrophent avec des furies haineuses ceux qui professent contre elle de l'aversion. Nous avons vu, dès le commencement de 1915, des socialistes anglais et français excuser, presque nier les forfaits tudesques. Les preuves ont beau confondre ces avocats de clients hideux; si on leur oppose la justice, *leur* justice, la nécessité des châtiments et des réparations, ils protestent que les âmes généreuses ont le devoir de pardonner. D'avance, ils mettent leur main dans la main rouge de l'ennemi. A quoi bon lui crier aux oreilles ses iniquités? La rancune ne peut qu'exaspérer chez le vaincu l'impatience de la revanche. Mangeons avec lui notre pain à la table des plénipotentiaires, buvons dans la même coupe le vin de la suprême fraternité, et oublions.

Cet aveuglement vaut la peine d'être expliqué, parce qu'il se prolongera bien au delà des temps actuels. Je néglige, quoiqu'ils soient les plus dangereux, les pacifistes calculateurs, ceux dont les fonds placés en Autriche, en Prusse, pâtiraient d'une catastrophe allemande. D'autres sont des esthètes, notamment des musiciens, ou des pédagogues farcis de culture germanique; en défendant

l'Allemagne, c'est leur substance qu'ils défendent. D'autres éprouvent à l'égard du Teuton l'attrait du civilisé débile pour le sauvage qu'il croit robuste.

Mais beaucoup sont atteints d'une maladie plus générale, de cette aberration idéaliste que les philosophes allemands, à la suite de Rousseau, exportèrent dans toute l'Europe. Ils se sont claquemurés en une conception du genre humain où les êtres seraient bénévoles et fraternels. Nulle expérience ne modifiera leur système. Orgueilleux maniaques, ils ressemblent à ces pendules d'hôtel qui indiquent toujours la même heure, ne marchant plus depuis des années.

Quelques-uns, par surcroît, se réclament de l'Évangile, du précepte sans restriction : « Aimez vos ennemis, faites-leur du bien. » Panneau insidieux où se prennent des âmes loyales! En fait, nous ne haïssons pas tel et tel Allemand, mais les forces mauvaises auxquelles l'Allemagne s'est acoquinée, l'effroyable servitude et la déchéance que sa victoire impliquerait; et, ces choses, nous les détestons chez elle, comme il faut détester Satan.

Les exigences de la lutte ont, durant la guerre, contrebattu l'action des pacifistes. Le bruit du canon couvre les voix des ergoteurs. Ils n'en sont pas moins responsables d'une quantité de fluctuations et de bévues; ils retardent la paix, rendent la victoire plus lente, difficile; chaque erreur traîne à sa suite un faix plus écrasant de souffrances et de vies sacrifiées. Leur besogne souterraine a pour complices les égoïsmes lâches, le ramollissement de citoyens inertes ou de soldats avachis. Ils épau-

lent les tranchées de l'adversaire et prolongent sa défensive.

Chez nous, cependant, et en Angleterre, le bon sens a fait ébouler la plupart de leurs sapes. Le peuple anglais s'est ressaisi dans une décision admirable; des chefs se sont levés qui le mettent tranquillement, rudement en face des conjonctures; et il les écoute. Les discordances des travaillistes n'ont qu'alourdi, sans l'interrompre, la mise en œuvre des terribles ressources de guerre que le pacifisme avait périlleusement laissé dormir.

Mais ses menées félonnes ont failli précipiter les Russes à une défection qui, sauvant l'Allemagne, serait la fin de l'Europe. Impulsifs et instables, égarés par les sophismes des tolstoïsants, les Slaves ont mordu comme des enfants gloutons au gâteau de miel empoisonné. Robuste, la Russie n'a pu en mourir. Malgré tout, les révolutionnaires sauront-ils lui administrer les remèdes de la contre-révolution? Il est inouï que ce peuple immense, troupeau sans berger, soit resté plusieurs mois à la merci d'un coup de main audacieux. Par une faute miraculeuse, ou peut-être par impuissance, les Allemands ont donné aux Russes le loisir de cuver leur ivresse.

Cette révolution est le premier des ébranlements qu'annonçait le vaste conflit. Dans le délire de son chaos on a pu entrevoir des agitateurs pacifistes, conscients et perfides; les Sémites se sont vengés là, et durement, de l'oppresseur chrétien. Le tsarisme abattu, les ambitions juives, en Russie et en Orient, ont une route libre. Mais, d'autre part, la

tyrannie du schisme officiel s'abolira. Plus d'un signe fait espérer que la Russie, réintégrée plus tard au sein de la paix catholique, déposera sur les genoux de l'Église les présents des rois mages, l'or de l'amour, l'encens de ses liturgies, la myrrhe de ses souffrances, la jeunesse de sa foi et la fécondité de ses races.

Pour l'instant, son essai de république égalitaire, appliqué à des millions de paysans primitifs, présage de loin la Babel démocratique dont l'Antéchrist fera son escabeau. Dans cette guerre un double effort agite les États en armes : les Alliés se battent pour l'autonomie des peuples ; et néanmoins, les petits royaumes s'agglomèrent à l'intérieur de la grande coalition. Chaque pays revendique la fierté d'un sang libre, et l'immigration des armées y prépare un amalgame ethnique. Voici une ville où séjournent des soldats anglais, américains, sénégalais, des ouvriers belges, chinois, tunisiens, annamites ; de rencontres avec les femmes du lieu quels métis imprévus seront engendrés !

Deux forces se disputent les nations, l'une, centrifuge, l'autre, attractive. Les tenir en équilibre, c'est le problème. Une métamorphose unitaire se développe. Le monde sera conduit par trois ou quatre puissances solidement liées. L'Allemagne s'est démontrée indigne de gouverner les faibles ; ses alliés ne peuvent être que ses esclaves. La mission de l'Entente latine, de la France, de l'Italie, de l'Angleterre, des Russies sera donc politiquement d'établir un rythme d'harmonie entre

l'indépendance des petits États et les nécessités totales du groupe qu'elles mèneront.

L'Angleterre et l'Italie doivent craindre un péril, celui de substituer à l'intérêt commun des visées impérialistes. La France est, par nature, plus généreuse. Mais pourra-t-elle diriger un ensemble, si elle n'a récupéré sa vigueur et sa rectitude, si elle n'est guérie de l'athéisme, de la stérilité, de la peur des risques, de la démagogie? Pas une question, devant nous, ne se pose aussi poignante. Les exploits de nos armées sont acquis pour la fin des temps. Seulement, ce n'est pas assez. La paix, plus que la guerre, décidera si nous sommes des vainqueurs. La victoire couronne une tête, et où est la tête? Le pays sent la malfaisance des maîtres qui le détiennent, et il n'aperçoit ni un homme, ni un parti, ni une fusion de partis qui veuille ou qui puisse restituer aux masses la droiture politique, la stabilité familiale, l'ordre et la constance des activités. « Agissez, soyez virils », clament certains à la jeunesse. Mais agir est infructueux sans des fins surnaturelles, sans une méthode positive, sans le pli du sacrifice. Des patriotes incroyants scrutent nos plaies, et ils ne veulent pas de l'unique salut. On reconnaît que les principes révolutionnaires nous ont valu cent ans de déclin, et on s'obstine à les propager comme des dogmes. Parmi les croyants, nous cherchons des Saints, et la médiocrité du plus grand nombre s'étale pitoyablement.

Le présent est meilleur, quand même, que les années dont la guerre a rompu l'inertie grisâtre et

nauséabonde. L'avenir sera beau. Ayons-en la certitude : après les cataclysmes et les expiations, la France, repentie, délivrée et glorieuse reviendra toute au Christ, son Roi, et à la devise que lui laissa Jeanne d'Arc : *Dieu premier servi.*

En attendant, notre œuvre est de refaire la patrie, cellule par cellule, d'en reprendre le sol à l'ennemi intérieur, motte par motte. Ce va être une bataille de Verdun quotidienne, plus longue que notre vie. Il y faudra l'esprit de guerre qui suppose le don de soi jusqu'à la mort, avec la volonté de tenir et d'avancer constamment. Il y faudra, encore plus, l'esprit de charité. Dans cette reconquête de l'essentiel patrimoine, les survivants des tranchées mettront des habitudes d'endurance, de cohésion énergique, capables de restaurer dans une durable convergence les forces latentes du pays. Les élites, si elles se coordonnent, entraîneront les foules indécises.

Toutefois, l'erreur sera comprimée pour un temps, non détruite. Les sociétés modernes n'élimineront point de leur sang les germes de négation et de révolte. Au lieu de se dire très humblement : « Ce n'est pas moi qui porte la racine, c'est la racine qui me porte », l'homme voudra juger Dieu, se passer de Lui, se faire Dieu. Il tentera d'aller par lui-même à la béatitude. Les illusions démagogiques submergeront la sagesse de l'obéissance.

Ceux qui les nourrissent taillent une voie large au Génie du mal; ils sont les séides anticipés de l'Antéchrist.

Que la venue du monstre soit bientôt, qu'elle tarde, cette perspective ne doit pas nous décourager. Chaque minute où nous agissons en adorant l'infaillible Bonté mérite au monde une plus prompte délivrance. Tisserands, à vos métiers ! Forgerons, à vos enclumes ! Penseurs, à vos travaux ! Qu'importe que nos livres soient oubliés, consumés par les dernières catastrophes, s'ils ont atteint les âmes qui les attendaient ! Aucune joie terrestre n'égalera cette espérance :

Le septième jour approche, nos épreuves le hâtent. Nous aidons à l'enfantement de l'Éternité.

Quelle que soit la rigueur des traverses futures, Dieu, nous le savons, ne peut nous conduire qu'à un plus haut bien. Il ne veut pas nous rejeter, puisqu'en son Christ Il nous donna tout. Et même si, trop justement, nous étions délaissés, IL EST ; que pèse le peu des créatures, du moment qu'Il est ? Une petite méduse nageant d'un point à un autre de l'étendue sous-marine y tient plus de place que nos agitations dans l'immensité de l'ordre divin. L'infini de la Lumière engloutit nos ténèbres ; le mystère des cieux où roule notre planète ensanglantée, c'est LA PAIX.

Août 1914 — Août 1917.

APPENDICE

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

INTRODUCTION

(1) *Les baptisés, dit Saint Cyrille le Hiérosolymite, se tournent vers l'Orient...*

Cette observation se trouve dans la 19e catéchèse de Saint Cyrille, et celle de Saint Thomas, dans la Somme Théolog. quæst. 84, Art. 3 Ad. 3, 2. 2.

(2 *Dans la notion du Paradis, deux séjours se distinguaient...*

Il serait facile d'accumuler ici des pyramides de citations.

Saint Jean Chrysostome, en sa deuxième homélie sur l'obscurité des prophéties, distingue très nettement :

« Alors que tu as perdu le Paradis, Dieu t'a donné par largesse non seulement le ciel, mais le paradis et le ciel, afin de consoler ton âme douloureuse, non seulement par l'addition de plus grands biens, mais en te rendant les biens perdus. »

De même, Saint Grégoire de Nysse (Oraison pour le jour des lumières) :

« Le Paradis et même le Ciel sont ouverts à l'homme. »

De même, Saint Léon le Grand, dans un sermon sur la Passion du Seigneur :

« Par le Christ, nous sommes transportés de l'ancien état dans un nouveau, à tel point que, non seulement il

nous restitue l'habitacle du Paradis, mais il nous prépare même à la gloire du ciel. »

Et Raban Maur, au IXe siècle, dans une homélie sur l'Ascension :

« En ce jour, non seulement nous sommes confirmés dans la possession du Paradis ; mais, avec le Christ, nous pénétrons dans les hauteurs du ciel. »

(3) *Le Paradis terrestre subsiste...*

Ici encore, les textes des Pères surabondent. Je crois suffisant de rappeler Saint Augustin qui, dans sa controverse avec l'évêque Julien, (l. I, ch. v), sectateur de Pélage, le confondait sous cet argument :

« Tu sais que nous devons revenir au Paradis d'où nous sommes déchus, et tu soutiens que le péché des seuls êtres humains qui étaient alors dans le Paradis ne nous concerne pas ! »

(4) *Hénoch le patriarche et le prophète Elie.*

Saint Thomas (S. Th. 3e partie, q. 49, art. 5, ad. 2e) confirme en ces termes cette opinion : « Énoch a été pris dans le Paradis terrestre où l'on croit qu'il vit avec Élie jusqu'à l'avènement de l'Antéchrist. » Et il s'appuie dans sa conjecture sur l'ouvrage de Saint Irénée adversus Haereses, l. V, ch. v, où ce grand docteur nous apprend que telle était, de son temps, la foi de la tradition.

(5) Cette réflexion de Suarez se trouve dans ses commentaires sur la troisième partie de la Somme théologique (t. II, q. 56, a. 1 et 3. — Disp. 50. Sect. 2).

(6) *La paix du septième jour...*

Quand j'attribue cette valeur symbolique à une telle expression, je reproduis une pensée de Saint Augustin (Sermon 259) :

« Le septième jour signifie le repos futur des Saints sur la terre. Car le Seigneur alors régnera sur la terre avec ses Saints. »

CHAPITRE PREMIER

LES PONTIFES DE LA FAUSSE PAIX

(1) *Un homme est libre de s'immoler ; un peuple, moins.*

Un théologien, qui se meut avec une remarquable aisance parmi les apparentes contradictions des principes, l'abbé Sertillanges, m'écrivait sur ce problème :

« La loi du sacrifice est universelle. Elle s'applique aux personnes morales comme aux individus, et les États sont personnes morales. »

Il est vrai qu'on pourrait dire :

L'individu immortel ne se sacrifie jamais que provisoirement, et, par suite, en apparence, si l'on juge du point de vue de l'Absolu. Au contraire, une nation qui se sacrifie n'a plus rien à attendre, car elle est chose du temps (à moins qu'on n'ajoute encore ce que peuvent maintenir d'espérance les « reliquiæ Israël » impossibles à détruire).

Mais cela ne résout point le cas d'une façon complète. En effet, dans certaines hypothèses, l'individu devrait sacrifier son immortalité même, à savoir, si le bien divin y était intéressé. Nous savons qu'en fait il ne l'est pas et que le plan créateur concilie à fond les exigences du bien divin et les appétits de bonheur de la créature raisonnable. Mais, en théorie, la loi du sacrifice enveloppe même les hypothèses irréalisables.

Au surplus, dans le cas des nations, il n'y a rien d'irréalisable à ce qu'un bien supérieur exige le sacrifice d'un peuple. Une croisade générale, par exemple, pourrait exiger qu'une petite nation se laissât immoler. Celle-ci ne le devrait-elle pas ? *L'égoïsme sacré* ne serait-il pas alors un refus d'héroïsme collectif ? Il peut y avoir des d'Assas nationaux.

Ce qui fait la rareté pratique ou même l'inexistence réelle de tels cas, c'est que le monde n'est pas organisé, que sa socialisation n'est pas achevée. Ce qui certes n'est pas une loi du monde, mais un arrêt de développement.

Pour décider du sacrifice nécessaire, il n'y a pas actuellement de juge entre les nations ; et demander à un gouvernement d'être ce juge, concluant à sacrifier son propre peuple en vues d'intérêts généraux mal définis et problématiques, c'est ce qui nous paraît impossible.

L'humanité n'en est pas moins une dans le Christ ; il faudra bien qu'un jour cette unité religieuse ait des conséquences politiques, juridiques, et alors, il y aura un patriotisme des nations à l'égard de l'humanité comme il y en a un des individus dans la nation. Cela n'est pas du tout de l'humanitarisme ; la différence ne vous échappera point. »

(2) *Le Verbe leur fit voir la création de l'homme et son Incarnation.*

Il est licite de croire, comme l'ont pensé Duns Scot, Saint François de Sales et de nombreux modernes, que le Verbe « premier-né des créatures », même sans la Chute, aurait magnifié l'homme formé à son image, en se faisant homme.

(3) Un des plus terribles exemples de cette férocité rituelle serait au l. I des Paralipomènes (ch. xx) ; la conduite du roi David faisant lier et coucher à terre tout le peuple des Ammonites, et ordonnant qu'on roulât sur les corps des vaincus des herses et des chariots de fer. Mais le texte de la Vulgate déforme le sens de l'hébreu qui veut dire simplement : Les vaincus furent mis sur les scies, les herses, les moules à briques, en d'autres termes, réduits à des travaux d'esclaves (V. Lesêtre, *Histoire Sainte*, p. 109).

(4) *Une montagne grasse.*

Mons Dei, mons pinguis, lisons-nous dans le Psaume 67, v. 16.

(5) A la IV^e^ églogue de Virgile, si je voulais faire ici œuvre d'érudition, j'adjoindrais un autre document pacifiste, la déclamation de Tibulle contre la guerre dans sa X^e^ idylle (l. I.)

(6) *Le pacifisme, implicitement, exclut le surnaturel. Aussi le Moyen Age ne le vit pas éclore.*

Les Cathares, cependant, prophétisaient que le règne du Saint-Esprit, celui dont ils se croyaient les apôtres, verrait tomber toute barrière entre les peuples, et la plénitude de l'Amour submerger les races.

(7) Sur le problème juridique de l'arbitrage international, on peut lire avec fruit les judicieuses considérations de Louis le Fur : *la Paix perpétuelle et l'arbitrage international* (Pédone, éd., 1909).

(8) *La lecture de bibliothèques pacifistes...*

Les éditeurs Giard et Brière avaient commencé une bibliothèque pacifiste internationale, des volumes *verts*, d'un vert vomitif, où l'on trouve jusqu'à des drames moralisants. V. aussi la revue, *la Paix par le droit*, laquelle s'entête à paraître, même pendant la guerre.

CHAPITRE II

VEILLEUR, QUOI DANS LA NUIT?

(1) *En trois lieux, en vingt-cinq ans...*

L'apparition de la Salette, celles de Lourdes, et celle de Pontmain forment une trilogie surnaturelle dont rien, dans l'histoire antérieure de l'Église, ne manifeste l'équivalent.

(2) *Ezéchiel représente Gog, l'Asie musulmane...*

Tous les pays désignés par Ezéchiel dans les versets 5 et 6 du ch. XXXVIII, « ceux de Perse, de Gomer, de Thogorma, etc. » sont en effet sous la loi de l'Islam ; Gog sera un Sultan suprême, « le Commandeur des croyants ».

(3) *Le socialisme réalisé dans l'Allemagne impérialiste...*

L'Allemagne est disposée comme une immense usine où, des manœuvres aux sous-patrons, tous acceptent passivement les plus dures servitudes avec l'espoir d'accroître les communs bénéfices dont chacun mangera sa part. Voilà pourquoi le parti socialiste proprement dit a, dans cette coopérative de production, si peu d'importance. Chez nous, le socialisme ne progresse qu'en biaisant, contrarié par nos instincts de tradition comme par l'individualisme anarchique. En Allemagne, il est l'État, il est tout ; et, là, nous pouvons juger l'arbre à ses plus beaux fruits. L'attirance de nos socialistes vers l'Allemagne est logique et plus forte que leur aversion de libertaires pour le militarisme prussien.

(4) *Nous ignorons quand naîtra l'Antéchrist ou s'il peut être déjà né.*

Dans son Encyclique du 4 octobre 1903, le Saint Pape Pie X faisait cette réflexion : « Si l'on songe à tout le mal

qui est dans le monde, on peut se demander *si le Fils de perdition n'est pas déjà parmi nous* ». Mais il s'est gardé de toute affirmation plus précise.

(5) *De les salir...*

Il est avéré, par exemple, que les Allemands fabriquaient à Leipzig, à Hambourg, des romans d'une pornographie abjecte écrits en français et que leurs courtiers les débitaient chez les libraires d'Amérique comme la fine fleur de notre littérature. Je ne crois pas qu'aucun autre peuple ait jamais essayé des moyens de guerre pareillement ignobles.

(6) *Et contraindre ses paroissiens à venir uriner contre lui...*

Il s'agit du curé de Gelrode, martyrisé à Aerschot. Je tiens de Pierre Nothomb ce fait monstrueux et certain ; il n'a pas cru devoir l'insérer dans son livre poignant, *les Barbares en Belgique*.

(7) *Les leur faire manger.*

Ce sont les Autrichiens en Serbie qui, d'après les enquêtes officielles, ont eu cette fantaisie de démons.

(8) *Il est un désordre spécial à nos armées...*

Je heurte ici le lieu commun aveuglément admis par tant de catholiques : « La présence, dans les tranchées, de prêtres-combattants fait du bien à la religion ». Comme si une chose incompatible avec les principes de l'Église pouvait être bonne à la religion ! Aumônier, brancardier, le prêtre est à sa place sur un champ de bataille. Soldat, même officier, non. Il ne lui convient pas de prouver qu'il se bat bien, parce que ce n'est point son office de se battre. Un jeune séminariste, qui est d'ailleurs un héros, m'écrivait un jour qu'à voir tomber un Allemand visé par lui, il se défendait mal d'une joie sauvage analogue à celle du chasseur dont la balle a porté. Un curé-capitaine m'a conté qu'un de ses hommes étant aux prises, dans un boyau, avec un Bavarois, il l'avait juste à temps dégagé en poignardant l'agresseur ; et, comme celui-ci était un catholique, ensuite il le confessa mourant. — Tant mieux, me direz-vous, pour ce Bavarois, qu'un prêtre fût là. — Mais, plus encore, tant pis qu'un prêtre fût contraint à tuer et à renier son divin caractère. Il est pénible de penser que des mains

mal essuyées du sang de l'Ennemi vont célébrer la Messe. Il l'est aussi de savoir que beaucoup de prêtres, sur le front, ne la célèbrent pas du tout. La France est privée de plusieurs milliers de messes, plus précieuses pour la victoire que les quelques milliers de clercs improvisés soldats. Et, si la vocation de certains séminaristes s'affermit dans les combats, un plus grand nombre l'y perd ; des prêtres en reviendront absolument gâtés.

L'évidence du *désordre* est si nette que pas un seul gouvernement, sauf le nôtre, n'impose aux prêtres le service armé. Les Anglais, en votant la conscription pour les célibataires, en ont exempté le clergé catholique. Les Italiens eux-mêmes n'envoient au feu que les jeunes prêtres dont la présence parait superflue pour le ministère paroissial.

(9) *Le crucifix dans la main droite, le chapelet dans la gauche...*

Ce mouvement de lyrisme prophétique se trouve dans le traité de la dévotion à la Sainte Vierge, pp. 39-40.

CHAPITRE III

(1) *Saint Augustin lisait en leur conseil...*

Les explications des Pères sur cette parabole sont colligées dans la *Catena aurea* de Saint Thomas d'Aquin, t. 1, p. 381 et suiv.

(2) *Le Christ lui-même l'a promulgué en précepte...*

Et l'Eglise nous confirme que telle est bien la doctrine évangélique. Le catéchisme du concile de Trente (ch. VII, 7e art.) dit expressément :

« De même que, depuis le commencement du monde, ce jour où le Seigneur a revêtu la chair humaine fut pour tous les hommes le plus désirable, parce qu'en ce mystère reposait l'espoir de leur délivrance, de même ensuite, après la mort du Fils de Dieu et son Ascension dans le ciel, désirons d'un désir très véhément *le second jour* (alterum diem), attendant le bienheureux espoir et l'avent de la gloire du grand Dieu. »

(3) *Pour vivre selon cette âme, il faut au moins la grâce qui sanctifie...*

Les conciles de Latran et de Florence sont formels à le déclarer : Hors de l'Église, *absolument* pas de salut. *Omnino* non est salus. V. sur ce problème ardu le net exposé du Père Hugon : *Hors de l'Eglise, point de salut* (Téqui, éd.).

(4) *L'un des premiers signes de la fin...*

Le catéchisme de Trente indique expressément les trois signes précurseurs : la prédication de l'Evangile dans tout l'univers, l'apostasie des peuples, le règne de l'Antéchrist.

(5) *Les catholiques d'Espagne semblent, en moyenne, moins catholiques qu'espagnols.*

Ils ont, c'est vrai, près de deux ans après la violation de la Belgique, publié un manifeste en faveur des Belges.

d'ailleurs prudent et vague, et où ils allèguent qu'ils ne voulaient pas croire aux atrocités allemandes, parce que le Kaiser les a niées dans un télégramme au président Wilson! Ils opposaient aux enquêtes et aux documents, aux cris des victimes elles-mêmes, la parole de ce maître fourbe qui a fait du mensonge une institution.

(6) *Les espoirs du sionisme...*

Sur le sionisme on peut lire la brochure bien documentée de M. Angel Marvaud, *le Sionisme* (Bloud et Gay, éd.). Toutefois, M. Marvaud se préoccupe avant tout de combattre les tendances germanisantes du sionisme. Il néglige l'aspect surnaturel de la question. Or, on ne peut rien comprendre à un tel mouvement quand on oublie que, dans l'histoire des Juifs, dans leur avenir comme dans leur passé, *tout est miraculeux.*

(7) *La réponse fameuse des Juifs de Constantinople.*

V. sur ce texte l'étude de Chabauty, *les Juifs, nos maîtres* (Palmé, éd.).

(8) *Ils ne croient plus à la puissance dont ils se voient comblés...*

Qu'on me permette de reproduire ici le passage de l'*Immolé* (ch. XI) où André Marc, fils d'un père catholique, mais juif par sa mère, et qui a gardé le tempérament du juif dilettante, sensualiste, expose amèrement ses lassitudes ataviques :

« Toi, tu ne peux pas savoir ce que c'est que l'ennui. C'est une fatalité que je tiens de ma mère, la tristesse juive, une tristesse de rois assouvis. Tu ne veux pas admettre que les Juifs soient les rois prédestinés du monde : ils ne le sont pourtant que trop et *malgré eux*. Je me sens, par ma mère, aussi vieux que le vieil Orient... J'ai relu l'Ecclésiaste à Alger, devant la mer ; je me figurais que c'était moi, depuis des siècles, qui avais médité ce poème de l'éternel ennui. *Nous* savions plus tôt que les autres que les choses restent toujours les mêmes sous le soleil. Il faut avoir rassasié son cœur de toute richesse et de toute volupté pour dire sans mensonge : Ceci est vain.

« Mais tu ne vois pas l'autre fatalité qui est le fond de ma tristesse ! *Nous* avons beau ne plus croire à la vie, nous

continuons à vivre ; quand même nous comprenons que nous n'aurons rien de plus de notre travail, nous travaillons, nous travaillerons jusqu'à la fin des temps, et surtout nous faisons travailler les autres ; nous subsistons pour pomper l'or et la pensée des peuples ; le nombre des sots reste infini, afin que nous les exploitions. Ainsi, moi, que tu juges veule, impuissant, j'agrandirai ma fortune, plus que mon père et mon grand-père ; ce domaine est trop peu de chose, je ne veux plus être un roitelet de province, je veux marcher de front avec ceux qui ont le droit de penser : La France est à nous, la terre est à nous. Le sang juif que j'ai dans les veines, si mêlé qu'il soit, suffit à faire de moi un fort, un maître.

« Je n'en suis pas plus fier ; conçois-tu cette effroyable prédestination ? Être à perpétuité le pressoir qui écrase, la sangsue qui vide, le ferment qui pourrit ! Savoir qu'on est tout cela, et ne pas pouvoir cesser de l'être ! Quand le Christ s'est séparé de nous, il a pris pour lui le vrai royaume, celui qu'on ne lui ôtera pas ; il nous a laissé les nations pour les opprimer et leur faire sentir leur néant. Aussi, Daniel, je t'envie d'être pauvre, de n'avoir point d'ancêtres, de croire au vrai royaume. Je porte le stigmate d'une damnation ; et toi, tu es un élu... »

(9) *Son discours au deuxième congrès sioniste de Bâle...*

Ce discours, avec celui de Nordau, beaucoup plus vague et déclamatoire, a été traduit de l'allemand par Jacques Bahar (Stock, éd.).

(10) *Le juif qui se replante en Palestine...*

V. sur les juifs de Judée, Louis Bertrand, *le Mirage oriental*, p. 253 et suiv.

(11) *Incohérente dans ses dogmes, confuse dans son exégèse.*

Sur les plus essentiels des dogmes, ceux qui se rapportent à la vie future, Israël Levi, dans la Revue des études juives, Paris, 1892, t. XXV, p. 45, émettait ce jugement sans indulgence : « C'est un véritable chaos que l'ensemble des doctrines talmudiques sur la vie d'outre-tombe ; les conceptions les plus disparates se heurtent et se concilient, *on ne sait par quel miracle* ». L'ensemble du Talmud est, au reste, un « miracle » de confusion.

(12) *Ils retardent l'achèvement des miséricordes...*

C'est l'effrayante idée qu'a modulée Léon Bloy, dans *le Salut par les Juifs*, avec sa magnificence hyperbolique et surtendue.

CHAPITRE IV

NOTES

(1) *L'Église a traversé une période de splendide expansion.* Une multitude de prophéties modernes, outre celle de la Salette, certifient la promesse de cette phase heureuse qui confirmera les fidèles dans leur foi avant les suprêmes épreuves. (V. Novaye, *Demain ?* p. 415-416, Lethielleux, éd.)

(2) *De Caïn le réprouvé... à Mahomet, à Luther...*

Si le Mahométisme oppose au dogme catholique comme une muraille de Chine derrière laquelle s'allongent des espaces durs, ingrats, plus stériles que le sable des solitudes, est-ce simplement qu'il s'ajuste aux mœurs des races où il se perpétue ? La résistance des Musulmans à l'idée chrétienne part d'un fond théologique, d'une hérésie où perce l'antéchristisme du système. Mahomet enseigna obstinément cette vérité : Il n'y a qu'un Dieu. Mais il en fit sortir un corollaire déicide : S'il n'y a qu'un Dieu, le Christ ne peut donc être Dieu. Allah n'a point de Fils ; le Rédempteur est impossible ; et que vaudrait une Rédemption, puisqu'en naissant tout homme est prédestiné au paradis ou à l'enfer?

Mahomet annonça, au reste, l'Antéchrist, en ce qu'il contrefit dans ses actes et sa doctrine les prophètes et Jésus. Sa religion porte cette signature démoniaque, le mélange de vérités séduisantes et d'erreurs monstrueuses. Il séquestra et égare encore d'innombrables âmes, hors de l'Eglise, en des limbes inertes et voluptueux, d'où elles n'ont plus voulu s'évader. A cet égard, prolongée des siècles, son œuvre atteint presque, par l'immensité des ruines, ce que pourra faire l'Antéchrist lui-même.

Quant à Luther, dans la lignée des préparateurs du Monstre son avènement inscrit une date décisive. Des exégètes de l'Apocalypse l'ont reconnu sous l'image de l'étoile ardente comme une torche qui tombe dans les fleuves et change en absinthe le tiers de leurs eaux (V. Edmond de Rivals. *Une interprétation historique de l'Apocalypse*, p. 20). Plusieurs de ses attitudes, son geste de brûler la bulle, son entrée à la diète de Worms, marquent une grandeur luciférienne. Son mariage avec une religieuse est aussi une similitude préfigurative de l'Antéchrist.

Je croirais ultra-banal d'évoquer les désordres inouïs que la Réforme engendra : elle a nourri dans ses flancs les vices contradictoires de l'âge moderne, et ils se sont échappés, hors d'elle, se mordant entre eux, comme autour des mamelles d'une louve famélique se battraient des louveteaux hargneux et insatiables. L'anarchie libertaire et le despotisme sans bride ont extrait du même principe leurs divergences. Personne ne contesterait maintenant que l'Allemagne impériale s'est développée comme la fille naturelle de Martin Luther. Un historien citait, il y a quelques mois, cette harangue de Guillaume II à ses troupes : « Rappelez-vous que le peuple allemand est le peuple élu de Dieu. L'esprit de Dieu est descendu sur moi en ma qualité d'empereur d'Allemagne. Je suis son arme, son glaive et son vice-roi. Malheur aux désobéissants ! Mort aux lâches et aux incrédules ! » L'empereur transposait en proclamation guerrière le dogme luthérien : Un homme est justifié, quand il a conscience de l'être. Chacun est donc juge de sa mission ; la preuve qu'elle est vraie, c'est qu'il y croit ; et, s'il est fort, « malheur aux incrédules ! » Supposons Luther vivant aujourd'hui ; il battrait des mains à toutes les férocités allemandes. Ainsi nous apercevons comment l'empire de l'Antéchrist fera coexister la libre-pensée dissolue avec la plus épouvantable des oppressions.

(3) *On voulait connaître même les traits notables de sa physionomie...*

Au deuxième siècle, l'auteur anonyme du *Testamentum Domini* (texte syriaque retrouvé et publié avec une traduction latine par Mgr Ignace Ephrem Rahmani, patriarche Syrien

catholique d'Antioche) n'hésitait pas à prédire même ses anomalies physiques :

« Sa tête sera comme une flamme ardente ; son œil droit sera injecté de sang, son œil gauche, d'une teinte bleu-vert, et il aura deux pupilles. Ses paupières sont blanches ; sa lèvre inférieure est forte ; sa cuisse droite est plus mince que l'autre ; il a de larges pieds; son doigt majeur est aplati et oblong. »

(4) *Sainte Hildegarde... prédisait de cette femme.*

Cette prophétie se trouve dans son livre intitulé : *Scivias* ou *connaissance des voies du Seigneur*. J'ai emprunté à Sainte Hildegarde un certain nombre des traits que j'attribue à l'Antéchrist.

(5) *Des maximes qu'un penseur tudesque...*

V. l'Antéchrist de Nietzche et son Zarathoustra.

(6) *Des femmes pieuses, le soir, s'occupent à moudre le froment, à pétrir les hosties...*

C'est un des sens qu'on peut tirer du verset de Saint Luc (XVII, 35) : « *Duae erunt molentes in unum...* »

(7) *Et leurs poils pendent jusqu'à ses genoux...*

Comme j'écrivais ce passage, je lus dans la Vie de Notre-Seigneur, par Catherine Emmerick (t. II, p. 411) un portrait du prophète Elie ; les détails que retinrent les yeux de la Voyante m'autorisèrent à des précisions, qui, autrement, eussent paru fantaisistes.

(8) *L'arche d'alliance qu'Elie a retrouvée...*

Au deuxième livre des Macchabées (II, 5-8), nous apprenons que Jérémie, au moment de la transmigration des Juifs à Babylone, cacha dans une grotte le tabernacle, l'arche et l'autel de l'encens. Il boucha l'entrée du lieu ; quelques hommes qui le suivaient s'approchèrent pour observer où elle se trouvait, et ils ne purent la découvrir. Quand Jérémie le sut, il les gourmanda et dit : « Ce lieu restera ignoré, jusqu'à ce que Dieu réunisse de nouveau son peuple et lui pardonne. » Peut-être Jérémie pensait-il au premier retour d'Israël, après la captivité de Babylone. Mais la tradition appliqua sa prophétie au deuxième retour, à celui de la fin des temps.

(9) *Ces pêcheurs que le prophète voyait debout...*

Il s'agit d'Ezéchiel (au ch. XLVII, v. 10 et suiv.).

(10) *La bête rouge est assise...*

Je renvoie ici, pour plus d'explications sur la Bête rouge et sur la femme poursuivie par le Dragon, au chapitre XVII et au chapitre XII de l'Apocalypse.

(11) *Maran-Atha, venez, Seigneur...*

Du temps de Saint Paul, les glossolales (V. Prat, *La théologie de Saint Paul*, t. I, p. 113) répétaient, dans leurs prières, cette formule araméenne qui peut se traduire par : Oui, je viendrai bientôt, ou par : Venez bientôt.

Je suppose que les derniers chrétiens reprendront une invocation de même sens, ou peut-être la même, afin de commémorer l'espoir des origines.

(12) *Saint Michel, l'intangible obstacle...*

Saint Paul expliquait de vive voix aux Thessaloniciens qu'un *obstacle* interdisait à l'Antéchrist de se révéler avant son heure : « Vous connaissez l'obstacle, leur écrivait-il (II, ch. II, 7) ; le mystère d'iniquité opère déjà ; mais il attend jusqu'à ce que *celui qui l'arrête* se soit retiré. »

Pourquoi l'Apôtre a-t-il laissé dans le vague ce point de son apocalypse? Sans doute parce qu'après sa catéchèse une allusion suffisait. Lorsque, plus tard, les Pères entreprirent l'éclaircissement du passage, la tradition orale s'était perdue. Ils s'accommodèrent d'un sens qui était un contre-sens : l'obstacle, ce devait être l'Empire romain. Rome tomba, l'Antéchrist ne parut pas. Les théologiens cherchèrent une solution mieux ajustée au texte et à la vraisemblance ; beaucoup admirent que l'obstacle signifiait la foi et la charité de l'Eglise, le sang vital qui arrose la terre par le Sacrement de l'autel et la communion des Saints. Le P. Prat, dans l'ouvrage cité plus haut (t. I, p. 115), a suggéré une hypothèse très lucide : l'obstacle désigne quelqu'un de personnel, une puissance concentrée dans un être. Or, Daniel et Jean ont vu, au sein de l'espace idéal, Saint Michel debout pour briser le Dragon. Tel le figuraient les imagiers, les enlumineurs du Moyen Age. L'obstacle, ce serait donc lui.

(13) *Avec le souffle de ses lèvres il tuera l'impie...*

Ainsi parle Saint Paul dans sa deuxième épître aux Thessaloniciens (II, 8), et il ne fait que reprendre une image

d'Isaïe (xi, 4). Élie peut donc, en toute vraisemblance, énoncer à son tour, en des termes identiques, la même prophétie.

L'apôtre, dans sa prédiction de la chute du monstre, ajoutait : « Et il la détruira par sa venue éblouissante. » D'où l'on doit conclure que la Parousie suivra la fin de l'Antéchrist, aussitôt après la rénovation de la terre par le feu.

(14) *Elle articule des paroles...*

Saint Jean, au ch. xiii de l'Apocalypse (v. 15), dit que Satan aura le pouvoir « de donner un esprit à l'image de la Bête, en sorte que l'image de la Bête ait la parole ».

CHAPITRE V

QUAND TOUT SERA CONSOMMÉ...

(1) *Ni écrire un roman sur l'Antéchrist...*

Il a été fait par Benson dans *le Maître de la terre*, œuvre vraiment belle, mais où l'auteur a suivi de trop loin la tradition patristique : il suppose l'Antéchrist anglo-saxon et sous-entend des faits de première importance, la conversion des Juifs, l'invasion de Gog, la venue d'Hénoch et d'Elie.

L'essai de Soloviev (*Trois entretiens*, Plon, éd.) est également trop fantaisiste.

(2) *Bienheureux qui parviendra jusqu'à mille trois cent trente-cinq jours...*

Au ch. XII de Daniel (v. 7), si l'on fait du mot *temps* (ce sera jusqu'à un temps, à des temps et à un demi-temps) l'équivalent d'une année, on peut en induire que le pouvoir de l'Antéchrist se développera durant trois ans et demi, ou comme le dit Jean (Apocal., XIII, 5) quarante-deux mois, c'est-à-dire en comptant trente jours par mois, douze cent soixante jours. Les trente jours suivants enfermeraient l'apogée de son règne, la cessation du Sacrifice, l'abomination du dévastateur. Puis cinq jours s'écouleraient entre sa chute et le déluge de feu. Et, pour ce déluge, resteraient quarante jours avant d'atteindre les mille trois cent trente-cinq.

Toutefois, il semble présomptueux d'interpréter strictement ces chiffres ; la supputation des « temps », à l'époque de Daniel, ne correspondait pas à la nôtre. Le mot *temps* peut d'ailleurs signifier une période moins longue ou plus longue qu'une année.

C'est comme, dans un autre ordre de nombres, le « six

cent soixante-six » qui représente (Apocal., XIII, 18) le nom de la Bête.

L'avenir déchiffrera plus aisément ces rébus mystiques, lorsque les faits toucheront à leur terme.

(3) *Les prémices de la pleine victoire sur la mort...*

Les théologiens, aujourd'hui, ne contestent plus qu'il y aura, au Jugement, des justes vivants. A cette question posée par un lecteur de l'*Ami du clergé* :

« Est-il certain qu'à la fin du monde tous les justes mourront pour être jugés? »

Cette revue (14 novembre 1912) répondit : Non.

Les controverses qui ont agité les Docteurs autour de ce mystère tinrent surtout au contre-sens de la Vulgate sur le verset de Saint Paul (1. Cor. XV, 51) : « Nous ne mourrons pas tous, mais nous serons tous transformés », verset qu'elle interprète : « Omnes quidem resurgemus, sed *non* omnes immutabimur ».

(4) *Les aigles, ce sont les justes...*

Cette admirable vue est de Saint Ambroise dans son commentaire sur le texte de Saint Luc (XVII, 37).

(5) *Mes petits frères que voici...*

Saint Hilaire, dans son exposition sur Saint Mathieu (XXV, 45) opine que cette expression ne doit pas s'appliquer aux justes ressuscités, puisque ceux-ci resplendiront comme le soleil.

(6) *Des verdures et des eaux...*

Les scholastiques, au Moyen Age, abusés par de fausses conceptions cosmiques, ont cru que, dans ce monde renouvelé, le mouvement des corps célestes cesserait, que la terre serait semblable à une boule de cristal, ayant au centre un noyau sombre, l'enfer, que les plantes, les animaux, tous les êtres corruptibles disparaîtraient. (V. le Dictionnaire de théologie catholique de Vacant et Mangenot à l'art. *Fin du monde*.) Cette conception d'un univers plus parfait et où le mouvement ne serait plus, d'un renouveau terrestre, sans rien de vivant sur la terre, nous paraît aujourd'hui d'une sinistre invraisemblance.

(7) *Quelques théologiens de notre temps...*

Elle est singulière, l'histoire de ce doux et têtu mystique,

l'abbé Chabauty, chanoine de Poitiers, mort en Août 1914 après avoir consumé cinquante années et plus de sa vie dans l'étude d'un seul problème, celui du monde futur et de sa rénovation.

Il avait publié, en 1890, le premier volume d'un vaste ouvrage : *Etudes sur l'avenir de l'Église catholique* (Poitiers, Oudin) ; puis il fonda une petite revue : *Discussion du système de la rénovation* , et abrégea ses idées dans un opuscule qui fut mis à l'Index (en Juin 1894). Chabauty se soumit à ce décret, tout en prétendant que la condamnation visait la forme et non le fond du système. En fait, c'était bien la doctrine (doctrina longe dissona ab Ecclesiae doctrina), dont l'Index jugeait inopportune l'exposition dogmatique et péremptoire (ipse docet), celle qu'il avait hasardée.

Mais on ne lui interdisait aucunement de poursuivre ses études, et il acheva la publication de son ouvrage ; puis il fit éditer en placards (afin d'esquiver les censures de l'Église) *des Etudes eschatologiques sur le Nouveau Testament ;* et il a laissé un *De Paradiso terrestri*, imprimé à Arenys de Mar (province de Barcelone, chez Tatjé Rossell, 1914).

Chabauty avait une connaissance prodigieuse de la Patrologie, des vues très perspicaces, exposées clairement, mais avec une insipide et diffuse uniformité. Son tort fut de mettre sur le même plan le certain et le non-certain, attribuant au non-certain, parce qu'il le découvrait, une valeur exorbitante. L'avenir, même à l'aide des prophéties bibliques, ne peut pas être construit dans ses moindres détails, comme si Dieu nous en avait tout révélé.

L'abbé Magnier, chanoine de Soissons, à propos du Paradis terrestre (*Dissertations exégétiques*, Vic et Amat, éd.) a repris les idées de Chabauty, mais prudemment et n'oubliant point la si juste maxime qu'énonçait Saint François de Sales : « L'amour de ses propres opinions est infiniment éloigné de la perfection. »

L'abbé Rohling, chanoine de Prague, a, au contraire, outré le système de Chabauty dont il a simplement mis à profit les travaux, sans presque jamais le nommer. L'un de ses livres : *En route pour Sion* (traduit par l'abbé Roehmer, Lethielleux, éd.) respecte les frontières de l'orthodoxie tra-

ditionnelle. Mais son autre ouvrage : *l'Avenir de l'humanité* (die Zukunft der Menscheit als Gattung, Leipzig, Beck, 1907) risque une hypothèse hérétique sur *la conversion de l'enfer*.

(8) *Eût multiplié sa race bienheureuse...*

Sur ce qu'aurait été sans la Chute, le mariage et la génération Saint Augustin a des considérations d'un grand bon sens (Cité de Dieu, l. XIV, ch. XXVI). Saint Thomas s'est appuyé sur elles et conclut comme lui (S. Théol, 1er Part. Quest. 98) et on retrouverait les mêmes commentaires chez Billuart (Traité sur l'œuvre des six jours, dissert. 5).

(9) *Théologiquement elle n'offre rien d'absurde...*

Saint Thomas (*Distinctions*, 31, Quest. 1) déclare que « la concupiscence habituelle qui réside dans le désordre des forces de l'âme ne pourrait être abolie totalement, à moins que la nature ne fût réintégrée (dans sa perfection). Ceci, nul ne peut douter que Dieu pourrait le faire, et, s'il en était ainsi, sans aucun doute des hommes naîtraient exempts de la faute originelle ».

Les Docteurs de Salamanque (Cursus Theologicus, Tractatus XIII, 2e partie, disput. XV) admettent la même opinion.

Le texte du IVe Concile de Latran : « Christus pro salute generis humani passus » pourrait pareillement s'interpréter dans un sens favorable à la thèse de Chabauty, car *genus humanum* paraît bien désigner la suite charnelle des générations. Mais il ne me convient point d'introduire ici des controverses d'école où la dialectique et l'exégèse peuvent mettre en ligne argument contre argument. L'objection cardinale qui bloque le système de Chabauty, c'est que la commune doctrine de l'Église définit sous un aspect tout autre l'au-delà des siècles.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

I. — Comment la guerre engendra ce livre 1
II. — Les deux Paradis 14
III. — « Toutes les créatures gémissent » 30

CHAPITRE PREMIER

LES PONTIFES DE LA FAUSSE PAIX

I. — Un matin d'août 1914 35
II. — La paix et la guerre jusqu'à Jésus-Christ. 44
III. — La chrétienté pacifique et le millénarisme juif. . . 56
IV. — Les premiers pacifistes modernes 63
V. — Le pacifisme dans les faits 72
VI. — Soir de guerre sur la colline de la Solitude 88

CHAPITRE II

VEILLEUR, QUOI DANS LA NUIT?

I. — *Vino compunctionis*. 94
II. — La guerre, commencement des expiations. 100
III. — Quelques sens prophétiques de la guerre 113

CHAPITRE III

LES SIGNES PROCHAINS

I. — La parabole des dix vierges. 129
II. — Les deux premiers signes. 144
III. — Le sionisme et la fin des temps 148

CHAPITRE IV

A JÉRUSALEM EN L'AN...

I. — La tribulation dernière 169
II. — La chute du monstre 192

CHAPITRE V

QUAND TOUT SERA CONSOMMÉ...

I. — Les vivants et les morts 229
II. — La terre nouvelle et les nouveaux cieux. 242

CHAPITRE VI

RETOUR AU PRÉSENT 257

APPENDICE

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS 271

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

D
524
B38
1919

Baumann, Émile
La paix du septième jour

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 16 02 13 010 3